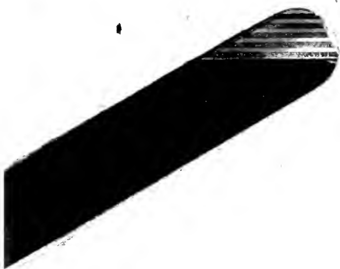
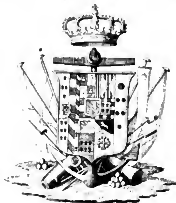
image
not
available




FONDO ... FALCONE




NAZIONALE
B. Prov.
I
1903
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III

MÉMOIRE
SUR LES OPINIONS
QUI PARTAGENT LES MILITAIRES;

SUIVI

Du Traité des armes défensives.

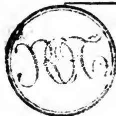
MÉMOIRE
SUR LES OPINIONS
QUI PARTAGENT LES MILITAIRES,

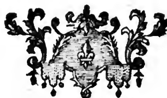
SUIVI

Du Traité des armes défensives, corrigé & augmenté

Par M. JOLY DE MAIZEROY, Lieutenant-Colonel d'Infanterie.

Damnosa quid non imminuit dies. Horat. lib. III, Od. VI.





A PARIS, RUE DAUPHINE,

Chez CLAUDE-ANTOINE JOMBERT, Fils aîné, Libraire, près le Pont-Neuf.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



AVANT-PROPOS.

Voici une seconde édition du Traité des Armes défensives, augmenté de quelques réflexions & de certains articles assez importans. On y a joint un *Mémoire sur les opinions qui partagent les militaires.* Cette diversité de sentimens, qui paroît plus forte maintenant que jamais, ne peut être qu'un très-bon augure pour l'avenir. Lorsque l'erreur triomphe & domine généralement, personne ne l'apperçoit & ne pense à l'attaquer : semblable à un despote dont les peuples esclaves baisent leurs chaînes, & n'imaginent pas même qu'il y ait des hommes libres. Depuis le siecle de Charles-Quint & de François premier, où l'on vit renaître en Europe la science de la guerre, l'infanterie constituée sur les principes des anciens, s'y étoit soutenue sans contradiction jusqu'après la paix de Nimegue en 1678.

Les fusils qui commençoient alors à succéder aux mousquets, étant plus maniables, plus légers, & faciles à tirer, firent prendre insensiblement du dégoût pour les piques. L'invention de la baïonnette contribuoit encore à l'augmenter ; de sorte que les piques ayant été entiérement quittées en 1703, & peu d'années après toute l'infanterie armée de fusil avec la baïonnette à douille, la plupart imaginerent que l'arme de jet devoit désormais être prépondérante (*a*). Cette idée ayant pris faveur, on ne

(*a*) Les premieres baïonnettes avoient un manche de bois, qui se mettoit dans le canon du fusil. Les grenadiers créés en 1667, réunis en compagnie en 1672, étoient tous armés de fusils avec cette baïonnette, à la paix de Nimegue en 1678. Les bataillons étoient de dix-sept compagnies, compris celle de grenadiers. Les autres étoient composées d'un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant, armés de piques de dix pieds, deux sergens portant hallebardes, trois caporaux, trois anspessades, un tambour & quarante-un soldats, dont douze armés de piques de quatorze pieds. Le reste portoit des mousquets. Le fusil avoit la platine à pierre ; le mousquet avoit toujours la mèche ; on se formoit alors sur six rangs, excepté sur la fin de la campagne, où l'on se mettoit à cinq, à cause de la diminution. En 1703 ;

pensa plus qu'à se ranger dans un ordre qui parût propre à faire usage de tout son feu. On oublia totalement celui qui convenoit le mieux pour la charge, & qui avoit été précédemment comme la forme naturelle de l'infanterie. On venoit de composer l'arme la plus terrible & la plus redoutable qu'aient jamais eu les anciens & les modernes. Cependant dès le premier moment on en méconnoît les avantages, & l'on se réduit à la méthode de ne plus employer que la partie de l'arme la moins utile dans les cas où l'ennemi peut s'aborder. On se dé-

M. d'Artagnan, pour lors major des Gardes, depuis maréchal de Montesquiou, & M. de Vauban furent consultés. Le Roi, ayant écouté les raisons de l'un & de l'autre, se rendit à celles de M. de Vauban qui vouloit la suppression totale des piques; époque qui doit être remarquable dans l'histoire de notre Tactique. L'embarras des piques dans plusieurs occasions, & l'avantage de la baïonnette qui servoit par-tout, en suppléant aux piques dans les cas où celles-ci étoient les plus utiles, déterminerent M. de Vauban. La réunion de l'arme de main & de l'arme de jet dans la même main le séduisirent. Malheureusement la derniere a prévalu sur l'autre; résultat fâcheux qu'il ne prévoyoit pas, & qui n'avoit point dicté son avis.

Art de la guerre de Puyseg. ch. 6.

voue enfin absolument à l'arme de jet, comme si c'eût été la chose principale, & l'on négligea l'autre dont elle n'avoit jamais été que la suivante.

Ce renversement de principes influa bientôt sur toutes les opérations de la guerre, où il jetta le trouble & l'embarras. Il porta la lenteur dans les dispositions, & dans l'exécution la timidité. De-là les entreprises les plus faciles manquées ou abandonnées, les combats prolongés avec beaucoup de perte & sans fruit; de-là enfin cette multiplication de troupes, & ces attirails immenses d'artillerie, sans lesquels on n'ose se montrer en campagne : car, sans l'égalité au moins de l'un & de l'autre avec l'ennemi, on ne croit pas pouvoir se mesurer contre lui. C'est ainsi que la guerre, fondée auparavant sur des principes de Tactique uniformes & certains (*a*), est devenue une

(*a*) On me dira sans doute, que la Tactique romaine n'étoit pas la même que celle des Grecs, & que parmi ceux-ci il y avoit aussi des différences. --- La différence n'existoit que dans la forme de la constitution : d'ailleurs on ne varioit point sur le fond, c'est-à-dire, qu'il étoit

misérable

miférable routine dont on n'oferoit plus s'écarter. Le chevalier de Folard, témoin long-tems de cette dégradation, eut la hardieffe de déclamer contre elle, & de propofer d'autres principes. Il effuya beaucoup de critiques, les unes bonnes, les autres mauvaifes. Il eut auffi des partifans outrés : mais en général les officiers les plus expérimentés & les plus fenfés convenoient que nous étions fortis de la bonne voie, fans toutefois rien déterminer fur les moyens propres à y rentrer ; enforte que l'ufage ne ceffant de prévaloir, a continué d'être fuivi, tandis que les meilleurs militaires en connoiffoient les défauts & les abus. Cette aurore de lumiere étoit due au chevalier de Folard qui avoit réveillé les efprits de leur engourdiffement. L'art de la guerre étoit devenu un

reconnu évidemment qu'une troupe devoit avoir une étendue & une profondeur proportionnées. Cette profondeur étoit plus ou moins forte, mais toujours fuffifante pour donner de la force & de la folidité au front & aux flancs. Les peuples barbares, comme les peuples favans fe font accordés là-deffus ; les uns par inftinct, les autres avec connoiffance de caufe : ceux-ci ont donc perfectionné cette méthode, & l'ont réduite en principe.

champ ſtérile qu'il entreprit de défricher, & dont il a laiſſé la culture à ſes ſucceſſeurs. Ses réflexions en ont produit d'autres qui ont augmenté les connoiſſances, & ſont encore aujourd'hui le germe des diſcuſſions qui s'élevent.

La plus grande de toutes les erreurs eſt de penſer que la ſcience des armes n'a pas des *principes fixes* comme toutes les autres: qu'*il n'y a point eu en Tactique des vérités démontrées, & qu'on n'en a pas déterminé les principes fondamentaux*. Ces propoſitions avancées légérement dans le livre de

Introd. p. 1 & 2. l'eſſai général de Tactique dégradent, & les anciens, & les meilleurs généraux, & les écrivains les plus eſtimés. Il en réſulteroit que les uns ſe feroient conduits machinalement ſur quelques méthodes d'uſage, & que les autres écrivant d'après des réflexions vagues & dénuées d'appui, n'auroient débité que des maximes indifférentes, comme ces empyriques qui vantent beaucoup la vertu d'un remede incapable de faire ni bien ni mal. Cela s'appelle juger tous les ſiecles par le

ſien, & décider des propriétés, des attributs d'une choſe, par la ſituation où elle ſe montre à nos yeux. La Tactique n'a point été *toujours incertaine* ; mais elle a eu au contraire ſes principes fixés, évidemment démontrés, & qu'on ne s'eſt point aviſé de *déſavouer* même dans les tems où ils ſe détruiſoient. La Tactique Grecque, la Romaine, celle du ſeizieme ſiecle & d'une bonne partie du dix-ſeptieme ne différoient que par les armes, & une diſpoſition particuliere à chacune de rangs, de files &. de diviſions : mais, comme je l'ai dit ci-devant dans une note, les principes fondamentaux étoient les mêmes. Un corps quelconque devoit avoir une profondeur raiſonnable, être ſuſceptible d'une action vive, prompte, & d'une grande ſolidité. L'arme de main devoit être la partie agiſſante ou réſiſtible ; celle de jet n'étoit que l'acceſſoire qui devoit la ſeconder par-tout. Séparées l'une de l'autre, elles étoient foibles : réunies & bien dirigées, leur force étoit invincible.

Voyez le cours de Tactique, tom. I, part. I ; & le Traité, tom. I.

Chacune de ces Tactiques, quoique particulariſée & différente des autres, étoit

néanmoins établie ſur la même baſe, & partant des mêmes principes, arrivoit *aux mêmes réſultats.* La décadence des mœurs, de la diſcipline & d'autres cauſes politiques ou morales aviliſſent les troupes, changent l'ordonnance, & font dégénérer l'art militaire : mais pour cela ſes principes ne changent point ; ils ſont ſeulement oubliés, & dorment juſqu'à ce qu'un heureux génie les réveille, & qu'une puiſſance attentive à ſa gloire les remette en vigueur. La différence des armes ne peut même les corrompre. Il eſt vrai que le choix de celles-ci, & l'aptitude à certaines manœuvres peuvent contribuer à la perfection de l'ordonnance. C'eſt par-là que la phalange triompha des Perſes, & fut vaincue à ſon tour par la légion. D'ailleurs quelle que ſoit l'eſpece d'armes en uſage, les premiers principes reſtent invariables, comme ceux de la méchanique ne changent point, quoiqu'on emploie des machines différentes. Cette vérité inconteſtable ſe fait ſentir non-ſeulement aux militaires inſtruits, mais auſſi aux gens de let-

tres qui ont fait une étude réfléchie de l'histoire. Je pourrois en citer plusieurs qui l'ont apperçue (*a*), preuve qu'elle est palpable pour quiconque a l'esprit juste, & veut faire un bon usage de ses lumieres. Si, comme le dit l'auteur de l'essai général de Tactique, *il n'a paru aucun ouvrage victorieux au milieu des opinions diverses*, ce n'est pas parce que *les militaires n'ont sçu*

(*a*) M. de Beausobre, éditeur des mémoires de Frederic-Henri, prince d'Orange, dit dans sa préface, « les » armes ne sont plus les mêmes, la maniere de fortifier » les places est différente, mais au fond l'art militaire ne » change point ». C'est en effet ce fond qui ne devroit jamais changer parce qu'il est appuyé sur des regles. Si ces regles s'oublient, on ne se conduit plus que par la routine & les préjugés, suite naturelle de l'ignorance. Ce n'est point en les suivant qu'on devient général; au contraire c'est en les bravant & en étudiant les bonnes maximes. « J'approuve, dit le maréchal de Saxe, la noble » hardiesse du chevalier de Folard, qui a été le seul qui » ait osé franchir les bornes des préjugés. Rien n'est si » pitoyable que d'en être esclave », Après ce témoignage, penseroit-on que quelqu'un pût parler de cet auteur comme d'un charlatan qui s'est fait une réputation en jettant de la poudre aux yeux? On a grande raison de dire dans l'essai général de Tactique, *que l'on sera trouvé hardi*; c'est l'être véritablement, & beaucoup trop. * Avant-propos.

ni analyser ni écrire ce qu'ils pensoient (*b*), c'est que, pour me servir de ses termes, *la vérité filtre lentement à travers les préjugés*, que l'erreur combat long-tems contre la raison, & ne se détruit que par degré; qu'enfin la vérité la mieux démontrée a besoin encore des circonstances & de l'appui du gouvernement pour triompher. Ne nous plaignons pas si fort de la disette des ouvrages militaires, de *leur style*, de *leur aridité*, de *leurs longueurs*: plaignons plutôt ceux qui ne veulent point connoître les vérités qui s'y trouvent, & qui se croyant très-supérieurs à ceux qu'ils dédaignent, se plongent eux-mêmes dans *un abîme d'erreurs*. On nous dit *que dans le genre didactique il n'y a presque point d'ouvrages utiles sur la guerre, qu'il n'y en a sur-tout presque point d'utiles & intéressans à la fois* : est-ce donc qu'il faut une bibliotheque entiere de livres mili-

---

(*b*) Il est difficile de deviner le tems dont on a voulu parler dans cet endroit, à moins que ce ne soit de celui où les princes & la noblesse ne savoient signer que par une croix.

Introduct. §. I.

taires pour s'inſtruire? N'y en eût-il que trois ou quatre, ne ſeroient-ils pas ſuffiſans? & ſi dans ce petit nombre il s'en trouve quelqu'un qui mette ſous les yeux du lecteur les maximes de tous les tems, qui raſſemble les faits les plus frappans de l'hiſtoire ancienne & moderne, qui ne donne point des principes du crû de ſon auteur, mais ne faſſe qu'expoſer ceux des plus habiles généraux, appuyés de mille exemples, & du conſentement général de tout ce qu'il y a eu de plus célebre; qui enfin épargne à celui qui veut comparer les tems & les uſages, des recherches immenſes, pénibles & ſouvent impoſſibles; qui indique ce qu'il y a de bon dans les ſources de nos connoiſſances, au lieu de les faire croire empoiſonnées; ſi, dis-je, il y avoit un ouvrage ſemblable, ne conviendroit-on pas qu'il ſeroit auſſi utile qu'intéreſſant, & que l'on auroit eu tort d'avancer que *ſur la partie de la grande Tactique il n'exiſte point d'écrits dogmatiques*. On nous dit enſuite « que cette ſe» conde partie négligée, quand les beaux

» jours de Rome furent finis, entiérement » perdue sous les ruines de l'Empire d'oc» cident, inconnue depuis pendant plu» sieurs siecles, fut un moment relevée par » Nassau, par Gustave, & par les grands » hommes qu'ils formerent; mais après eux » elle ne fit aucun progrès : les armées de» vinrent plus nombreuses & plus surchar» gées d'embarras : il se fit de grandes in» novations dans les armes & dans l'or» donnance ; les principes établis ne con» vinrent plus, & l'on n'en substitua pas » de nouveaux : depuis la fin du dernier » siecle sur-tout, le hasard & la routine » firent mouvoir les armées ». Tout ceci est conforme à la vérité, & calqué d'après ce qui a été dit plus d'une fois ; aussi est-il tout-à-fait contraire au commencement du § 1 de l'introduction, & à bien d'autres endroits de ce livre. On avoue ici qu'il y avoit *des principes établis*, & qu'on les a abandonnés ; mais nous ne souscrirons pas à la raison qu'on en apporte. Ils ne furent point quittés, parce qu'ils ne convenoient

plus, mais parce qu'ils s'étoient corrompus, qu'on avoit perdu de vue les bonnes maximes, & qu'on raiſonnoit mal, comme on le fait encore aujourd'hui.

Nous reſpectons & nous admirons le roi de Pruſſe autant que perſonne, nous ſçavons que ſes troupes ſont très-bien diſciplinées & ſes armées *manœuvrieres ;* il l'a prouvé à la guerre comme dans ſes camps de paix : mais il ne nous a point appris « que les mouvemens de cent mille hom- » mes peuvent s'aſſujettir à des calculs auſſi » certains que ceux de dix mille ; que le » reſſort qui fait mouvoir un bataillon » étant une fois trouvé, il ne s'agit plus » que de combiner une plus grande quan- » tité de ces reſſorts, & de ſçavoir les ma- » nier ». Si ce ſont-là des *découvertes*, elles ne ſont point dues aux modernes, mais aux anciens, & tous ceux qui ont étudié ceux-ci les ont apperçues ; c'eſt-là où le roi de Pruſſe, auſſi ſçavant que guerrier, les a puiſées. Il ne nous les a point appriſes, mais il en a fait voir une belle exécution

dirigée par ſon génie. Ce n'eſt pas une raiſon, comme je l'ai démontré & le démontrerai encore, pour prendre ſa Tactique élémentaire. C'eſt à quoi j'ai particuliérement deſtiné le mémoire qui va ſuivre, où l'on verra en oppoſition les princ pes qu'on voudroi tno us donner avec ceux que j'ai toujours regardé comme les meilleurs.

Mais avant de paſſer outre, commençons par nous appuyer d'une autorité aſſez reſpectable pour prévenir le lecteur & fixer ſon attention. On a vu ce que le maréchal de Saxe penſoit, & de nos méthodes qu'il appelloit des préjugés, & du chevalier de Folard qui avoit oſé les attaquer. Il nous a fait aſſez entendre qu'en s'écartant des principes on tombe dans l'ignorance, & que l'on n'eſt plus guidé que par la routine. La guerre devient alors une ſcience obſcure & ténébreuſe où l'on ne peut faire un pas qu'en tâtonnant. Lorſqu'il a dit: *toutes les ſciences ont des principes & des régles, la guerre ſeule n'en a point* *, on doit bien ſe garder de prendre ceci à la let-

* Avant-propos de ſes Mémoires.

tre, puiſqu'il ajoute immédiatement après, qu'il faut être conſommé pour entendre les grands capitaines qui en ont écrit. Il entendoit les parties ſublimes qui dépendent beaucoup du génie & des circonſtances: d'ailleurs il reconnoiſſoit qu'on pouvoit les ſoumettre à certaines régles, puiſqu'il nous en a données, & que dans les parties de détail il y avoit des principes évidens qui ſervoient de baſes aux parties plus élevées. Il a tenté lui-même de rétablir cette baſe, & tout ſon premier livre y eſt deſtiné; mais voici ſes propres paroles dans l'avant-propos: « La méchanique de la guerre eſt » d'une nature ſéche & ennuyeuſe. Les li» vres qui nous donnent des principes ne » ſont qu'une fortune médiocre, & ne » peuvent avoir leur mérite que lorſque le » tems a tout effacé. Ceux qui traitent de » la guerre en hiſtoriens n'ont pas le même » ſort; ils ſont recherchés par les curieux » & conſervés dans les bibliotheques ». Voilà pourquoi Végece & Elien ont eu beaucoup de mérite depuis François I, &

peut-être plus que de leur tems où l'on n'étoit pas si disposé à les écouter : c'est aussi pourquoi on recherche plus généralement les commentaires de César, & les mémoires de M. de Turenne, que ceux de Montécuculi. Le style didactique fatigue & rebute ; l'historien instruit moins exactement, mais il intéresse & amuse davantage. Celui-là ne fait qu'exposer séchement une série de regles & de maximes ; celui-ci en montre l'application & les effets. L'un & l'autre prouvent donc l'existence des principes, & qu'il faut les étudier pour les connoître : mais où les chercher quand ils sont perdus ? Le maréchal de Saxe le dira souvent dans ses rêveries que nous citerons quelquefois. Il reconnoissoit les anciens, sur-tout les Romains, pour ses maîtres. Il nous dit que Gustave & ses disciples, qui avoient suivi sa méthode, dûrent leurs succès à une imitation bien raisonnée de ces modeles ; « que depuis ce tems-là on » avoit dérogé successivement, parce qu'on » n'avoit appris que par routine ..... &

» qu'il n'y avoit plus que des usages dont
» les principes demeuroient inconnus. Il
» ajoute que la partie de détail est le fon-
» dement du métier, & qu'il est impossi-
» ble d'établir aucune méthode, sans en
» sçavoir les principes; comme un archi-
» tecte qui sçaura bien dessiner le plan d'un
» palais ne pourra l'exécuter, s'il ne sçait
» encore la coupe des pierres, & asseoir les
» fondemens de l'édifice ». Voilà de quel point il faut partir pour juger si l'auteur de l'Essai général de Tactique doit être cru, & si ce nouvel apôtre nous apporte un bon évangile. Nous examinerons moins sa morale que ses dogmes, parce que celle-là est toujours bonne dans les réformateurs; mais il faut de fortes raisons pour adopter ceux-ci & leur donner sa foi.

L'impression de ce volume étoit à sa fin lorsqu'on m'a remis un détail circonstancié de la bataille de Preston en Ecosse, avec un petit mémoire sur celle de Falkirk. Comme ces deux actions sont tout-à-fait propres à diminuer la peur des effets du ca-

non, & à montrer ceux qui réſultent d'une troupe audacieuſe que le feu n'intimide point, j'ai inſéré ce que j'en ai appris à la fin de ce volume. Il eſt tiré d'un mémoire écrit par l'aide de Camp du Prince Charles-Edouard, témoin oculaire de tout ce qu'il rapporte. M. Grant de Blairfindy, qui en eſt poſſeſſeur, a bien voulu ſe donner la peine de m'en faire un extrait.

Comme dans le traité des armes défenſiſives, même dans le Mémoire qui le précede, il eſt ſouvent parlé des armes offenſives & défenſives en uſage autrefois pour le fantaſſin, le cavalier & le gendarme, on a cru qu'on en verroit avec plaiſir des repréſentations qu'il faut chercher ſur les deux planches miſes à la fin du volume.

TABLE

Des Articles contenus dans ce volume.

APPROBATION

du Censeur Royal.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un ouvrage intitulé, *Mémoire sur les opinions qui partagent les Militaires, suivi du Traité des armes défensives;* il m'a paru composé par un officier intelligent, & qui a sçu faire des recherches dont les militaires peuvent faire un très-bon usage. Fait à Paris, ce 15 Janvier 1773.

PHILIPPE DE PRÉTOT, Membre des Académies Royales des Sciences, Belles-Lettres & Arts d'Angers & de Rouen.

Le Privilege se trouve au Cours de Tactique.

AVIS AU RELIEUR.

Les planches I & II se mettront après la page 126, & avant le Traité des armes défensives : les planches III & IV se placeront à la fin du volume.

MEMOIRE



MÉMOIRE



Sur les opinions qui partagent les Militaires.

PREMIERE PARTIE.

Concernant le choix d'un ordre de Tactique.

OSER attaquer un préjugé national établi par un long usage, affermi par l'autorité des exemples, maintenu par l'ignorance & la paresse, qui aiment mieux garder une méthode de routine que d'en chercher les défauts, & de s'en convaincre par l'examen; oser, dis-je, attaquer avec confiance ce monstre d'opinion, se flatter de l'abattre sans la prépondérance de la place & du rang, c'est paroître hardi, peut-être téméraire, aux yeux de ceux qui n'apprécient point les choses au poids de la raison; c'est, en apparence, frapper l'air de ses cris, &

rompre sa lance contre un mur. Cette réflexion que j'ai faite en prenant la plume, n'a pu enchaîner mon zèle. J'ai apperçu les difficultés & les obstacles; j'ai prévu les clameurs du préjugé, & j'ai vu la multitude armée pour le défendre. Mais au milieu de la foule, j'ai remarqué quelques têtes frappées des rayons brillans de la vérité : plusieurs autres ne les recevoient qu'à travers une vapeur sombre dont elles étoient encore enveloppées ; il me sembloit les voir tourner les yeux vers l'astre d'où sortoit la lumiere, & desirer d'en approcher pour jouir de tout son éclat. J'ai donc pu connoître que j'aurois des appuis & des défenseurs ; j'ai pu juger que ceux qui balançoient, se déclareroient un jour, si on les tiroit de leur incertitude. Le chevalier de Folard avoit entamé ce grand ouvrage, & m'avoit ouvert la route : mais il l'avoit laissé encore difficile & embarrassée. Il s'étoit embarqué sur un océan immense, où les courans l'avoient souvent entraîné, sans qu'il connût ses déviations. Son génie seul le poussoit au hasard vers cette terre féconde en lauriers, qu'habitent les héros & la victoire. S'il avoit eu plus de connoissance des anciens, & qu'il se fût mieux instruit de leurs usages, il nous auroit peut-être laissé peu de choses à faire. Ce-

pendant son ouvrage n'étant qu'un commentaire sur Polybe, il auroit toujours fallu, pour le rendre didactique, exposer ses idées plus méthodiquement, établir les principes, & en déduire par ordre toutes les opérations de la guerre liées à son système; il eût fallu le décharger d'une foule de dissertations, d'exemples & d'épisodes, vains produits de l'érudition, & d'un esprit dont la seve mal dirigée pousse au loin des branches qui se nourrissent aux dépens des fruits. Son disciple, l'auteur des pléfions, en suivant ses principes, s'en est mieux servi. La colonne est devenue, entre ses mains, plus légere, plus forte, plus maniable; & la route que Folard avoit ouverte s'est trouvé redressée. Neanmoins j'ai craint, en la suivant, de rencontrer encore des écueils. J'en ai décliné de quelques degrés, & m'en suis frayé une particuliere qui m'a paru plus sûre. Je ne rapporte point ici les motifs de cet écart que j'ai donnés dans leur tems, & qui seroient inutiles au sujet dont il va être question.

Poussé par l'amour de la vérité & de la patrie, je n'ai point reculé à la vue de cette épineuse & longue carrière que je devois parcourir. J'ai excité mon courage, & rassemblé toutes mes forces. Du sein de la multitude enchantée par le prestige de

l'erreur, j'ai élevé la voix contre le culte de son idole. J'ai évoqué les anciens, & les ai fait parler; je leur ai comparé les modernes; &, en m'appuyant toujours de l'expérience ou du calcul, j'ai donné à mes raisons toute la force nécessaire pour convaincre ceux que l'amour propre ou une ignorance profonde, ne tiennent point asservis sans retour au préjugé. En attaquant cet ennemi, je ne comptois pas le détruire & le vaincre du premier choc; je sentois trop bien que la raison ne perce que lentement, ses progrès étant l'ouvrage du tems & d'une suite d'efforts multipliés. Je me contentois donc d'avoir jetté une semence qui commençoit à pousser, & promettoit de porter un jour des fruits, lorsque j'ai vu l'erreur alarmée, répandre l'ivraie pour en étouffer le germe.

Le livre de l'*Essai général sur la Tactique* est un de ces ouvrages dont on ne sauroit dire ni trop de bien ni trop de mal. Un jeune militaire qui, loin d'être entraîné par tous les appas séducteurs que le monde lui présente, s'éleve du sein de ce tourbillon, pour prêcher la réforme des abus & des mœurs, mérite certainement des éloges. Le grand nombre des matieres qu'il embrasse, l'étendue de ses connoissances & l'énergie de son style,

doivent attirer notre admiration. D'un autre côté, si l'on considere ses prétentions exclusives, l'excès de sa prévention pour un systême qui ne doit sa fortune qu'à la gloire du prince qui l'a créé, son dédain trop marqué, souvent trop répété, pour tout ce qui ne cadre point à ses opinions, on verra les erreurs s'enchaîner à ses maximes, de fausses conséquences tirées de bons principes, des êtres de raisons en tactique, comme en politique (*a*); enfin une théorie

(*a*) « Un gouvernement qui, ayant atteint le point de » son ascendance, saura s'y arrêter, s'y soutenir, qui, » fixé à ce faite de puissance & inébranlablement affermi » sur la mer orageuse des destins, pourra voir les événe- » mens & les siecles se briser à ses pieds » : Ce gouvernement, dis-je, imaginé par l'ardeur du patriotisme, & peint par les traits de l'éloquence, seroit un phénomene politique qui paroitra peut-être, & que je souhaite à nos neveux de pouvoir un jour contempler. Un homme dont la constitution est la plus forte, le tempérament le plus sain, le régime le plus convenable, dont l'éducation a été conduite sur les meilleures maximes, dont les mœurs sont les plus réglées, aura une jeunesse florissante & vigoureuse. Parvenu à l'âge viril, il conservera ses forces très-long-tems au même degré, les poussera même par sa sobriété au delà du terme marqué pour le déclin; mais enfin, ce terme arrivera, & le conduira à la vieillesse, sans qu'il puisse remonter vers le point d'où il est descendu. Tout ce que ses soins opéreront, sera de prévenir les infirmités, de retarder la décrépitude, & d'éloigner sa fin de quelques années. Tout être physique ou moral est sujet à cette loi immuable de la nature. Triste vérité qui existe cependant, & qu'on tâche en vain de se dissimuler.

militaire bien raiſonnée & magnifique dans la ſpéculation, impoſſible dans la pratique, qui ſera toujours ſon écueil, ſur-tout dans la nation Françoiſe, dont l'auteur ne paroît pas avoir aſſez étudié le génie. C'eſt ce que je vais m'attacher à démontrer le plus ſommairement qu'il me ſera poſſible, renvoyant d'ailleurs à mon Cours de Tactique, ceux qui voudront voir des applications plus étendues de mon ſyſtême.

Depuis que nous ſommes ſortis de la barbarie, les anciens ont toujours été regardés comme nos maîtres; & c'eſt en les prenant pour guides que nous ſommes parvenus à les égaler dans certaines choſes, à les ſurpaſſer dans d'autres. Le ſiecle de Charles-quint & de François premier vit naître l'aurore de cette lumiere qui devoit un jour éclairer la face de l'Europe. La ſcience de la Guerre qui tient à toutes les autres, a dû ſuivre les mêmes progrès. On étudia les auteurs Grecs & Romains, où l'on prit les principes de l'Ordonnance des troupes & de la diſcipline. Farnèſe*, Maurice de Naſſau & Guſtave*, en les perfectionnant, puiſerent dans les mêmes ſources l'art des camps & des marches dont on n'avoit eu juſqu'alors que très-peu d'idées. Avant de taxer les deux derniers *d'admirateurs outrés de l'antiquité**, *& d'en*

* Sur la fin du ſeizieme ſiecle.

* Au commencement du dix-ſeptieme.

* Voyez le diſcours prélim. page 30.

avoir appliqué servilement les principes à leur tems, il faut examiner s'ils pouvoient faire quelque chose de mieux, & s'il y avoit dans le monde ancien & moderne quelqu'autre objet d'imitation. La Tactique Grecque & la Romaine, toutes deux parfaites dans leur genre, étoient les seuls modeles qui s'offrissent. Ils ne les imiterent point servilement; mais des connoissances qu'ils en tirerent, ils se formerent un systême particulier qui convenoit aux armes & aux usages de leur tems. Ils ne s'attacherent point scrupuleusement & sans réflexion à une méthode, comme nous le pratiquons depuis plusieurs années : tout ce qu'ils prirent des anciens, parut créé & l'ouvrage de leur génie. Les corps dont on se servoit, n'étoient ni phalanges, ni légions; c'étoient un composé de l'une & de l'autre. On le mêloit de piques & de mousquets, parce qu'il n'y avoit point alors de baïonnettes. On les formoit sur dix de hauteur, parce qu'on sentoit qu'une troupe de cinq ou six cens hommes, ayant par cette formation cinquante ou soixante de front, n'avoit pas trop d'étendue pour marcher & manœuvrer en ordre, & que sa profondeur lui donnoit une solidité avec une force qu'elle n'auroit point autrement. L'artillerie de campagne, qui étoit déjà

beaucoup en uſage, ne fit pas imaginer que ce fût une raiſon pour l'étendre & diminuer la profondeur. Elle étoit encore à huit du tems de M. de Turenne, & l'on ne s'en trouvoit point mal. Le canon étoit bien éloigné de ſe mettre en poſſeſſion de régler la Tactique. Si Maurice & Guſtave euſſent formé des bataillons à trois de hauteur, on les regarderoit ſans doute comme bien plus habiles, & l'on ne diroit pas qu'*ils ont retardé par-là nos progrès* *. Cette idée étoit bien ſimple : comment leur échappa-t-elle ? C'eſt qu'elle n'étoit pas dans la claſſe des idées raiſonnables, & ne pouvoit entrer par conſéquent dans des têtes militaires.

Le commencement du ſiecle vit naître un ſchiſme dans les opinions. Les uns réclamoient les piques abandonnées *, les autres prétendoient que la découverte des armes à feu avoit dû changer la Tactique. Si la cauſe eût été portée au tribunal de la raiſon, elle eût été bientôt décidée : on eût conſervé les principes fondamentaux, ſans donner dans aucun excès : deux mille ans de diſtance entre les anciens & nous, n'étoient pas un motif pour les changer. Croit-on de bonne-foi que ſi les Romains avoient connu la poudre, elle leur eût fait quitter & le fond de leur ordon-

* Diſcours préliminaire, page 70.

* En 1703.

nance, & toutes leurs armes défenſives ? Croit-on que la crainte du canon les eût fait renoncer à cette impétuoſité avec laquelle ils chargeoient, a l'avantage d'aborder l'ennemi & de le combattre corps à corps ? Croit-on, enfin, qu'ils ſe fuſſent réduits, par principes, à ne ſe ſervir que de l'arme de jet, à ſe canarder de ſang-froid des heures entieres, & qu'ils euſſent ſacrifié à cette belle méthode tous les avantages que les armes, la diſcipline & l'adreſſe, leur donnoient ſur les autres nations, même les plus robuſtes. Auroit-on vu chez eux des Tacticiens les exhorter à quitter leurs armures, parce qu'elles étoient gênantes, & leur conſeiller de ſe ranger en bataille à trois de hauteur, comme derriere un parapet de mur? Les généraux, les tribuns, les centurions auroient-ils applaudi à cette nouvelle doctrine? & Caton l'ancien, qui écrivoit ſi bien ſur la diſcipline, l'auroit-il ſoufferte? Ah, François! loin d'admirer les détracteurs de l'antiquité, fermez les oreilles à leurs ſéductions, revenez de vos égaremens. Il eſt tems encore, le joug n'eſt que ſuſpendu. Mais ſi vous donnez dans leurs pieges, s'ils vous entraînent, je vous l'annonce en gémiſſant, les gouffres de la mort vont s'ouvrir ſous vos pas : je vois les lys ſe flétrir,

la honte répandue sur toute la nation, & les remords à jamais déchirer vos cœurs.

La Guerre est une science dont les principes doivent être fixes & immuables, comme ceux des autres. Si les circonstances, les coutumes, exigent quelques changemens, ce n'est que dans les parties de détail, dans leur distribution. La base doit être sacrée : si l'on y touche, l'édifice croule, & l'on est écrasé sous ses ruines. Cependant, nous dit-on, les armes ont changé, les constitutions militaires & politiques ne sont plus les mêmes, la trempe de nos courages est amollie peut-être. D'autres ajoutent que le physique s'est altéré, que les corps se sont énervés, & que la nature ne distribue plus les mêmes forces. Eh! il y a cinquante ans au moins que tout cela se redit sans cesse par la mollesse & l'ignorance : le génie devroit le mépriser, & craindre d'en être encore l'écho. Je ne répéterai point ici ce que j'ai démontré dans mon Traité des armes défensives; en le consultant, on pourra se convaincre de l'erreur de ces opinions, & combien peu nos armes doivent influer sur le changement de la Tactique. Les légions d'Auguste, de Vespasien, de Trajan, n'étoient pas mieux composées que nos régi-

mens. Dès le tems même de Marius, elles étoient dégénérées. Pauvres, esclaves, vagabonds, déserteurs, tout y entroit. Supposons toutefois que la différence soit telle qu'on nous le dit, ce seroit justement une raison de plus pour avoir un ordre profond. Ici, l'homme sans cœur ou sans zele, se trouve contenu, appuyé, rassuré par le nombre. Il est emporté malgré lui; & son lâche individu, qui seroit nul étant isolé, concourt de toute la portion de sa masse, à l'action de la masse totale où il est enfermé. De plus, les manœuvres d'une troupe s'exécutent d'autant plus aisément que son front est plus petit. Elle n'aura presque jamais que des à-droite ou des à-gauche à faire; ce qui convient beaucoup à des gens qui n'ont pas une grande fermeté. Qu'un bataillon à trois de hauteur & cent quatre-vingts de front (*a*) soit composé de Césars, il ne marchera point au combat avec la même confiance & la même vigueur qu'une cohorte de paysans de soixante-quatre de front sur huit ou seize de hauteur : & s'il faut faire quelque mouvement à la vue de l'ennemi, com-

(*a*) C'est ici le plus grand pied du bataillon proposé: mais ne fut-il qu'à 150 ou à 120 files, il seroit encore trop étendu de moitié.

ment s'en tirera ce bataillon? Est-ce un quart de conversion? Il flotte, il ondule & se tourmente comme les flots de la mer. Le centre creve ou s'entr'ouvre, & le désordre amene la terreur. Le changement de front se fait-il par pelotons? Quelques coups de canons troublent une division, les distances s'alterent, on se brouille, & trente cavaliers qui se trouveront à portée, écharpent & dissipent ce bataillon. Fait-il un mouvement par le flanc, il faut qu'il parcoure cent quatre-vingts pas avant d'avoir quitté son terrein, même en ne s'allongeant point, ce qui n'est pas si aisé qu'on l'imagine (*a*). D'ailleurs les mouvemens

(*a*) Il faut remarquer que le soldat tient au plus deux pieds dans son rang; que lorsqu'on a fait à droite ou à gauche, il n'y a qu'environ un pied de son estomac au dos de celui qui le précede. On ne peut donc les faire marcher qu'un pas raccourci. Ce n'est pas qu'en suivant exactement le même alignement, & toutes les jambes gauches & droites se levant ensemble, ils iroient régulièrement, mais c'est ce qui n'arrive point. Veut-on marcher vivement & allonger le pas, jusqu'à ce que les premieres files aient gagné du terrein, les autres piétinent nécessairement, & le bataillon s'alonge. Ce défaut sera d'autant moins sensible & moins dangereux dans une cohorte, qu'elle aura presque deux fois moins d'étendue. Il sera aussi plutôt réparé. Tous les moyens que l'on cherche pour donner de la régularité & de l'ensemble à la marche d'une troupe, tels que les tracés d'alignement, les cordeaux, &c, tous ces moyens, dis-je, qui sont encore insuffisans, sont bien une preuve du vice de l'ordonnance à laquelle on s'obstine.

ſur le flanc, comme en avant, ne ſe feront jamais ſans ſerpenter, ce qui appeſantit la marche. Le ſeul apperçu de cette ondulation eſt plus que ſuffiſant pour abattre le courage. *C'eſt une vraie pitié*, diſoit le maréchal de Saxe, *un opéra, que de voir ſeulement un bataillon ſe mettre en mouvement; on diroit que c'eſt une machine mal agencée, qui va rompre à tous momens.*

Les bataillons de ſon tems étoient pourtant ſur quatre rangs, & notre grande diſcipline n'a guere corrigé leurs défauts. Toute la ſcience de nos Etats-majors conſiſte à les faire rompre, marcher & aligner. Je les ai vu ſe tourmenter beaucoup pour cela dans les exercices & dans les camps de paix, ſans qu'on ait jamais réuſſi à faire avancer ſeulement une brigade cinquante pas ſans ſerpenter. M*** l'a connu comme moi; il s'en eſt convaincu, & il convient que ce n'eſt point à cette préciſion d'alignement qu'on doit s'attacher. Il dit qu'il ſuffit de ſe raccorder ſur certains points du centre & des ailes. Mais eſt-ce donc-là une marche de troupes qui vont charger? J'ai obſervé quelquefois, poſté ſur un flanc & de deſſus une éminence, une ligne de dix bataillons en mouvemens; c'étoit une véritable ſpirale, dont les enfoncemens & les faillans formoient dans

des endroits une inégalité de front étonnante. Cela me paroissoit risible & pitoyable. Doit-on s'étonner, après cela, qu'on n'ose plus approcher l'ennemi. On donne pour raison, la quantité des pieces d'artillerie, le canon à cartouches. La véritable est la foiblesse de l'ordre, qui imprime son insuffisance ; ce dont on n'ose point convenir, tant le préjugé nous aveugle & nous domine.

Lors donc qu'il fut discuté si la Tactique devoit toujours être la même, il n'y avoit pas à balancer pour l'affirmative. Folard proposa les colonnes, qui tout imparfaites qu'elles étoient, valoient cent fois mieux que les bataillons. Il eut *des partisans*, ce qui n'étoit pas l'effet *de l'ignorance du tems*, mais de leur bon sens & de leur jugement. Le Maréchal de Saxe qui n'approuvoit pas en tout son systême, mais faisoit d'ailleurs très-grand cas de ses ouvrages, n'estimoit pas plus que lui les longs bataillons. Il faut voir comme il les traite *, & le bel éloge qu'il fait de leur feu réglé. *Je pense, dit-il, que cette façon de se ranger vient des revues où l'on a voulu faire une belle montre. L'on s'y est si bien accoutumé, qu'on en a fait celle de combattre. On a appuyé cette ignorance ou cet oubli des bonnes choses, de raisons apparentes ..... J'en ai même vu qui*

* Voyez ses Mém. ch. 1, art. 6.

mettoient les bataillons à trois de hauteur, pour mieux employer leur feu, mais mal leur en a pris: & mal nous en prendra toujours, malgré les sophismes des novateurs & toutes les raisons spécieuses dont ils prétendent appuyer ce qui n'est qu'un écart des principes, & une dégradation du bon sens. « Mais nous convenons, me dira-t-on, de » l'avantage de charger avec la bayonnette; » nous blâmons la méthode de tirer en mar- » chant; nous sçavons que cela ne sert qu'à » rallentir le mouvement, & qu'on ne » sçauroit trop tôt s'efforcer de joindre » l'ennemi à l'arme blanche ». Il est vrai que cela se trouve dans le livre en question. Cependant quels moyens prend-on pour cet effet; ce sera toujours à mes yeux un vrai paralogisme. On nous parle d'un nombre terne sur lequel on veut établir les divisions & les rangs *. On ne veut pas voir qu'il n'y en a pas un moins favorable aux combinaisons de la Tactique, & que jamais aucun peuple ancien ne l'a adopté (*a*).

* Voyez partie prem. ch. 1, p. 20.

(*a*) Le nombre carré est le seul convenable pour une formation de troupes, parce qu'il peut se couper en parties égales, en se réduisant jusqu'à l'unité, & se doubler dans les mêmes proportions. Cela donne une grande facilité & beaucoup de justesse pour les doublemens & dédoublemens, soit de files ou de divisions; ce quon ne trouvera jamais dans le nombre terne.

Les Grecs, dont on s'autorise, ne se servoient, pour toutes leurs sections, que des nombres divisibles jusqu'à l'unité *, tels que 2, 4, 8, 16, 32, 64, &c. Les Romains affectoient sur-tout le décennaire, & toujours le nombre pair *. C'est une chose si reconnue, si prouvée, que personne jusqu'ici ne s'y étoit mépris & n'a osé la contester. Les bataillons étoient composés autrefois de trois manches, à cause des piquiers qui occupoient le centre, & des mousquetaires qui tenoient les ailes. Ceux-ci n'étoient d'abord regardés que comme des armés à la légere, & employés à titre d'enfans perdus. Les piquiers étoient seuls considérés comme le corps solide, sur lequel on pouvoit compter pour la charge. Ce n'est point-là non plus une autorité, ni pour les divisions du front, ni pour le nombre des rangs qui étoient alors à dix ou à huit.

Où se trouvera donc l'appui du système à trois de hauteur? Sera-ce dans les instructions de quelqu'un de nos derniers Généraux, puisqu'on n'a point de foi aux anciens? Sera-ce, dis-je, dans celles du Maréchal de Saxe? Mais lui-même en plaisante; il le trouve détestable, ainsi que la maxime de beaucoup s'étendre qui l'a fait adopter. Il compose une ordonnance sur le nombre 4 *. Quatre centuries par régiment, quatre régimens

* Voyez Elien. Arrien.

* Voyez Vegece, Polybe, Tite-Live.

* Voyez ses Mém. ch. 1, art 6.

* Ch. 2.

régimens par légion, formés ſur quatre rangs qui doivent ſe doubler pour la charge. Il démontre la ſupériorité d'un bataillon à huit de hauteur ſur un qui eſt à quatre; il en donne les raiſons qui ſont invincibles & ſans réplique. Qu'oppoſera-t-on à un avis auſſi prépondérant, auſſi reſpectable? L'exemple des Pruſſiens, des Ruſſes, des Autrichiens; des ſubtilités d'argumens ſur les effets du canon, dont nous avons montré l'exagération (*a*), le mépris des anciens, & des raiſonnemens haſardés, ſoutenus du charme de la diction. Voilà ce qui emportera tous les ſuffrages, & fera diſparoître l'ordre profond, fruit du préjugé & de l'*ignorance*. Eh malheureuſement, je ne ſuis pas le ſeul qui en gémit! Nous ne ſommes déjà que trop décidés par le penchant à l'imitation, & la crainte de prendre une route différente de nos voiſins. On ſe perſuade toujours qu'il n'eſt pas poſſible de faire autrement qu'eux: nous n'a-

(*a*) C'eſt à quoi je me ſuis fort attaché dans ma Tactique diſcutée, & je continuerai dans la troiſieme Partie de ce Mémoire à démontrer combien l'enthouſiaſme nous a égarés à cet égard. Heureuſement que des têtes plus froides penſent & penſeront ſans doute à modérer cette chaleur de nouveauté; ſans cela, je ne déſeſpérerois pas de voir un jour diſpoſer une ligne pleine de canons devant deux rangs de ſoldats.

vons pas la force d'avoir un avis à nous; & les étrangers nous dictent sans cesse notre thême, comme un maître à ses écoliers. Nos généraux même, nos ministres les plus éclairés, & sous lesquels la nation a déjà combattu glorieusement, en sentent le ridicule. Mais, ô fatalité! tout est entraîné par le torrent, & nous courons les yeux fermés à notre perte. Dans cet état, ne desirons pas de mesurer nos armes. Reculons, s'il est possible, ce moment, qui ne seroit pas une époque de notre gloire. Le bandeau ne tardera peut-être pas à tomber; déjà il se détache, & la sagesse dn ministere actuel achevera un jour ce grand ouvrage.

Avant de nous décider sur le choix d'un ordre de Tactique, je crois qu'il importe beaucoup de déterminer le sens qu'on doit attacher à ce terme. Il n'embrasse point toutes les parties de la guerre, comme l'Auteur de l'*Essai général* * veut le faire entendre. La Tactique ne se borne pas non plus à l'ordonnance des troupes, à leurs exercices & à leurs manœuvres, comme quelques-uns l'imaginent.

Elle n'est qu'une partie de la science des armes, intimement liée à toutes les autres, qui s'en aident & l'appuient réciproquement. Former les projets, les préparer, les

* Introd. §. 11.

diriger, disposer les marches, choisir les camps relativement à ses desseins, est la science sublime du général que les Grecs appelloient *stratégique*, de strategos *, général (*a*). Tout le reste lui est subordonné, ou n'en forme du moins que des branches différentes. La Tactique n'est donc qu'un rameau de cette vaste science, mais qui donne d'autant plus de facilité à la *stratégique*, pour exécuter toutes ses opérations & remplir ses vues, qu'elle est plus parfaite & fondée sur les meilleurs principes. Maintenant quels doivent être ces principes? Est-ce de composer des corps sur trois rangs fort alongés, pour que tous les soldats puissent tirer en même tems; ou des masses à petit front & beaucoup de hauteur, afin d'ouvrir l'ennemi & le renverser par la force de son choc? Ce n'est rien moins que cela. La Tactique est l'art de former un corps d'un certain nombre de rangs & de files, de le diviser & sous-diviser de maniere qu'il puisse s'étendre, se resserrer, se rompre, se reformer, en conservant toujours une parfaite égalité dans ses

* στρατηγός

(*a*) Les Grecs faisoient une distinction très-marquée de la Stratégique à la Tactique, comme je l'ai fait voir dans mon observation sur le chapitre premier de l'empereur Leon *, où j'ai donné une définition plus détaillée de la Statégique.

* Voyez les Inst. milit. de l'emp. Leon.

fections (*a*), & un rapport intime entre toutes fes parties; de le rendre également propre à l'action du choc avec l'arme blanche, & à l'ufage de l'arme de jet ; de proportionner tellement fon front & fa hauteur, que l'étendue du premier ne nuife point à la célérité, ainfi qu'à la fûreté de fes manœuvres, & que la trop grande diminution du fecond ne le rende pas trop foible, foit pour attaquer ou pour réfifter. D'un autre côté, on ne doit pas placer en hauteur de files des hommes qui y feroient en pure perte, & qui rendroient le front trop étroit. Il faut que le corps d'infanterie ou de cavalerie foit tellement exercé qu'il prenne, au premier fignal, la forme qu'on veut lui donner; qu'il fe meuve en avant, en arriere, fur le flanc, avec la même fouplefſe, & toujours par la voie la plus fimple; qu'il foit habitué à marcher en ordre, plus ou moins vîte felon les occafions; & qu'on apporte dans cette inftruction, comme dans celle du port & du maniement des

(*a*) C'eft-à-dire, dans les fections du même genre. Deux fections de huit hommes chacune, fe réuniffant, égalent la fection de feize, deux de feize égalent celle de trente-deux, ou quatre valent celle de foixante-quatre. Ces nombres géométriques & commenfurables font les feuls qui conviennent à la compofition de l'infanterie. Il ne feroit même que très-bon de les étendre fur toutes les divifions d'une armée.

armes, l'attention de ne point forcer la nature & contrarier son méchanisme (*a*). Différens corps formés sur ces principes, composent une armée qui doit camper dans le même ordre où elle doit combattre, si elle est attaquée dans son camp. Cet ordre doit être encore tel que, si elle se met en marche, ses différentes co-

(*a*) Il est bien étonnant que, depuis qu'on a voulu changer l'ancien exercice, sur quoi l'on a varié à l'infini, on n'en ait pas trouvé un où toutes les positions soient naturelles, & telles que l'homme sans se gêner soit dans sa plus grande force. Le port du fusil est ridicule dans la plûpart des régimens, par l'affectation de le porter trop droit. La jonction des deux talons de l'homme sous les armes ne l'est pas moins, parce qu'il porte alors sur un point par équilibre, au lieu de porter sur deux. Quand les talons sont à une distance raisonnable, le corps est alors soutenu & affermi sur les deux appuis que la nature lui a donnés. La posture trop droite & affectée du soldat, à qui l'on fait avancer la poitrine & retirer le ventre, est aussi absurde que gênante, & le sort de son assiette naturelle. Les Romains, qui savoient très-bien former leurs soldats & leur donner une grace militaire, ne nous ont laissé aucune trace de pareilles bisarreries. Cette position est encore fort incommode pour la marche, & la ralentit, parce qu'elle resserre le pas : il en résulte que le pas redoublé ne peut être de vingt-quatre pouces, comme on l'a fixé ; que par conséquent les distances calculées sur ce pied & sur le tems de la marche seront toujours fausses. Au lieu de jetter le corps en arriere, si on le laisse incliner un peu en avant, comme on y est porté naturellement, quand on précipite sa marche, le pas s'alonge de plus d'un demi pied, & l'homme n'éprouve aucune contrainte. Je dois cette remarque, qui me seroit peut-être échapée, à un officier général qui m'honore de son amitié, & veut bien quelquefois me communiquer ses lumieres.

lonnes se forment naturellement de chaque grande division ; & qu'en arrivant, soit pour combattre ou pour camper, elles prennent, par le déploiement, la disposition que le général leur a indiquée ; que chaque corps soit préparé aux mouvemens qu'il doit faire pour attaquer l'ennemi de front, en flanc ou à dos ; que les différentes armes se soutiennent & s'entre-secourent ; que dans leurs manœuvres, elles ne se choquent & ne s'embarrassent point ; que celles-ci soient simples & rapides ; que la défaite de quelques corps n'entraine pas celle de tous les autres ; que l'on choisisse des points d'attaques ; & que, dans la partie de l'armée agissante, on emploie le plus grand nombre possible de troupes, sans que les premieres masquent tellement les suivantes qu'elles les rendent inutiles, & sans que les dernieres ferment la retraite aux précédentes si elles sont repoussées. Un corps de Tactique ne doit pas avoir un arrangement fixe & invariable de files & de rangs, parce que les terreins sont différens, & que la même disposition ne convient pas par-tout. Ici, où la plaine est unie & sans obstacles, il est nécessaire que les corps d'infanterie soient fermes, solides, marchent rapidement & chargent avec vigueur ; qu'ils concourent

avec leur cavalerie & agissent de concert. Il faut qu'ils puissent résister à celle de l'ennemi si elle est victorieuse; &, en lui en imposant, donner le tems à la leur de se rallier. Si celle-ci essuie une défaite entiere, il faut que l'infanterie sache se réunir, se replier fiérement & se dégager. Là où le pays est coupé, embarrassé, il faudra se déployer, faire un grand feu, gagner les éminences, s'il y en a, tâcher de prendre des revers. Mais si l'on voit jour à percer dans quelqu'endroit, alors on fera resserrer une certaine quantité de troupes, on les formera en colonnes, afin de s'ouvrir un passage à la faveur du feu de la mousqueterie & de l'artillerie qu'on aura sur ses flancs. Si l'on attaque des lignes, un retranchement, c'est à tous les saillans qu'on doit marcher, avec des corps qui aient peu de front & point trop de profondeur, pour ne pas trop souffrir des feux qui viennent en biaisant des flancs & des courtines. Ces corps sont-ils repoussés, d'autres succedent avec facilité, & prennent leur place pour attaquer les mêmes points. Que feroient en pareil cas des lignes de bataillons alongés & sur trois rangs? La premiere essuieroit les coups de tout le front attaqué, ne feroit que de foibles efforts, se briseroit par sa

ténuité, avant d'avoir atteint le retranchement. Repoussée & en désordre, elle se retire comme elle peut par les intervalles de la seconde ; celle-ci arrive, plie à son tour, & se dégage en laissant libre, à la troisieme, le champ de la honte & du carnage (*a*).

Une bonne ordonnance doit donc remplir également tous les objets dont je viens de parler, & beaucoup d'autres que j'omets pour ne pas être trop long. Où en trouvera-t-on une meilleure, une plus parfaite que la cohorte, dont la propriété est de prendre toutes les formes qu'on voudra lui donner ; vrai Protée, dont l'art magique ne consiste cependant que dans le choix & la combinaison de quelques nombres. Ce n'est pas tout encore que ces ob-

(*a*) L'auteur de l'Essai général a très-bien senti que la meilleure maniere d'attaquer un retranchement étoit en colonnes. Il les forme de deux ou trois bataillons rompus par divisions, gardant entre elles des distances. Cela est infiniment meilleur qu'un front de bataillon, comme on l'a pratiqué autrefois. Cependant j'aimerois encore mieux avoir moins de divisions l'une derriere l'autre, & les rendre plus profondes. Ainsi j'attaquerois par demi-cohortes sur huit de hauteur & trente-deux de front. Il en résulte une colonne moins alongée, moins exposée par conséquent aux feux de revers & de flanc. On y trouve encore l'avantage d'être plutôt formé quand on a percé la ligne, & d'y prendre une disposition forte. J'ai expliqué cela dans mon Traité de Tactique, tome premier.

ſervations pour compoſer une bonne Tactique; il faut auſſi avoir égard au génie, au caractere de ſa nation, au degré de chaleur de ſon ſang, à la conſtitution de ſon gouvernement. Celui-là n'a que des mercenaires; celui-ci les mêle indifféremment avec ſes propres ſujets; d'autres n'emploient que leurs citoyens, mais plus ou moins zélés. Les nations du Nord ſont froides & patientes; il y en a qui ſont inébranlables par la diſcipline. Celles du midi ſont plus ardentes, quelquefois flegmatiques & pareſſeuſes. Un peuple chez qui les loix reglent tous les pouvoirs, & les tiennent en équilibre, qui a la prétention de reſſembler aux Romains, & qui ſe croit libre comme eux; ce peuple, dis-je, aura l'orgueil de dédaigner ſes ennemis; il ſera terrible dans l'attaque, impétueux comme la foudre : mais ſi l'on oſe le prévenir, ſi on l'aborde, il s'étonnera, & les armes lui tomberont des mains. Une nation voiſine, ſa rivale de gloire dans tous les genres, eſt vive, ardente, étourdie, a le ſang brûlant à la vue de l'ennemi; d'ailleurs impatiente, elle ſe rebute aiſément, & devient tout de glace : mais comme elle eſt ſouple, flexible, ſenſible au point d'honneur, il n'eſt pas difficile de la ranimer & de réveiller ſon courage. Sont-ce des

gens comme ceux-là qui font propres à *une discipline de fer*, à des manœuvres délicates qui demandent du sang-froid & de l'attention, à un ordre où il faut s'observer en marchant, se diriger par des points de vue, & se conduire par des regles mathématiques? « On leur apprendra à tirer sur » les principes de la différence des lignes » de tir & de mire, combinées avec la » pesanteur des corps (*a*)». On les formera à des feux réglés & méthodiques qu'à peine on exécute dans le champ de Mars. Ce sera donc cette nation qui marchera trente ou quarante pas, s'arrêtera pour faire son feu de pelotons; & répétera cette

(*a*) Il en résulte, selon le calcul de l'auteur, que si l'on est à trois cens toises de l'ennemi, on recommandera au soldat de viser trois pieds au-dessus des têtes; un pied & demi, si c'est à deux cens; aux chapeaux, s'il est à cent cinquante; au milieu du corps, s'il est à cent; aux genoux, ou un peu au-dessous, s'il est à cinquante ou soixante; mais jamais plus bas. Je ne trouverois point ces observations déplacées pour des gens qui tireroient librement, comme, par exemple, des armés à la légere, ou, si l'on veut, des chasseurs; n'importe le nom, quand il s'agit de la chose. On peut voir dans mon Cours de Tactique, que je les emploie, comme les vélites des Romains, ou les enfans perdus qui combattoient avec nos anciennes bandes; car, enfin, c'étoient les mêmes principes. & les seuls bons. Pour ce qui est du corps du bataillon tirant par pelotons ou en salve, ce feroit une chimere de prétendre l'instruire à tirer sur de pareilles regles. Je dirai encore bientôt ce que je pense sur le feu des pelotons.

pitoyable manœuvre tranquillement, en bon ordre, accueillie d'une tempête de coups de fusils & de canon, contre un ennemi qui, avec moins de courage peut-être, mais plus de flegme & de discipline, aura sur elle une supériorité décidée! O fanatisme! ô delire de notre siecle! Un peuple entier où fleurissent les arts, où les sciences sont cultivées à l'envi, n'a les yeux fermés que sur celle qui est la protectrice des autres! Elle ignore son génie; elle renonce à son caractere, à elle-même; elle se dépouille de ses avantages naturels, pour se livrer en esclave à des maximes étrangeres : elle ne voit pas qu'en les prenant, elle ne se donne point le caractere de ces nations avec lesquelles elles s'amalgamment; que ce qui fait leur force sera sa foiblesse; qu'elles sauront elles-mêmes y renoncer dans les cas où elles le croiront nécessaire, tandis que, réduite à leur méthode par principe & par habitude, elle ne saura ni la quitter ni s'en servir. Livrée à des conseils téméraires, à un zele aveugle & indiscret, on l'a vu s'abandonner à une imitation servile, se prostituer à ses modeles, comme si elle n'avoit plus de ressources en elle-même, & que toutes ses facultés se fussent reduites à copier sans discernement quelques usages, dont elle

n'apperçoit pas même les motifs. O nation aveugle, imprudente, & peut-être ingrate! aveugle, puisqu'elle se refuse à tout ce qui peut l'éclairer; imprudente, d'étouffer ses vertus, & de briser les armes qui ont élevé ses trophées; ingrate, puisqu'elle méconnoît les héros qui ont fait sa gloire; & qu'elle rejette avec dédain leurs maximes. Et, du sein de cette nation frivole & légere, s'éleve une voix audacieuse qui applaudit à ses égaremens, qui, sous le titre spécieux de réforme, & en paroissant blâmer quelques excès, la fortifie dans ses préjugés, & veut réduire ses erreurs en principes. Elle annonce un législateur qui va débrouiller le chaos de l'ignorance. Lui seul apperçoit toutes les branches de la science qu'il va traiter. Avant lui, *nul livre dogmatique, nulle théorie raisonnable.* Dirai-je qu'il foule aux pieds les cendres de ces grands hommes à qui leur patrie doit tant de victoires; qu'il flétrit leurs lauriers & brise leurs statues? *Condé, Luxembourg, Eugene, Catinat, Vendôme, Villars, n'avoient que l'ascendant du génie, ils agirent souvent par instinct, plutôt que par méditation; ils n'introduisirent dans les armées, ni organisation, ni tactique.*

Je conviens que, dans le siecle dernier,

on n'avoit point encore d'ouvrage didactique sur la guerre, où toute la théorie y fût exposée clairement, & bien développée. Ceux qui avoient écrit jusques-là, comme du Bellai-Langei, Mongommeri, Lanoue, le duc de Rohan, n'avoient ou que marqué des abus, posé quelques systêmes, ou donné des maximes générales. Mais en falloit-il d'avantage pour former des généraux? Les Mémoires de Montecuculli, serrés & concis, ne se développent-ils pas aux yeux du génie militaire qui a quelques années d'expérience? Je prends pour juge M *** lui-même, qui n'a pas, dit-on, trente ans, & ne peut avoir vu que nos dernieres campagnes dans un âge encore tendre. Depuis le renouvellement des Lettres, on étudioit les anciens. Dès le seizieme siecle, nous avions des traductions de Végece, d'Elien, de Frontin : M. de Montecuculli les cite à chaque instant; il s'étoit rempli de leurs maximes, & l'on juge bien qu'il n'oublioit pas les commentaires de César; aussi avoit-il atteint le sublime de la guerre. Quel autre plus habile que lui dans les marches & les campemens! Dira-t-on que son armée manquoit d'organisation, de principes pour camper, se mettre en marche & de-là en bataille? Maurice de Nassau,

Guſtave, avoient de même étudié les anciens, ou ils avoient trouvé les grands principes qu'ils développerent. *Turenne, Veimar, Gaſſion, Bannier, s'étoient formés ſous eux* : les lumieres s'étoient donc répandues & ſe communiquoient. Ils n'avoient point *imité ſervilement*, mais en maîtres dignes d'éclairer l'Europe. En mêlant les piques aux mouſquetaires, leur conſtitution étoit établie ſur une excellente baſe pour ce tems. Les piquiers formoient le corps ſolide, les mouſquetaires étoient comme les vélites ; l'un & l'autre ſont indiſpenſables pour une bonne ordonnance. Il eſt vrai que dans celle-ci il y avoit des défauts, par la peſanteur des mouſquets & la difficulté de les ajuſter, par la poſition des piques qui eût été ſouvent meilleure, en les diſtribuant par rangs avec les mouſquetaires, que de les réunir toutes au centre dans une ſeule manche. Mais enfin, rien n'eſt rendu parfait du premier coup; on n'en trouve point d'exemples. L'eſprit humain n'eſt pas ſupérieur à la nature : ſes productions naiſſent, croiſſent, prennent leur forme, mûriſſent, ou ſe fortifient dans leur tems. Si l'on eût continué ſur les mêmes principes, avec la perfection des armes, on auroit eu celle de l'ordonnance, qui ſeroit à préſent à ſon dernier degré.

Dans la continuité des longues guerres du siecle dernier, les Généraux purent se former les uns sur les autres, par imitation, par conseil, par la lecture des anciens, celle des guerres précédentes, & enfin de l'histoire. On avoit d'ailleurs des réglemens de service, de discipline, & un usage établi sur de bonnes régles. Croira-t-on que Condé, Luxembourg & Catinat furent des routiniers qui ne furent pas les méditer, ou ne se donnerent pas la peine d'y réfléchir, ou n'auroient osé s'en écarter, s'ils les avoient trouvées vicieuses? Ce n'est que depuis ces grands hommes, que la guerre a été regardée comme une pure routine, & toute la science du Général comme un *don inné*, un talent que personne ne sçavoit définir. On en jugeoit ainsi, parce qu'on s'étoit énervé, amolli; que tous les ressorts s'étoient relâchés, les mœurs corrompues; que l'intrigue & la fortune s'étoient mises en possession de distribuer les places & les graces; que le génie & le mérite étoient repoussés, le sçavoir utile dédaigné, & qu'on ne tendoit une main protectrice qu'aux arts frivoles qui servent le luxe, la mollesse & les vices. Mais si nous sommes supposés revenus de cette l'éthargie, & sortis de cette fange de corruption qui nous tient comme empétrés; si, dis-je, nous

osons encore lever les yeux vers le temple de la gloire, envisageons les derniers Héros de la nation qui l'habitent ; consultons leurs exploits, évoquons leur génie ; c'est lui seul qui puisse diriger nos courages, & qui soit digne de conduire des François. Voyons néanmoins si la Tactique qu'on nous propose est plus excellente que celle de leur tems.

On nous offre un bataillon à trois de hauteur, dont les divisions sont posées sur des nombres ternes les plus défectueux de tous. On dit de fort bonnes choses sur le port des armes, sur la formation des files, & l'on apprécie l'exercice à sa juste valeur. On donne au soldat une bayonnette de dix-huit pouces, large, tranchante, & l'on désapprouve avec raison qu'il la porte toujours au bout du fusil. On remarque que cette méthode est prise *des Allemands, & chose singuliere, que depuis qu'on la porte toujours, on ne s'en sert jamais.* On ne peut mieux débuter, & cela s'appelle entamer par de bons principes ; mais examinons-en les conséquences. M. * * *, qui ne peut se dissimuler le flottement de ses bataillons & les embarras dans la direction des feux, en cherche les causes jusques dans les positions contraintes du soldat & dans la différence des quarrures des hommes de la même file.

Il

Il convient donc de tous les vices de ſon bataillon, & d'après cet aveu, on peut conclure, ſans aller plus loin, qu'il ne vaut rien abſolument. On nous dit que c'eſt *la manie de l'excluſif* * *qui perd tous les faiſeurs de ſyſtême, qui égare Folard & ſes ſectateurs; qu'une fois prévenus de leurs opinions, ils ne veulent plus entendre à aucune autre, quels que ſoient les lieux, les cas, les armes.* Cependant on nous annonce que l'ordre Pruſſien eſt le ſeul bon par excellence; que tous les autres ſont des *chimeres impraticables.* On ne daigne pas même en examiner aucun, pendant qu'on nous accuſe de condamner le premier *, *ſans l'avoir approfondi.* Eſt-il juſte, après cela, de plaiſanter ſur la *manie de l'excluſif* (*a*). M.*** ne ſe donne pas toujours pour créateur. Il avoue n'être que le rédacteur des principes du Roi de Pruſſe. Il ne veut point innover; ſon but eſt de perfectionner *ce qui exiſte.* Or, ſelon lui, ce qui exiſte

* Partie pr. page 85.

* Introd. page 2.

(*a*) *Cela me rappelle*, dit-on, *le Médecin de Moliere, conſeillant ſes pillules pour tous les maux.* Comment M*** n'a-t-il pas craint qu'on lui renvoyât ce bon mot, lui qui veut employer l'ordre à trois de hauteur pour la charge comme pour le feu, en plaine, comme par-tout ailleurs? Eſt-ce là diſtinguer *les lieux, les cas, les armes?* Ce Médecin prétendu de Moliere, paroît, à mon avis, moins reſſembler à Folard & à ceux qui l'eſtiment, qu'à ceux qui le dégradent.

ne peut être autrement : c'eſt une fatalité abſolue. Nous avons vu, & nous verrons encore que ce bel ordre n'eſt jamais d'accord avec les maximes que M *** regarde lui-même comme fondamentales. Pourquoi donc s'attache-t-il à le mettre entre nos mains, à en couvrir les défauts ? Ses palliatifs prouvent que le mal eſt incurable & le ſujet vicieux. Eſt-il un travail plus vain, & j'oſe dire plus dangereux ?

Si les défauts de cet ordre tant préconiſé ſont bien reconnus, il eſt évident qu'il y en a un meilleur. Eſt-ce celui des cohortes ? eſt-ce celui des pléſions ? Je ne décide point ici, & ne veux pas être juge dans ma propre cauſe ; il me ſuffit d'anéantir l'ordre qui leur eſt également oppoſé, de détruire la logique ſophiſtiquée de ſes partiſans, d'arracher enfin le voile dont on couvre une ſtatue informe.

Dans le chapitre qui traite de la marche, on nous parle beaucoup de méchaniſme & de principes ; on cite les Romains, on cite le maréchal de Saxe, qui diſoit : *tout le ſecret de la Tactique eſt dans les jambes.* Cela eſt vrai dans un ſens ; mais il ſuppoſoit qu'on ſeroit dans un ordre propre à marcher : tel eſt celui où les défauts cités précédemment ne produiroient nul inconvénient, où la moitié même des

ſoldats étant nouveaux, ſans principes bien fermes de poſition ni d'exercice, ſe trouvant placés au centre des files, ne nuiroient en rien à la marche, à l'action, ni aux manœuvres. N'y eût-il que cette ſeule raiſon, elle ſuffiroit pour déterminer en ſa faveur. Je vois le bataillon très-bien armé de bonnes baïonnettes : mais lui ſera-t-il libre de s'en ſervir ? & oſera-t-il ſeulement penſer d'aborder l'ennemi ? Il ſentira ſa foibleſſe, s'amuſera à faire ſon feu de pelotons, & ſera battu (*a*). Sera-ce cette

(*a*) Depuis que le feu de pelotons s'eſt introduit dans l'infanterie Françoiſe, on s'eſt fort occupé de le rendre régulier & continu, en mettant des tems égaux entre chaque feu ; on a voulu, pour ainſi dire, compoſer des feux muſicaux, dont les ſons meſurés frappaſſent agréablement l'oreille. De-là, ces combinaiſons abſtraites de pelotons & de ſections, qu'il faut étudier comme de la géométrie. Je vois heureuſement que tous les officiers qui ont de l'expérience, ceux qui s'inſtruiſent & s'appliquent, le trouvent tout auſſi mauvais que le maréchal de Saxe qui en connoiſſoit bien l'effet, & diſoit qu'*il avoit ſouvent produit des défaites honteuſes.* J'ai trouvé dans le journal de l'Encyclopédie militaire (ouvrage très-utile, & qui eſt comme le dépôt de nos opinions) pluſieurs Mémoires à ce ſujet ; entre autres un de M. de Lauron qui eſt très-judicieux. Comme on ne doit point tirer lorſqu'on peut aller à l'ennemi, & qu'alors le meilleur feu eſt celui de billebaude, que d'ailleurs ce feu ne peut ſe bien exécuter ſur trois rangs, les ſoldats du premier n'étant pas genou en terre, il propoſe alors de ſe mettre ſur deux. Mais comme ceci alongeroit le bataillon d'un tiers, choſe impoſſible, avec une ligne de pluſieurs bataillons, qui a pris ſon terrein à raiſon de leur étendue

maniere de charger qui lui imprimera *l'impulſion morale* qu'on lui prête ſi libéralement? Mais il la recevra également de la part de l'ennemi ; la terreur deviendra réciproque, & perſonne n'oſera marcher en avant. Cependant l'ennemi tirera mieux que lui, ſera plus conſtant, & l'obligera de céder. Voilà le tableau de nos batailles depuis que nous avons renoncé aux maximes de nos ancêtres, & regardé nos vieux officiers comme des radoteurs.

Afin de corriger les inconvéniens du bataillon, & mettre de l'accord dans ſa marche, on donne des moyens pour rendre les pas de tous les ſoldats égaux. « On ne » ſouffre pas qu'ils tournent la tête ni à » droite ni à gauche ; on veut que chacun » ſente les coudes de ſon voiſin ; on inſ» truit chaque officier à élever de l'œil une » perpendiculaire, à apprécier les diſtan-

---

ordinaire, je prendrois un autre moyen. Je ferois rompre les files, & je laiſſerois à chacun la liberté de s'avancer pour tirer ſur l'alignement du front, & de ſe retirer pour charger. A un roulement, le feu ceſſe & chacun reprend ſa file. Il ne faut pas que l'amour de ce feu nous faſſe dédaigner celui de rang qui eſt néceſſaire contre la cavalerie. Il faudroit même que chaque peloton & telle autre diviſion apprît à faire ſon feu particulier par rang, pour s'en ſervir dans cette occaſion, non dans d'autres. La raiſon de cela, c'eſt qu'un front d'infanterie n'étant chargé que dans une partie, il n'y a que celle-là qui doit tirer.

» ces, à prendre des directions paralleles à » telle autre direction. Trois officiers sur-» tout, l'un au centre, les autres aux ailes, » sont chargés de conduire la marche ». M. * * *, indifférent sur la perfection de l'alignement, dont il sent l'impossibilité, s'attache seulement à ce que l'infanterie « marche droit devant elle, perpendiculai-» rement à l'extrêmité de ses ailes, afin » d'arriver avec exactitude à une donnée » parallele à son front ». Tous ces moyens qui sont fort bons, & se prendroient facilement avec une autre Tactique, sont encore insuffisans avec la nôtre. Cela n'empêchera point les bataillons de flotter, de s'ouvrir, de décliner. Quoi? en bute à une tempête de coups qui feront partout des trouées, « on marchera quarré-» ment; on se raccordera avec exactitude; » les officiers conserveront les points de » vue; empêcheront la trop grande on-» dulation; toutes les parties garderont » leurs rapports & leurs distances sans al-» tération; les rapprochemens se feront » sans trouble, sans qu'il en naisse du » désordre »; & cela au milieu du tumulte, du bruit, du feu, de la poussiere & de la fumée qui empêchent souvent de voir à trente pas (*a*) ». J'avoue que je n'ai

(*a*) Ceci me fait penser aux deux drapeaux réunis

pu lire patiemment ce chapitre, & que je le regarde comme un beau rêve, dont tous les objets fantastiques s'évanouissent au réveil.

On ne m'accusera point, je pense, de ne donner que des négatives sans raison. Si l'on n'en trouve pas ici d'assez fortes, on pourra se satisfaire en lisant ma Tactique discutée. Je ne puis exprimer à l'auteur de l'*Essai général* combien je lui ai d'obligation; il ne pouvoit mieux me servir qu'en fournissant tous les moyens qu'il me donne de comparer l'ordre d'une certaine profondeur au sien. Si sa plume n'a pu réussir à me faire condamner, je me crois en sûreté désormais, & je m'assure de tous les suffrages que j'ambitionne. Continuons.

« Dans le tems, nous dit-il, que les » combats se terminoient à l'arme blanche, » il étoit important d'aborder l'ennemi de » toutes les parties de son front; c'est-à-

au centre du bataillon. L'auteur de l'Essai n'en veut qu'un; n'importe. J'observerai également que ce dépôt de l'honneur du corps est des plus hasardés, s'il arrivoit qu'on s'approchât. En ne supposant que cent quatre-vingt files, il se trouve éloigné de chaque aile de quatre-vingt-dix pas. L'ennemi venant à tomber sur le centre, à le mettre en désordre, il s'emparera du drapeau sans qu'on le sache vers les ailes, sans même qu'il puisse être secouru, parce que chaque section a trop d'affaires devant elle pour penser à ce qui se passe sur ses côtés.

» dire, qu'il y eût un contact général : » donc l'alignement étoit essentiel. Aussi » voit - on que l'infanterie Grecque & » Romaine s'en occupoit beaucoup ; le » front peu étendu de leur ordonnance » le leur rendoit facile ». C'est parce que leur ordonnance le rendoit facile, qu'ils s'en occupoient sans peine, par conséquent moins que nous. Le front entier de leurs lignes étoit moins étendu que les nôtres, à proportion de leur plus grande profondeur. Cependant l'infanterie d'une grande armée tenoit assez de terrein, pour qu'il n'y eût point un contact général dans le même tems. Cela ne leur importoit guere, parce que chaque corps de l'ordonnance ayant peu de front & beaucoup de hauteur, se suffisoit à lui-même, & ne craignoit pas d'être isolé en précédant un peu la ligne ou retardant sur elle. Il étoit d'ailleurs sûr du contact total de son front, lorsqu'il arriveroit. Telles étoient les cohortes Romaines (*a*).

(*a*) Les Romains avoient, dès l'institution de la légion, senti l'avantage de combattre par petites troupes, qui eussent en même tems de la force & de la légereté. Ils vainquirent la phalange avec leurs manipules de douze de front sur dix de hauteur. Ayant trouvé ces troupes trop foibles contre une nombreuse cavalerie, ils formerent des cohortes qui étoient de quatre à cinq cens hommes, quelquefois un peu plus. Ils augmen-

Ce qu'il y a de plus dangereux pour un corps sorti de l'alignement général, c'est d'exposer son flanc. Celui des cohortes qui combattoient sur dix rangs, étoit très-assuré, sur-tout avec l'espece de leurs armes; le *pilum* * n'étant point assez long pour les embarrasser dans les à droit & les à gauche, & l'épée étant leur arme de confiance. Les armés à la légere, qui se retiroient en arriere un peu avant le choc, la proximité de la seconde ligne, augmentoient encore la sûreté des flancs, & empêchoient l'ennemi de se jetter dans les intervalles. Il s'en faut bien que notre Tactique ressemble à celle-là. Un bataillon séparé de sa ligne se croiroit perdu, trembleroit pour ses flancs, & avec raison; car si la moindre petite troupe s'y présentoit, tout céderoit bientôt à l'impression de terreur qu'elle y jetteroit. C'est-là où *l'impulsion morale* auroit certainement lieu. Direz-vous qu'on ne s'aborde point jusqu'à croiser les baïonnettes, & que, lorsque les deux fronts se trouvent à une centaine de pas l'un de l'autre, celui qui est le plus effrayé plie & s'enfuit; car avec *l'impulsion morale*, voilà comme on prétend

* Sa longueur compris le fer, étoit de six pieds trois pouces, selon Végece.

---

soient par là le front de leur ordonnance, mais ils ne diminuoient point la profondeur, à laquelle ils resterent attachés jusqu'à leur décadence.

toujours combattre. Je consens donc que les deux lignes se passent réciproquement par les armes, en avançant & faisant feu de pelotons. Lorsque vous serez éloigné de soixante ou quatre-vingt pas, si l'ennemi a derriere lui quelques petites troupes de cavalerie, & qu'il les lâche sur vous, vis-à-vis de vos intervalles, ceux-ci ne fussent-ils que de dix pas, vous êtes pris par tous les flancs, tourné, & votre ligne rompue dans un moment. Sans même avoir de cavalerie, ses grenadiers ou ses chasseurs peuvent faire cette opération. Voilà ce que feront les Prussiens, si vous manœuvrez de cette maniere devant eux. De plus, croyez-vous qu'ils ne vous chargeront pas en corps de bataillon? Ils sont trop bien instruits pour cela; ils sçavent que le feu ne gagne point les batailles en plaine, & que la force des *troupes consiste dans l'attaque* *. Vous me direz, nous serons alors à deux de jeu, chacun sur trois rangs, & chacun nos baïonnettes. Je vous réponds que vous serez encore battu, parce que les bataillons Prussiens auront conservé plus d'ordre que les vôtres; que par votre manœuvre vous avez rallenti l'impétuosité du courage, & l'ardeur naturelle à vos soldats; que le mouvement de l'ennemi les étonnera, parce que celui qui s'ébranle le premier, montre le

* Instr. du roi à ses généraux, art. 21.

plus d'audace, & imprime à ſon adverſaire. Vous ne croiſerez donc pas vos longues baïonnettes, & cela eſt dans la regle ; car nous ne ſommes pas conſtitués pour nous en ſervir. Daignez à préſent comparer votre ordre avec tout autre, & jugez.

Avant de venir à la grande manœuvre, il eſt à propos de jetter un coup d'œil ſur la cavalerie. M * * * veut bien mettre l'infanterie à ſix rangs, pour réſiſter à la cavalerie; mais il a grand ſoin d'avertir que « cela ne » contrarie pas la réfutation qu'il a faite » de l'augmentation de profondeur ; qu'il » ne l'emploie que parce qu'il n'a point de » feu à eſſuyer ; qu'en diminuant ſon front, » il donne moins de priſe à la cavalerie qui » peut l'envelopper, & que cela donne à ſon » bataillon plus de conſiſtance & de ſolidité. Il ajoute, comme s'il en doutoit » encore, que la profondeur imprime du » moins ce préjugé au ſoldat, & que c'eſt » beaucoup à la guerre d'agir ſur l'opinion ». Ceci implique certainement contradiction ; car ſi la ſolidité eſt réelle, ce n'eſt plus un préjugé ; & ſi c'eſt un préjugé, il n'y a plus de ſolidité réelle dans l'augmentation de profondeur. Mais il eſt démontré qu'elle y exiſte, & qu'elle eſt également néceſſaire contre les deux armes *. Je n'examine point ſi la maniere donnée de doubler le bataillon

* Voyez ch. 6, part. 1.

* Voyez la Tactique discutée, ch. 2, 3, 4, 5.

eſt la meilleure & la plus courte, ce que je ne crois pas ; ni s'il vaut mieux fortifier ſon infanterie par un rempart de cordes ſoutenues ſur des piquets, que de lui apprendre qu'elle doit tirer toute ſa sûreté de ſon ordre, de ſon union, d'un feu bien ménagé & de ſes baïonnettes. La cavalerie Carthaginoiſe, celle des Gaulois étoient très-redoutables & rapides dans leur charge ; cela ne fit point penſer aux Romains de couvrir leurs cohortes de quelque invention. Céſar à Pharſale brava même toute la cavalerie de Pompée, qui vint ſe briſer contre ſix cohortes. Ce fut dans la décadence de la Tactique, de la diſcipline & du courage, qu'on imagina des moyens pour y ſuppléer. Je ne prétends pas dire pourtant que l'idée des cordes ſoit mauvaiſe ; cela eſt facile à porter, & peut par fois avoir ſon utilité. Les quatre chapitres qui ſuivent celui-ci ne renfermant que les principes des différens mouvemens de l'infanterie pour ſe rompre & ſe reformer, pour ſe ployer en colonne de marche & ſe déployer, & ces principes étant applicables à toutes les ordonnances, je ne puis que conſeiller de les lire & de les méditer.

A l'égard du chapitre XI qui traite de la cavalerie, on ne peut que gémir ſur le malheureux préjugé qui nous domine depuis le

commencement du fiecle, & de la molleffe qui, s'étant toujours accrue, nous a entiérement énervés. L'infanterie ayant abandonné fes armes défenfives (*a*) contre toute raifon, la cavalerie avoit du moins confervé la partie principale de fon armure. Le Maréchal de Saxe ayant dit qu'*une cavalerie qui ne peut charger deux mille pas à toutes jambes, fans fe rompre, n'eft jamais propre à la guerre*; cela nous a tourné la tête pour la cavalerie, ainfi que l'exercice Pruffien pour l'infanterie. On a, comme on le fait toujours, tout facrifié à une feule idée, & les cuiraffes fe font mifes en magafin. Je ne fçais fi l'on a deffein de les reprendre à la guerre; fi cela eft, ni officiers, ni foldats ne les garderont quinze jours. Ils en feront fi embarraffés qu'ils les jetteront, ou crieront tant qu'on les leur ôtera. Ceci eft donc une grande faute faite dans l'adminiftration militaire. Je ne blâme pas qu'on donne à la cavalerie plus de vélocité, plus d'enfemble & plus d'audace qu'elle n'en avoit peut-être; mais je blâme les excès auxquels on s'eft porté pour y parvenir (*b*). Je blâme auffi qu'on fe dépouille

(*a*) On trouvera dans mon Traité des armes défenfives, réimprimé à la fin de ce Mémoire, toutes mes obfervations fur cet article : c'eft pourquoi je n'en dis rien ici.

(*b*) Ceux qui ont vu les écoles d'équitation, favent

pour ſe rendre plus léger. Les raiſons qu'on en donne dans l'Eſſai général de Tactique ne ſont pas ſupportables. Les cuiraſſes ne cauſent pas d'*éclopemens*, & la peſanteur des eſcadrons ne venoit que du défaut d'exercices. On allégue encore la fatigue de l'homme & celle du cheval; rien n'eſt plus impatientant. C'étoient les échafaudages de ſacs & de beſaces auxquels on a trouvé des remedes, qui fatiguoient les chevaux, & non pas les cuiraſſes. Les Grecs & les Romains auroient donc été de grandes dupes pendant mille ans, de ſe fatiguer avec leurs armures, ainſi que nos ancêtres, depuis Henri IV (*a*). L'habitude & l'exercice leur rendoient ce poids léger, & l'on eût regardé comme un efféminé celui qui s'en ſeroit plaint. C'étoit d'ailleurs un article important de la diſcipline, dont on ſe faiſoit

toutes les folies qui s'y ſont faites; comme ceux qui ont été aux ſales d'exercices de l'infanterie, ont remarqué les inſtructions d'équilibre, les colliers de force pour faire lever la tête, & les machines à tourniquet pour retirer les épaules en arriere, avancer la poitrine & *diſſimuler* le ventre.

(*a*) Je dis depuis Henri IV, parce que c'eſt de-là que date particuliérement l'eſpece de cavalerie que nous avons aujourd'hui. La gendarmerie quitta pour lors ſes lances, & devint comme la cavalerie légere. Elle ſe défit auſſi des armures complettes, excès auſſi vicieux que d'être tout découvert.

un point d'honneur (*a*). Les ordonnances de nos Rois, rappellées par Louis XIV, subsistent encore. Elles prescrivoient que les officiers & soldats seroient exercés toujours avec la cuirasse, & la porteroient même en route. Je crois bien que cela ne plait pas à présent à quantité d'officiers qui ont pour premier objet *la chere commodité.* Aussi ne suis-je pas étonné que l'Auteur de l'*Essai général* ait trouvé des approbateurs.

Voilà donc encore une de nos fautes réduite en maxime, & un jugement décisif prononcé contre un usage qui n'a jamais varié. Et quels exemples nous donne-t-on? de quelle autorité s'appuie-t-on? De la

(*a*) Ceci me rappelle un trait assez singulier, que j'ai lu dans la Noue ou dans Montluc. Le jour de la bataille de Cérisole ayant été su à la cour, plusieurs gentilshommes s'y rendirent en poste. Le jour arrivé, la Burthe, sergent de bataille, visitant les rangs, vit un de ces messieurs tout fraichement arrivé, qui s'étoit placé au premier rang avec les capitaines, sans avoir aucune armure. Il lui dit qu'il devoit savoir que, pour être là, il falloit être armé de toutes pieces, & qu'il n'avoit qu'à se mettre avec les enfans perdus: après cet avis il, passa outre. A son retour, l'ayant encore trouvé au même endroit, il lui répéta la même chose. Le gentilhomme contestant, la Burthe s'échauffa, & le tua d'un coup de hallebarde. Le roi le sut, le trouva d'abord fort mauvais, & regretta la bonne volonté du gentilhomme: mais on allegua les statuts, & il n'en fut rien autre chose. L'action est violente, sans doute, & je ne la rapporte que comme une marque de la discipline de ce tems.

cavalerie Espagnole & Numide que l'on met de pair avec la Thessalienne. On nous cite des gens semblables aux Hussards, aux Tartares, aux Maures ; & l'on ne veut pas voir que c'étoit de la cavalerie légere qu'on employoit seulement pour les courses, pour inquiéter & tourner l'ennemi. Celle de ligne a toujours été armée défensivement, non pas de toutes pieces, comme les Cataphractes, dont on fit bien de ne pas suivre la méthode, mais de casques & de cuirasses, & de quelques pieces pour garantir le bras & la main. On couvroit aussi le front, le poitrail & les flancs du cheval (*a*). Polybe & Arrien décrivent très-clairement l'armure de la cavalerie Romaine, qui étoit un bouclier oblong, un casque de fer, une cotte de maille & des bottines(*b*). Les armes offensives étoient la lance avec un long & large sabre

Voyez le Traité d'équitation de Xénophon.

(*a*) Arrien, après avoir parlé des cavaliers cataphractes, nous dit que l'autre cavalerie n'avoit pas toutes ses armures, ce qui ne signifie pas qu'elle n'en eût point du tout. D'ailleurs les républiques Grecques eurent peu de ces cataphractes qui étoient fort communs en Asie. Leur cavalerie de ligne étoit plutôt d'un genre mitoyen. Les Thessaliens n'étoient point nuds comme les Numides. Des gens qui formoient leurs escadrons * en coin, pour mieux faire une trouée, ne se défaisoient pas de leurs armures. Ils ne combattoient pas toujours sur un seul rang, comme on nous le dit. M. *** a lu les anciens ; mais le résumé qu'il en fait, n'est pas toujours juste, quand il s'en sert pour appuyer ses opinions.

* Tactique d'Arrien.

(*b*) Elle étoit nue dans les commencemens ; mais elle prit l'armure des Grecs : c'est ce qu'on n'a osé nous citer. Polybe liv. VI, c. 4.

porté en bandouliere. A l'égard de l'exercice, les anciens ne négligeoient rien pour former la cavalerie à toutes les évolutions nécessaires, & à courir dans toutes sortes de terreins. On peut là-dessus consulter Xénophon * & Polybe.

* Du général de la cavalerie.

On y verra aussi que ce n'étoit pas *contre toute espece de principes* que les anciens formoient leur *turmes* de cavalerie sur huit de profondeur. Les escadrons étant courts & fort élevés, ils manœuvroient de flanc comme de front; le flanc étoit en sûreté, ainsi que le derriere. Les escadrons en lozange & en coin avoient cet avantage, sans que je veuille pour cela préconiser de pareilles dispositions (*a*). Les Tarentins, espece de cavalerie * très-commune chez les Grecs, étoient armés de deux javelots, pour les

* Voyez la Tactique d'Arrien.

(*a*) Arrien dit que les Thessaliens formoient leur cavalerie en rhombe, & qu'on en attribuoit l'invention à *Iléon*. Il croit cependant que cette ordonnance étoit connue avant lui. Le coin étoit en usage chez les Scythes & les Thraces. Philippe, pere d'Alexandre, l'enseigna à la cavaletie Macédonienne. L'escadron étoit de soixante-quatre maîtres; pour le former, le rang qui servoit de base avoit quinze cavaliers, & l'on diminuoit les autres successivement de deux jusqu'à l'unité. La lozange étoit proprement deux coins joints par leur base. Il y avoit pour l'arrangement de chaque suite d'hommes, diverses manieres qui sont indiquées par Elien. Malgré cela, on ne voit pas que, ni du tems d'Epaminondas, ni de Xénophon, ni d'Alexandre, on ait fait grand usage de ces ordonnances.

lancer

lancer ſur l'ennemi qu'ils attaquoient en caracolant & voltigeant autour de lui ; enſuite ils le chargeoient avec le ſabre ou un des javelots qu'ils tenoient en réſerve. La cavalerie qui portoit la lance, chargeoit en carriere : cette lance décrite par Polybe*, & que la cavalerie Romaine avoit adoptée, étoit armée d'un fer à chaque bout. Elle avoit peu de longueur & la hampe s'empoignoit un peu au-deſſous du milieu. Le cavalier pouvoit, avec cette arme, frapper en ſe tournant à droite ou à gauche. Cela ne reſſembloit point du tout aux longues lances de notre gendarmerie, qui paroiſſoit plutôt s'être modélée ſur les Arméniens & les Medes, que ſur les Grecs. Les huit rangs ne chargeoient pas toujours enſemble ; ils ſe détachoient par deux ou par quatre, enſuite caracoloient pour faire place aux autres qui chargeoient à leur tour : c'eſt ce que M. Guiſchardt a ſçu très-bien dévélopper. Comme les anciens ne rangeoient leur cavalerie que ſur une ſeule ligne, par cette derniere méthode, ils ſe donnoient les mêmes reſſources, & peut-être meilleures que nous avec deux lignes fort éloignées l'une de l'autre. D'ailleurs rarement ils manquoient de mêler à leurs lanciers ou rondachers, des archers, des acroboliſtes ou jaculateurs, cavalerie légere qui commençoit le

* Liv. VI, ch. 4.

combat, voltigeoit sur les aîles, & à dos de l'ennemi qu'elle désoloit par ses traits. Toute cette Tactique de cavalerie n'étoit pas, ce me semble, établie sur de mauvais principes pour le tems, & les armes alors en usage. Je ne crois pas que ce fût *par un reste d'ignorance* que les Modernes du seizieme siecle, & jusques bien avant dans le dix-septieme *ont combattu sur quatre ou sur six de profondeur*. On a même combattu sur huit & sur dix, ce qui étoit trop à la vérité. Mais faisons attention qu'alors on ne formoit qu'une ligne, à l'exemple des anciens, & qu'on les imitoit en tout par les arquebusiers, les mousquetaires à cheval, les carabins & autre cavalerie légere qu'on mêloit avec eux. Toutefois je ne blâme point, comme je l'ai dit en son lieu, la diminution des rangs; elle étoit même une suite nécessaire de l'établissement des deux lignes. Trois rangs suffisent maintenant à un escadron. Je dis trois rangs, parce que ce troisieme est d'une grande importance, soit pour remplacer la perte des deux premiers, ou allonger l'escadron, s'il est nécessaire. Mon avis est conforme à celui de très-habiles officiers de cavalerie; j'entends habiles par expérience, non pas ceux qui n'ont vu que nos exercices depuis la paix. Je crois donc que les anciens combattoient à pied

& à cheval ſur de très-bons principes, ſurtout les *turmes* Romaines qui n'ont jamais été que ſur quatre rangs, & qu'il ne faudroit pas confondre avec les iles ou eſcadrons des Grecs. Je crois auſſi très-fermement qu'en ſupprimant à la cavalerie de ligne ſes armes défenſives, on lui ôte ſa conſiſtance; on la prive d'une partie de ſa force, & l'on n'en fait plus qu'une cavalerie légere, qui n'oſera jamais ſe meſurer avec des eſcadrons cuiraſſés. On ſe trouve par-là en contradiction avec tous les ſiecles, avec tous les anciens Généraux & les Ecrivains les plus célebres, juſqu'au Maréchal de Saxe incluſivement. Quelqu'un oſera-t-il dire que ce grand homme n'avoit point de principes, & que c'étoit par un reſte d'ignorance qu'il vouloit donner à ſa cavalerie des armures entieres de tole appliquée ſur un buffle; dira-t-on qu'il approuvoit l'abandon des armures, parce qu'il penſoit que l'uſage de la poudre avoit dû les faire abolir & changer les maximes de la guerre? Qu'on jette les yeux ſur ſes Mémoires, on jugera s'il vaut mieux ſuivre les avis de nos ſpéculateurs, que ceux d'un Héros * qui a joint l'étude à une longue expérience (*a*).

* Voyez ſes Mém. ch. 3, art. 2.

(*a*) L'auteur de l'Eſſai général, en blâmant le trop grand nombre de cavalerie, ſe trouve d'accord avec le

On nous dit, dans le chapitre ſuivant, que le mouvement accéléré de la charge doit être progreſſif dans la proportion de la diſtance dont on part; qu'on doit commencer au petit trot, paſſer au grand, de là au galop, & baiſſer la main à cinquante pas. Je ne contredis point cette maxime, & je conviens du degré d'impétuoſité qui en réſulte. J'avoue encore avec plaiſir, que nulle infanterie ne peut ſe flatter de réſiſter à cette impulſion, *ſi elle reſte comme elle eſt aujourd'hui nue & ſans une ordonnance défenſive.* Il eſt donc évident que cet ordre ne vaut rien contre la cavalerie; nous avons vu qu'il ne valloit pas mieux pour l'attaque contre l'infanterie. Par conſéquent il n'eſt pas ſage de le garder, &

---

maréchal de Saxe, qui ne veut que quarante eſcadrons pour une armée de quarante à cinquante mille hommes. Mais cet habile général ajoute que les mouvemens de la cavalerie doivent être *ſimples & ſolides, & qu'il ne faut lui rien apprendre qui viſe à la légéreté* (ceci veut dire aux fonctions de troupes légeres). Le principal point eſt qu'elle combatte enſemble & ne ſe débande point: d'ailleurs il veut le double de dragons. En effet, il eſt important d'en avoir beaucoup pour combattre avec la cavalerie, & ſur les ailes, pour les détachemens, les eſcortes & toute la petite guerre de campagne. Il ſeroit auſſi à ſouhaiter qu'on penſât ſérieuſement aux obſervations qu'a fait le maréchal de Saxe ſur l'équippement du cheval, ſur la maniere de fourrager, & ſur les moyens de tenir les chevaux ſéchement & chaudement dans les mauvaiſes ſaiſons.

cette obſtination à nous le faire ſuivre eſt inconcevable. Les quatre rangs que nous avons quittés, vaudroient tout autant pour le feu : en doublant les ſections, on ſe trouveroit à huit, qui eſt un ordre propre à charger & très-ſuffiſant pour réſiſter à la cavalerie, ſans pieux, ſans chevaux de friſe & ſans rempart de cordes. Je renvoie, pour la démonſtration de ceci, à ma Tactique diſcutée; car je me ſuis fait une loi de ne rien avancer ſans raiſons & ſans preuves.

Fin de la premiere Partie.

SCONDE PARTIE.

Examen de la grande manœuvre.

Je ne prétends point faire ici une analyse du livre de l'Essai général sur la Tactique; je ne veux pas même qu'on croie que c'est une critique. Cela est très-éloigné de mon goût & de mon caractere. C'est au contraire une apologie de mes opinions données dans mes ouvrages, & d'un systême que je regarde comme le meilleur que la nation puisse embrasser. L'idée de ce systême attaqué avec tous les autres, avoit besoin d'être réveillée. Il falloit parer les coups qu'on lui portoit, & désarmer, s'il étoit possible, un ennemi que je me croyois d'autant plus obligé de combattre, qu'il étoit plus redoutable. Mon dessein n'étoit point d'abord de m'engager dans une discussion complette de sa Tactique, croyant qu'il suffisoit de lui en avoir opposé une autre, fondée sur des principes tout différens. Mais j'ai considéré que mon silence pourroit faire croire que je n'osois point appeller de l'arrêt général

prononcé contre tous les écrivains militaires (*a*), & que bien des gens, ſur la foi de M. *** ; ſeroient très-perſuadés qu'*il n'exiſte*, comme il le dit, *aucun ouvrage dogmatique qui puiſſe inſtruire ; que quelques auteurs ont traité une ou deux branches de la guerre, mais que perſonne n'a apperçu les autres, ni la liaiſon indiſpenſable qu'elles ont entre elles.* Ce ſeroit une choſe étrange qu'on eût écrit ſans poſer des principes, ſans les appliquer aux grandes manœuvres & aux diverſes opérations de la guerre. Comment, ſans cette application, oſeroit-t'on préſenter un ſyſtême de Tactique ; qui pourroit en juger ? Simplicité de manœuvres, camper, marcher & ſe déployer, de ſorte que l'un découle naturel-

(*a*) *Ils n'ont ſu autre choſe que fronder tout ce qui eſt établi, & publier leurs vues ſur des ſyſtêmes de formations qui n'exiſtent pas, & ne peuvent exiſter.* Voilà qui eſt facile à dire, & très-difficile à prouver. *L'un veut des légions, l'autre des colonnes, celui-ci des pléſions, un autre des cohortes ; tous s'attaquent & ſe détruiſent mutuellement, pour élever ſur les débris les uns des autres des ſyſtêmes ſi rebattus, ſi compliqués, ſi éloignés de la poſſibilité des circonſtances, des conſtitutions & des armes, qu'on finit par n'en plus lire aucun. Bien différent d'eux, je ne veux rien détruire, je veux tirer parti de ce qui exiſte, &c.* La complication attribuée aux ſyſtêmes dénommés, n'eſt que dans l'ordre à trois de hauteur, qu'il vaut mieux détruire que d'en tirer parti. Aucun de ces auteurs ne peut ſe plaindre ici, puiſque perſonne n'eſt excepté, pas même celui des légions avec lequel il eſt flatteur d'être confondu.

lement de l'autre & s'exécute avec facilité: ce ſont-là nos premiers dogmes, & je ne vois pas qu'ils aient été oubliés ou qu'on ne les ait point apperçus. J'ai donc penſé qu'il étoit indiſpenſable de réclamer contre ces aſſertions haſardées, & de prévenir les impreſſions déſavorables qui pourroient en réſulter. D'ailleurs le livre en queſtion étant rempli de quantité d'excellentes maximes & d'erreurs liées enſemble, j'ai craint que les unes ne s'accréditaſſent à la faveur des autres, & n'y trouvaſſent une ſauve-garde. J'ai été de plus excité par pluſieurs militaires qui partageoient mes alarmes; enfin, par l'intérêt de la Nation que je vois avec douleur livrée à de fauſſes maximes, & décliner de celles qui ont fait autrefois ſa puiſſance & ſa gloire. Je n'ai porté un œil obſervateur que ſur les choſes qui avoient rapport à mon but, croyant inutile de relever quelques fautes qui m'ont paru moins importantes, ni de joindre ſur tout le reſte mes éloges à ceux qu'il a déjà mérités. Je me hâte de finir en jettant un coup d'œil ſur ce qui me doit concerner dans la ſeconde Partie de l'Eſſai général de Tactique.

M. *** nous dit ici que « ſous Maurice & Guſtave, on s'éclaira ſur les ordres de marches; que le duc de Rohan conſeille dans *ſon Parfait Capitaine*,

» de les faire ſur pluſieurs colonnes pour » rendre les mouvemens plus prompts. » Il exalte la conduite de Guſtave Adol- » phe & de ſes généraux, qui lui rappelle » Annibal ſe ſoutenant au milieu de l'Ita- » lie *; il admire la derniere campagne de » Turenne & de Montecuculli, qui ſe » paſſa en marches & contre-marches dans » une étendue de douze lieues de pays; il » rend enfin hommage à Vendôme, à » Créqui, à Luxembourg, qui ont fait de » grandes choſes, parce qu'*ils ſe ſont rap-* » *prochés des anciens principes* ». Il y en avoit donc, & de très-bons, puiſque les campagnes de ces grands généraux & leurs lettres, ſur-tout celles du dernier, ſervent maintenant à notre inſtruction pour les directions & combinaiſons de marche. C'eſt ce dont on n'eſt pas toujours convenu dans la premiere partie. Lorſque l'eſprit emporté par le torrent de ſes idées, revient ſur lui-même, il voit les choſes dans leur vrai jour, & la vérité reprend ſes droits. Tels étoient donc les principes méconnus & avoués, dont la théorie de détail n'étoit pas, il eſt vrai, parfaitement expoſée, dont l'exécution fut ſouvent lente, embarraſſée ou mal dirigée, par la multitude des attirails, des équipages, par le manque de précautions, par l'ignorance

* Avant-propos, Part. II.

de certains généraux & des états majors, ou par les défauts de la constitution des troupes; principes, dis-je, qui ont servi de base à notre instruction, au roi de Prusse qui les a perfectionnés, & à tous ceux qui ont poussé loin dans l'étude de la science militaire : car, pour quelques roues ajoutées à une machine, quelques ressorts qu'on aura polis, l'on n'en est pas pour cela l'inventeur.

Si nous avons fait quelques pas de plus que nos ancêtres dans la carriere des armes, ne méconnoissons pas nos guides; regardons au contraire quelquefois derriere nous, pour y voir la lumiere qu'ils ont posée à l'entrée : toute sombre qu'elle soit, elle nous montre le but, & nous empêchera de nous égarer. Si nous lisons les Mémoires du Prince d'Orange, le Traité de la guerre du Duc de Rohan, nous y trouvons le germe des principes de marche pour les grandes armées, & les maximes des ordres de batailles : maximes qui sont autant d'axiômes aussi évidens que ceux dont la Géométrie a fait sa base. Si nous passons à Montecuculli, nous voyons ces principes un peu plus développés. * « La fin de l'ordonnance de marche est de pouvoir se changer tout d'un » coup, & par des mouvemens simples, en » un ordre de bataille.... L'ordre de ba-

* Mém. de Montecuculli, ch. de la Marche, & autres.

» taille qu'on a dans la tête, ou deſſiné ſur » le papier, ſert de regle à l'ordre de mar- » che.... Il faut conſidérer dans la marche » le lieu, le tems, le ſoupçon, le deſſein... » La marche eſt bien ordonnée quand elle » eſt réglée ſur le chemin qu'on a à faire, » ſur le tems qu'on a pour le faire, que les » troupes ſont bien diſtinguées par batail- » lons, eſcadrons, bagages, artillerie, & » qu'on a exactement calculé combien » d'hommes, de chevaux, de charrettes » pourroient paſſer de front.... On étend » le front de la marche plus ou moins..... » Chaque colonne doit avoir des pionniers, » des guides, des outils, pour accomoder » les paſſages ». Voilà ſur quoi les Généraux poſtérieurs ſe ſont réglés, ſur quoi nous avons travaillé & travaillons encore. Une théorie de ces regles bien détaillée, & nettement expliquée, eſt ſans doute d'une grande utilité. Ajoutons y les nouveaux moyens de détails que nous avons trouvés, pour alléger la marche, rendre le développement plus net & plus prompt. Employons cette fineſſe de diſpoſition qui trompe l'ennemi, le laiſſe dans l'incertitude, & donne tout-à-coup à l'ordre de bataille une forme inattendue. Mais ne nous écartons pas trop de ces anciennes maximes, « de ne rien dé- » placer autant qu'il ſera poſſible... d'avoir

» ſous ſa main toutes ſortes d'armes pour » s'en ſervir au beſoin, ſans rompre ni démembrer les corps de l'ordre de bataille, » parce que la ſituation change, que l'ennemi peut changer ſon ordonnance, & » qu'il arrive des cas imprévus ».

* Mém. de Montecuculli, liv. I, c. 6,

Si donc la diſpoſition de l'ordre de marche eſt combinée ſur l'ordre de bataille qu'on ſe propoſe, ſur la connoiſſance priſe de celui de l'ennemi & du terrein, il ſera bien plutôt formé que ſi l'on a marché dans l'ordre habituel, & qu'il fallût déplacer les troupes. S'il faut occuper quelque poſte, renforcer une aile ou le centre, les différentes réſerves d'infanterie & de cavalerie rempliront ces objets avec promptitude, & donneront le tems de faire des changemens, s'ils ſont indiſpenſables. Si, au contraire, dans l'incertitude de la ſituation de l'ennemi, ou afin de le mieux tromper, on a marché dans l'ordre habituel, & qu'en arrivant on voie qu'on n'aura pas beſoin de toute la cavalerie qui eſt à la gauche, il faudra, pour la porter à la droite, un tems qu'on n'a pas calculé dans l'Eſſai général de Tactique. Le front de l'armée étant ſuppoſé de cinquante-deux bataillons, & de quarante-huit eſcadrons, après ſon déploiement, les colonnes de marche doivent être eſpacées à proportion. L'ordre de bataille étant

formé, il aura 15480 pas d'étendue; sçavoir, 9880 pour l'infanterie, & 5600 pour la cavalerie (*a*). D'où il résulte que la cavalerie de la gauche est obligée de courir au moins 12500 pas, avant de se former à la droite qu'elle doit renforcer. C'est une remarque que j'ai faite sur la premiere manœuvre de l'ordre oblique exposée dans la planche IX de la deuxieme partie, & qui peut avoir lieu à peu de différence près pour les autres. Mais ne quittons pas cet article, sans l'avoir bien examiné. En supposant, comme dans le plan d'instruction, que 1200 pas avant d'arriver au point du déploiement qui doit se faire sur la droite, la colonne de cavalerie & la premiere de l'infanterie de ce côté, destinée à se déployer en premiere ligne, commencent à partager leur terrein, en se mettant sur plusieurs colonnes * dont les têtes marchent allignées; que les brigades de seconde ligne de la deuxieme colonne se dirigent aussi de ce côté, pour y former une partie de la seconde ligne, dont

* Voy. dans l'Essai, septieme manœuvre, page 56, de la seconde Partie.

(*a*) Mon calcul est au rabais. Je compte cent quatre-vingt pas pour le front de chaque bataillon, dix pour son intervalle; quatre-vingt-dix pas pour celui d'un escadron supposé de cent vingt cavaliers sur deux rangs. Je suppose toute la cavalerie en muraille, & ne compte pas même l'intervalle que chaque aile doit laisser entre elle & l'infanterie.

le reste doit se remplir par les dernieres brigades de la troisieme colonne d'infanterie : Tous ces mouvemens, si j'ai la vue bonne, m'indiqueront ce que je dois craindre ; & la ligne formée par vingt escadrons de la colonne de gauche qui se portent directement en avant, non plus que l'avant-garde, ne m'empêcheront pas de les discerner, s'ils ne sont pas couverts de quelque rideau. Pendant que cela s'exécute, le reste de la cavalerie de la gauche se rapproche de la droite pour s'y mettre en seconde ligne ; enfin, à 1200 pas (*a*) de l'ennemi, on se déploie. Moi je me suppose en bataille dans l'ordre habituel, mes réserves derriere, ayant un nombre de troupes égales aux vôtres, & mes flancs bien appuyés ou non appuyés, comme on voudra. Si à la distance de 1800 pas, ou seulement de 1500, j'ai pu juger de votre dessein, je ne change rien pour cela à ma disposition générale. Vous aviez quarante escadrons à votre gauche, dont vous en avez fait passer vingt à la droite, où vous en aurez soixante. Moi je n'en aurai à chaque aile que trente, & la réserve sera de vingt que je place derriere le centre de

(*a*) Dans ce Mémoire, comme dans l'ouvrage dont il s'agit, toutes les fois qu'il est question de pas, il faut entendre le pas militaire de deux pieds.

mon infanterie (*a*). J'ai dit que vos vingt escadrons de la gauche auroient 12500 pas à parcourir pour se rendre à votre droite: les miens de réserve n'en auront pas la moitié pour venir à ma gauche; ils n'en auront même que le tiers, parce que mes grosses réserves me rendent moins étendu que vous *. J'en ai deux d'infanterie, chacune vis-à-vis l'intervalle de l'aile de cavalerie à la ligne d'infanterie; je ne les tiens pas en bataille, non plus que celle de cavalerie, mais en colonne par demi-escadron & bataillon: vous voyez que j'oppose bien vîte cinquante escadrons à vos soixante. Les vôtres de premiere ligne seront en muraille, les miens avec des intervalles du sixieme de leur front, ce qui ne m'inquiétera pas, parce que j'aurai distribué des dragons derriere; ainsi mon front égalera le vôtre (*b*). Rassuré de ce côté, au moment que vous

* Voyez la Planche I ci-jointe, fig. I.

(*a*) Dans les plans d'ordre de bataille sur deux lignes, selon l'usage ordinaire, on place toujours les réserves de cavalerie derriere les ailes de cavalerie, & celle d'infanterie derriere le centre de celle-ci; ce qui est la plus sotte de toutes les méthodes, & la plus propre à donner aux commençans, des principes d'ignorance.

(*b*) Il faut observer que j'aurai aussi des dragons sur la pointe de l'aile droite, & d'autres troupes légeres; ce qui se doit mettre en compensation avec les huit escadrons de l'avant-garde de l'ennemi, qui sont revenus se placer derriere la droite de son infanterie.

commencez à vous déployer, & que votre avant-garde se retire, les trente escadrons de ma droite partent pour attaquer les vingt de votre gauche, dont vous avez voulu me faire un rideau. Comme ils sont isolés, sans aucune infanterie qui les soutienne, il est vraisemblable que je les battrai, & que retombant de là sur le flanc gauche & le derriere de votre infanterie, & faisant marcher toute la droite de la mienne, je gagnerai la bataille. Vous voyez donc qu'on vous battra, même avec votre mauvaise Tactique, & quoique vous vous serviez de l'ordre de bataille le plus rafiné. La raison de cela, c'est que vous vous êtes écarté dès le premier moment, du grand principe que nous avons trouvé dans Montecuculli, que nous lisons dans Végece, dans M. de Puisegur, dans Folard, dont vous ne faites pas grand cas; enfin dans tous ceux qui estiment les anciens & les regardent comme leurs maîtres. Quel est ce principe? Le voici en peu de mots: « s'étendre moins & » avoir de fortes réserves ». Par ce moyen on ne démenbre point le corps de bataille; on n'est pas obligé de porter des troupes d'une aile à l'autre; ou si l'on veut faire quelques changemens, pour se renforcer d'un côté, il se fait de proche en proche, avec plus de sûreté & plus vîte. Par exemple

ple, si dans la manœuvre oblique, au lieu de mettre toute la cavalerie aux colonnes des ailes, on en distribuoit la moitié derriere celles d'infanterie, le Général l'auroit sous sa main, toute prête à la porter rapidement à l'une de ses ailes, ou dans le centre si la nature du pays l'exigeoit, ou de la former en partie derriere l'infanterie, si les circonstances lui indiquoient de prendre cette disposition. Toutes les colonnes ne seroient point égales; qu'importe, tout seroit uniforme, & ne donneroit pas à l'ennemi plus d'indication sur la droite que sur la gauche.

L'ordre oblique est le plus sçavant de tous les ordres de bataille; c'est le dernier degré de l'art auquel les anciens étoient parvenus, dont nous trouvons toutes les maximes dans Montecuculli *, qui a été suivi depuis par plusieurs Généraux, moins par principes que par le local, & par le détail des circonstances qui les ont entraînés. M. de Puisegur en a exposé quelque théorie dans son plan supposé de la bataille de Nordlingue; mais c'est le Roi de Prusse qui en a donné les premiers exemples méthodiques dans ses camps de paix & à la guerre. Tout cela est reconnu : néanmoins quand je dis que le terrein & les occurrences

* Livre V, ch. 2.

ont déterminé plusieurs batailles à la forme oblique, je n'entends pas que cela se soit fait machinalement & par hasard. On partoit toujours d'un principe connu & invariable pour les combats, qui est de porter le fort contre le foible, de gagner les flancs de l'ennemi, de le tourner & de lui dérober, autant qu'il étoit possible, les mouvemens faits à ce dessein. De-là, bien des batailles se sont décidées par des mouvemens d'oblique, sans qu'on se doutât peut-être que ce fût un ordre bien distinct du parallele. Le Roi de Prusse nous a instruit à le combiner avec l'ordre de marche, à quoi les Modernes n'avoient point encore pensé. Mais comme l'action d'une machine est d'autant plus prompte, vive & sûre, que ses ressorts ont plus de force & d'élasticité, & que le mouvement de ses différentes pieces est plus libre, plus dégagé, de même un ordre de bataille sera d'autant meilleur, que les bataillons & les escadrons, qui sont les pieces de cette machine, seront plus solides, plus souples & plus réguliers dans leurs mouvemens. Comment prouvera-t-on que ces propriétés se trouvent dans des misérables bataillons sur trois rangs, & qui auront deux cens pas d'étendue, s'ils sont de six cens hommes? Réduisons-les à cent

cinquante files, ils n'en vaudront pas mieux, ni pour le déploiement, ni pour la marche, ni pour aucun mouvement.

Par la diſpoſition de l'oblique, dont l'objet eſt toujours de s'avancer en biaiſant vers le flanc où elle ſe dirige; il faut que les bataillons, ſuivant la direction de celui qui eſt à la droite, appuient vers lui, & marchent ainſi en déclinant par une eſpece de diagonale, de toutes les directions la plus pénible, &, ſi j'oſe le dire, la plus diabolique. *Toute l'armée doit faire ce mouvement, chaque bataillon portant pour cela ſon aile gauche en demi-quart de converſion, afin de marcher plus facilement vers le flanc.* Quoi, cela s'exécutera ſous le feu de l'ennemi! (car c'eſt ici le moment du combat), malgré toute cette artillerie que nous croyons ſi terrible, & qui le ſera effectivement pour les malheureux bataillons embarraſſés de leur étendue, dans une marche compliquée & tatonnée, qui recevront par leur direction tous les coups en écharpe, & que je vois bientôt étonnés, chanceler, s'arrêter, tourbillonner, pour ne plus former qu'un cahos indébrouillable. Notons qu'on nous a dit dans la premiere partie * que lorſqu'il y a poſſibilité de joindre l'ennemi, *il faut marcher ſans s'arrêter & ſans tirer :* maxime dont on apporte les raiſons les plus victo-

* Voyez le chapitre des Feux, p. 49.

rieuſes, qu'on reconnoît propre ſur-tout à la nation, & qu'on répete, en la réduiſant plus bas en maxime générale, *qu'il ne faut tirer que quand on ne peut pas marcher.* Cependant voici ce qu'on veut faire exécuter dans les manœuvres d'inſtruction *. Il y eſt dit « qu'on pourra de tems en tems » ſuſpendre le mouvement de l'aile droite, » comme ſi elle étoit arrêtée pour com- » battre l'ennemi; faire faire alors aux ba- » taillons feu par peloton, & après quel- » ques légeres décharges, les faire remar- » cher comme ayant eu l'avantage ». Voilà les inſtructions qu'on nous propoſe contraires à toutes les bonnes maximes, à celles même qu'on a reconnu indubitables. Quelle concluſion peut-on tirer de-là? C'eſt qu'il eſt bien évident que l'ordonnance à trois de hauteur, eſt de toutes la plus pitoyable, puiſqu'elle ne peut cadrer avec les maximes fondamentales qui ſont la baſe de la Tactique, & qu'on ne peut l'employer ſans ſe trouver à chaque pas en contradiction avec elles: c'eſt que ceux qui *connoiſſent la Nation & l'ont vue à la guerre* *, étant convaincus qu'il ne faut pas vouloir avec elle deux choſes auſſi contraires que de marcher & tirer, ne devroient pas nous donner des méthodes de manœuvres oppoſées à ce principe, ni traiter de *chimeres*, de *ſyſtêmes re-*

* Partie II, pag. 61.

* V. Partie I, pag. 49.

battus & hors de mode, celles qui en découlent naturellement, & ont avec lui une parfaite analogie. Continuons.

Les planches IX, X, XI, XII de l'ordre de bataille, pris en oblique, ſuppoſent toujours l'ennemi dans l'ordre ordinaire, l'infanterie au centre, la cavalerie ſur les ailes & ſans appui. On y ſuppoſe auſſi que ſa cavalerie ſera battue; car pour que l'infanterie de l'oblique gagne le flanc de celle de l'ennemi, il faut néceſſairement que ſon aile de cavalerie ſoit emportée. C'eſt donc la cavalerie ſeule qui décide l'action, & l'infanterie n'y eſt pour rien. Mais ſi c'eſt notre cavalerie qui eſt battue (car j'ai démontré plus haut que cela pouvoit arriver) que ferons-nous? L'ennemi gagnera le flanc de l'infanterie qui eſt tout près de lui, s'étendra ſur les derrieres avec toutes ſes troupes légeres. Son infanterie encouragée & renforcée d'une réſerve, attaquera de front le marteau de l'oblique. Je demande comment on s'en tirera, par quelle reſſource on rétablira ce premier échec, & par quel moyen on ſauvera du couteau la meilleure partie de l'infanterie?

Nous venons de voir qu'en ſuppoſant les deux armées égales & non appuyées, je ne laiſſois pas de trouver des reſſources contre l'attaque oblique, & de lui enlever les

avantages qu'elle comptoit prendre ſur mon flanc par la diſpoſition & la ſupériorité de cavalerie. Maintenant que je ſuppoſe mon armée appuyée à ſes deux flancs, & ma cavalerie sûre de n'être pas tournée, que fera-t-on? Engagera-t-on un combat de cavalerie ſeulement : c'eſt donc lui qui décidera, & je viens de dire ce qui pouvoit arriver. L'infanterie du marteau de l'oblique *, attaquera-t-elle auſſi dans le même tems celle qui eſt devant elle ? Cela eſt aſſez inutile, puiſque c'eſt le ſuccès de l'aile de cavalerie qui doit décider du reſte: mais enfin cette infanterie marche à la mienne de front. Quelle ſupériorité de forces lui donne-t-on que je ne puiſſe auſſi oppoſer? Deux lignes de bataillons ſerrés ſans intervalles. J'en oppoſerois tout autant, ſi je voulois, comme je l'ai fait voir *. Cependant je me garderai bien de mettre la ſeconde en muraille. Pourvu que ma premiere ſoit bien fournie, cela me ſuffit. Comme il ne s'agit ici que de tirer, elle fournira autant de feu que la vôtre. Les ſecondes lignes ici ſont ſpectatrices, & en euſſiez-vous trois & quatre, vous n'aurez jamais plus de force de front que moi, parce que le combat ſe paſſera ſeulement entre les deux premieres. Si, las de tirer, nous prenons le parti de nous joindre & de faire

* Voy. les pl. X, XI de l'Eſſai.

* V. la pl. 1 de ce Mém. fig. 2.

agir les baïonnettes, j'ai encore la même force que vous; car nous ſommes l'un & l'autre à trois de hauteur, & votre ſeconde ligne n'eſt ici d'aucun ſecours. Si je puis être battu, le contraire peut arriver de même. Votre premiere ligne eſt culbutée & fuit vers la ſeconde qui s'en trouvera fort embarraſſée. Mes chaſſeurs, car j'en ai comme vous, la preſſeront, pendant que je redreſſerai ma ligne, que je remplacerai les bataillons qui auront le plus ſouffert par d'autres de la ſeconde, à qui j'aurai envoyé ordre de me ſuivre de près, lorſque nous nous ſommes chargés. Me voilà par conſéquent encore en état de me préſenter à votre ſeconde ligne, qui ne laiſſera pas d'être étonnée & ébranlée par vos fuyards. La terreur ſera de ſon côté, du mien l'audace que donne la victoire. Elle ſera encore battue vraiſemblablement, & une troiſieme ſi elle s'y trouvoit.

La même choſe arriveroit, ſi, ayant peu de cavalerie, toute ma premiere ligne étoit formée d'infanterie, avec des réſerves de diſtance en diſtance. Comme je me couvre d'un double rang de chevaux de friſe, il ne s'agit plus de combat de cavalerie; il faut que vous m'attaquiez avec votre infanterie, en oblique ſur une aile ou ſur le centre. Ce que je viens de dire, touchant le problême pré-

cédent, est la solution de celui-ci. Comme vous n'admettez point d'impulsion, & que vos troupes ne sont pas formées pour cela, il ne s'agit que d'une force de front à front que je me donnerai toujours égale à la vôtre; car il ne faut pas croire nous faire illusion par l'exposé de votre plan XII *, où l'on voit le centre de l'infanterie ennemie rangée sur une seule ligne devant un bois, & tout le reste de l'armée en arriere, qui ne peut lui donner ni secours ni protection. Quand on veut faire valoir un ordre de Tactique, il faudroit le considérer dans toutes ses situations, & ne pas le mettre aux prises avec un ennemi supposé imbécille, qui ne sçaura ni se poster, ni prendre aucun parti. Si ce sont deux ordonnances différentes que l'on compare, on met chacune d'elles dans tous ses avantages. Alors les Juges peuvent décider : c'est ce qu'a fait M. Menil Durand pour les pléfions, & ce que je crois avoir fait aussi pour les cohortes. Mais pour ne pas être taxé ici d'égoïser, j'avouerai que je ne suis pas le seul qui en ait conçu le projet. Dans le tems que je travaillois à mon cours de Tactique, un autre avoit eu l'idée d'une ordonnance à-peu-près semblable qu'il publia, en gardant l'anonyme, sous le titre de *constitutions militaires*. Cela ne fit que me confirmer encore plus dans mon opi-

* V. la pl. XII de la partie II.

nion ; & loin d'imaginer un plan opposé, ou d'y appliquer un autre nom, pour m'attribuer le mérite d'une invention exclusive, je ne m'attachai qu'à lui donner toute la perfection possible. Il seroit extraordinaire que cette idée ne fût entrée que dans la tête d'un seul militaire ; elle est trop conforme aux principes de nos ancêtres, à ceux des anciens, pour échapper à un officier studieux & attentif. Que dis-je ! si elle n'étoit point encore trouvée, mille l'imagineroient à présent, & nous diroient : François, voilà l'ordre qui convient à votre impétuosité, à votre courage ! abjurez les modes étrangeres qui les enchaînent, & vous asservissent en vous liant les mains ! fermez l'oreille à ceux qui vous en exagerent le mérite ! Ces partisans, si zelés de l'erreur, ne peuvent se refuser quelquefois à la force de la vérité. Ils avouent qu'il faut aller à l'ennemi & employer l'arme blanche, quand on le peut. Ils vous disent que *cette maniere d'attaquer est celle du courage, celle de la nation & presque toujours celle de la victoire.* Ecoutez leur conseil ; mais gardez-vous de suivre les moyens qu'ils vous offrent.

Depuis le livre du Chevalier de Folard, on a beaucoup écrit sur la Tactique. C'est une marque sûre que cet art n'est point à son degré de perfection ; que les avis sont

partagés, & que le grand nombre flotte dans l'incertitude. On cherche donc des principes que l'on voudroit voir fixés; mais à qui s'adresser; qui consulter? Les Romains? La poudre, dit-on, a changé les armes, & celles-ci doivent changer l'ordonnance. Gustave-Adolphe, Maurice? ils ont imité servilement les Romains. Folard? il étoit trop prévenu pour ses opinions. Avant d'en proposer quelqu'autre, citons le Maréchal de Saxe; peut-être le regardera-t-on comme compétent. Après avoir comparé deux bataillons, chacun de six cents hommes, qu'il fait combattre, l'un dans la forme ordinaire, l'autre à huit de hauteur, coupés en deux ou trois troupes séparées par des intervalles; c'est, dit-il, parlant de ce dernier, dont il a démontré les avantages, « la pure méthode » des Romains, & c'est aussi la meilleure : » reconnoissons-les pour nos maîtres, & » imitons-les » *. Il réfute ensuite ceux qui allèguent la raison de la poudre : il leur répond que les armes des anciens, au bruit près, faisoient le même effet que les nôtres. Cela est suivi d'un tableau du feu, dessiné d'après les faits, qui est tout-à-fait propre à en donner de l'estime. Malgré cela, on déclinera encore cette autorité; on nous parlera de Charles XII comme d'un modele, parce qu'il avoit adopté le *nombre trinaire* pour

* Voyez ses Mém. ch. 1, art. 1.

* Partie pr. pag. 20.

ſa formation. Ecoutons encore le Maréchal de Saxe ſur ce Monarque guerrier : « Charles XII, Roi de Suede, vouloit introduire » dans ſon infanterie la méthode de charger » à l'arme blanche; il en avoit parlé pluſieurs » fois, & l'on ſavoit dans l'armée que c'étoit » ſon idée ». Cela devoit être fort de ſon goût ; & comme il eſt dit, par l'expoſé, qu'il ne s'en étoit pas encore fait une maxime, ſans doute qu'il reconnoiſſoit que dans ſon infanterie il y avoit quelque vice qui contrarioit cette maniere de charger. Si ce Prince eût eu autant de connoiſſances que de valeur, & qu'il eût vécu plus long-tems, on ne peut douter qu'il n'eût fait des changemens dans ſon ordonnance, & n'eût perfectionné ſa tactique. Mais ce n'auroit pas été comme M *** le conçoit*. Il auroit indubitablement fait ce que ſous-entend le Maréchal de Saxe, & ce que ce Général eût exécuté lui-même ſur les troupes Françoiſes, ſi elles avoient été les ſiennes (*a*).

* Voyez le Diſcours préliminaire, pag. 32.

(*a*) Le but de l'Auteur de l'Eſſai général étant de relever la Tactique moderne, & de nous y fixer, il ne manque pas de déprimer les anciens, & ne veut pas qu'aucun de leurs uſages entre en concurrence avec les nôtres. Il me paroit que de tous les Ecrivains militaires qui ont mérité quelqu'attention, il eſt le ſeul de ſon avis, quant à la Tactique. A l'égard de la fortification, ſi elle n'étoit pas auſſi géométrique que la nôtre, il ne faut pas imaginer pour cela que ce fût une *miſérable routine*. L'immen-

Loin donc que les derniers écrivains modernes, les sectateurs même de Folard, soient des novateurs indiscrets *qui frondent tout ce qui est établi*, ils attaquent au contraire les innovations dangereuses, & rappellent aux vieilles institutions, dont on s'est trop écarté. Il ne suffit pas, pour convaincre, de faire mouvoir des troupes sur le papier : ce sont les camps de paix qui doivent être le théâtre des épreuves de la grande Tactique. Là on voit la différence de la marche des troupes, de leurs dispositions & de leurs

---

sité des travaux pour l'attaque & la défense, la quantité de machines de toute espece qu'on y employoit; exigeoient certainement des connoissances mathématiques, & comprenoient plus de méchanique que nos usages n'en demandent pour les mêmes objets. La théorie de leur balistique étoit pour le moins aussi géométrique que celle de notre artillerie. On en sera convaincu si l'on se donne la peine de l'approfondir. Ils connoissoient beaucoup mieux que nous *les chicanes de la petite guerre*, & *le choix des positions* étoit rarement indifférent *. Il ne falloit donc pas moins de connoissance & d'étendue de génie à un Général, qu'il en faut à présent. Pour comparer les anciens aux modernes, on ne devroit pas les prendre quelquefois au berceau. Le tems de la guerre du Péloponése ne ressemble point à celui d'Aléxandre, ni le siècle de Camille à celui de César. Je suis persuadé que la multiplication des attirails & des détails rend maintenant la science de la guerre plus compliquée, & surcharge l'esprit du Général. Il seroit utile, comme le pense M. ***, de la simplifier. Elle se perfectionnera, en se rapprochant *des véritables principes*. Ces principes se trouvent donc en tout chez les anciens, comme une lumiere prête à nous guider.

* Discours préliminaire, pag 35 & 36.

manœuvres ; ce qui met en état de juger dans quel ordre elles s'exécutent plus facilement, plus légérement, & sont mieux combinées. A l'égard des effets du canon, si l'on ne veut pas s'en rapporter à l'expérience du passé, au raisonnement & à des calculs, ce ne sera plus qu'à la guerre où se feront les véritables épreuves. Malheureusement elles sont coûteuses, & peuvent avoir des suites funestes (a). C'est donc à la sagesse du Ministre & aux lumieres d'un Conseil formé d'Officiers les plus expérimentés, dégagés de toute prévention, & assez instruits du caractere de leur nation, à prononcer sur le choix.

Le moment où nous verrons l'heureux changement que je desire, n'est peut-être pas si éloigné. Nous avons lieu de l'espérer sous un Ministre appliqué, qui joint les lumieres à l'expérience ; la constitution de notre infanterie s'y prête naturellement, & il n'y a qu'un pas à faire pour lui donner la forme que je souhaiterois. Les bataillons sont composés de huit compagnies de fusi-

(a) Si, contre mon attente, l'ordre à trois rangs réussissoit entre les mains des François, je n'en deviendrois pas plus le partisan. Quelque circonstance heureuse, une différence sensible de capacité dans les Généraux & dans les troupes, peuvent le faire triompher une ou deux fois ; mais à la longue il est impossible qu'il ne les fasse succomber.

liers, & une de grenadiers, qu'on portera pour la guerre au nombre d'hommes qu'on voudra. Si l'on y ajoute une compagnie de chaſſeurs, & que l'on forme le bataillon ſur quatre rangs, nous ſerons ſur la voie des meilleurs principes, & nous aurons établi la baſe d'une bonne & ſolide Tactique. Le quatrieme rang diminuant le front d'un quart, donne à la troupe plus de jeu, plus de reſſort, & le moyen de prendre, en ſe doublant, une conſiſtence raiſonnable. Le doublement ſera facile & prompt, par le nombre quarré des compagnies, qui eſt ſymmétrique & régulier (*a*). Les eſcouades, de huit hommes chacune, pourront être rangées par files, ce qui eſt un très-grand avantage. Si l'on allegue l'effet du canon dans le combat, voici ce que j'ai à répondre. Ce ne peut être le coup à cartouche qui augmentera la perte, parce que les bales ne percent pas trois rangs pour frapper le quatrieme. Celui-ci n'a donc à craindre que quelques bales échappées à travers les trois premiers, ce qui eſt un grand haſard. Il ne

(*a*) Voici ce qui en réſulte. Toutes les diviſions ſe trouvent coupées également & ſymmétriquement. Si l'on ſépare le bataillon en deux ou en quatre parties, les ſections qui compoſent chaque partie y reſtent entieres, ce qui a lieu juſques dans les plus petites ſubdiviſions. Qu'on trouve cette propriété ſi néceſſaire à la Tactique dans le nombre terne!

faut donc considérer que les coups à boulet. De ces coups, très-peu sont assez directs & paralleles pour emporter la file entiere. D'ailleurs le nombre des coups reçus, est proportionnel à l'étendue du front. Si ma hauteur est augmentée d'un quart, mon front est aussi diminué du même quart : donc, je pose ici zéro. Mettons encore en ligne de compte l'accélération de la marche & la vîtesse des manœuvres, on verra que j'essuierai moins de perte qu'à trois de hauteur. Maintenant, si l'on me dit que je ne pourrai pas tirer sur quatre rangs, je réponds que je le ferai contre la cavalerie, comme je l'ai démontré *, sans mettre genou en terre. Quant à l'infanterie, on sait que nous ne voulons point tirer & marcher : cela est incompatible. Si donc je marche pour charger, je laisse tirer mon canon & mes chasseurs. Si je suis arrêté, c'est que je ne puis pas joindre l'ennemi : alors je fais le feu de bilbaude, ou le feu de parapet ; non pas celui de notre ordonnance, qui n'est bon ni pour cela, ni pour la retraite (*a*),

* Voyez la Tactique discutée.

(*a*) En supposant que les pelotons n'aient pas plus de dix hommes de front, on pourroit faire usage du feu de parapet qu'on nous a donné. Malgré cela il sera au moins moitié moins fourni que celui qui est indiqué *. A l'égard des retraites où l'on veut s'en servir, je demande à tous ceux qui se sont trouvé dans le cas, s'il y est praticable. Remarquons encore que l'on nous fait mettre à six de

* Voy. l'ordonnance de 1766, tit. 14, art. 3.

mais plutôt celui que j'ai indiqué dans ma Tactique discutée *: quoiqu'il ne soit pas de moi, je ne le trouve pas moins bon.

* Voyez la page 25.

La cohorte que je propose, se prête encore tout naturellement à cette manœuvre, & même au feu de notre ordonnance, beaucoup mieux que les bataillons. Comme elle est de huit compagnies, & que chaque compagnie sur quatre de hauteur a seize hommes de front, celle-ci sera divisée en deux *sections*, & chaque *section* en deux *demi-sections* de quatre files chacune. Ainsi on fera sortir une file par demi-section, qui, après avoir tiré, sera suivie d'une autre, & ainsi successivement: ou bien, si l'on veut le feu de notre code, on fera garder un intervalle de deux pas d'une section à l'autre. Il arrivera, par la composition de ma cohorte, qu'à nombre égal je serai d'un tiers plus étendu que le bataillon, & que mon feu sera beaucoup plus vif. C'est ici où il faut s'étendre, & c'est précisément où nous nous resserrons, tant nous sommes habiles. Quatre rangs bien employés, suffiront toujours pour border un retranchement, ou tout autre endroit qui sera obstacle à l'en-

hauteur pour se battre derriere un retranchement, tandis qu'on ne veut pas que nous ayons plus de trois rangs en pleine bataille. Voila les beaux principes sur lesquels on nous a constitués.

nemi;

nemi ; mais l'on doit avoir derriere, des corps plus profonds, ou de la cavalerie, pour fondre ſur lui, s'il vient à percer *.

* Voyez le Traité de Tactique, tom. I.

Il me ſemble que ſi je ſuis un *faiſeur de ſyſtême*, on ne ſauroit m'accuſer de vouloir toujours garder le même ordre, *quels que ſoient les lieux, les cas, les armes.* Je ne vois pas non plus que l'on ſoit bien fondé d'en accuſer ni l'auteur des pléſions, ni même M. de Folard. C'eſt la manie de tous ceux qui ſont attachés aux nouvelles méthodes, de faire paſſer tous les autres pour des gens qui ne ſavent jamais voir que devant eux. L'un vous dira qu'ils veulent aſtreindre les Généraux à une même ordonnance : un autre, qu'ils reſſemblent à ce *médecin* qui n'a qu'un remede en poche. Pour eux, ils ſont les coriphées de la Tactique, & les oracles du dieu Mars. N'étoit-ce pas aſſez pour M. de Folard d'avoir combattu toute ſa vie contre ſes critiques, ſans que l'on vienne à tout moment troubler ſes cendres ? Il étoit homme de guerre ; il l'avoit faite très-long-tems, il avoit beaucoup vu, & bien vu : il ne pouvoit donc être un ignorant ; & il l'auroit été, s'il avoit prétendu qu'il fallût toujours ſe ſervir de ſa colonne. Sans prendre la peine de le juſtifier d'un pareil ridicule, il ne faut que l'écouter lui-même dans la préface de ſon ſixieme

Volume *. En répondant au critique Hollandois, à qui il prouve qu'il ne faut pas tirer quand on a quelque chose de mieux à faire, il ajoute : « Cela ne prouve pourtant pas que le peu de dépense que nous faisons à brûler de la poudre, pour exercer les soldats aux divers feux, ne soit très-blâmable, puisqu'il y a mille cas à la guerre où les feux sont presque tout, & les colonnes ne sauroient être d'aucun usage dans certains momens ». Il y en a aussi qui l'accusent d'être l'ennemi déclaré de la cavalerie, & d'avoir prétendu qu'on pouvoit s'en passer : imputation fondée sur quelques mots échappés au hasard, dans des endroits où il vouloit faire sentir toute la force d'une bonne infanterie bien ordonnée. Comme, par exemple, ceux-ci : *Une armée peut fort bien se passer de cavalerie, & n'aller pas moins son train.* Ceci a choqué bien des Officiers de cavalerie ; mais, dans le fond, que cela signifie-t-il ? C'est une pure exagération ; & M. de Folard n'auroit pas été assez fou de former par préférence une armée toute d'infanterie, à moins qu'il n'eût fallu opter entre la totalité de l'une ou de l'autre arme. C'est-là le vrai sens dans lequel il faut prendre ses paroles. Mais l'amour de corps, ou quelquefois l'inquiétude que donne une grande réputation, fait saisir

* Voyez p. 35, édit. de Hollande.

avidement certains paſſages qui peuvent donner priſe à la critique; on s'y jette comme un faucon ſur ſa proie, & l'on écarte les yeux de mille autres, où l'on trouveroit le véritable ſens de l'auteur. Celui-ci blâmoit, avec raiſon, d'en avoir un trop grand nombre, « à cauſe de la quantité des fourages, » dont le* défaut oblige ſouvent de décam- » per mal à propos, de la dépenſe qu'elle » occaſionne : d'où il réſulte qu'on a moins » d'infanterie, dont on fait cependant une » grande conſommation à la guerre, & qui » eſt plus néceſſaire pour les ſiéges, pour » la garde des places ou des poſtes, que la » cavalerie ». Il ne diſoit pas que celle-ci eſt inutile pour les batailles & la guerre de campagne ; mais il entendoit qu'en la diminuant, & l'ayant très-bonne, jointe à une excellente infanterie bien diſciplinée, & aſſez bien formée pour oſer ſe montrer en plaine, on pourroit faire par-tout la guerre avec ſuccès. Avoit-il donc tant de tort de penſer ainſi ? Et n'eſt-ce pas ce qu'on nous répete à préſent ? Comment oſe-t-on, après cela, taxer de *préjugé* la réputation d'un homme dont la lecture nous inſtruit & nous aide à faire la nôtre? Liſons ſon livre ſans prévention, avec diſcernement, nous y trouverons à prendre & à laiſſer ; mais reſpectons ſa mémoire, elle eſt digne de la

* Voyez la Préface du Tome 6.

vénération d'un militaire. Je sens qu'il faudroit terminer ici cette seconde partie de mon Mémoire, qui, à mon avis, n'est déjà que trop longue. Si le lecteur en est fatigué ; qu'il s'en prenne moins à moi qu'aux détracteurs de la vérité, qui me forcent de la défendre ; je ne saurois la voir au fond du puits sans lui tendre la main, & je trouve assez fâcheux d'être obligé d'employer tant de paroles pour la remettre en évidence.

Puisque je me suis engagé de combattre l'ordre à trois rangs, non-seulement en notant ses défauts, mais en lui opposant celui qui me paroît le meilleur, il faut encore ici un coup de pinceau pour qu'on le reconnoisse. On a vu ci-devant comment il est propre pour toutes les especes de feux, & que la cohorte doit être composée de huit compagnies, chacune de soixante-quatre hommes. Dans mon cours de Tactique * je l'ai compté de quatre-vingt, parce que j'ai supposé seize surnuméraires qui n'entroient point dans l'ordre de bataille. J'ai expliqué cela dans le traité de Tactique *, & combien cette méthode seroit avantageuse pour avoir les compagnies completes un jour d'action (a). Lors-

* Tome 1, pag. 181.

* Tome 1, ch. 5, art. 2.

(a) Les surnuméraires ne doivent faire que le service

que je veux me doubler pour la charge, les deux ſections de chaque compagnie doublent l'une ſur l'autre : l'affaire eſt prompte, & mes huit compagnies ſe rejoignent ſur le centre par le pas de flanc, les quatre de droite faiſant à gauche, & les quatre de gauche à droite. Pour faire mon doublement au pas redoublé, toutes les ſections de droite marchent cinq pas en avant ; celles de gauche font un à-droite, & dans l'eſpace de huit pas le doublement eſt fait. Il ne faut donc que le tems de treize pas redoublés, ce qui n'eſt pas celui de ſept ſecondes (*a*). Pour ſe rejoindre ſur le centre, avant que tous les vuides ſoient remplis, chaque compagnie des ailes aura vingt-huit pas redoublés à faire, ce qui ne

des gardes ordinaires ou des détachemens. Un jour d'action, ceux qui ne ſont point employés dans la cohorte ſervent à garder le camp ou les équipages. Je les mets ſur-tout à un uſage très-important, qui eſt de tranſporter les bleſſés ; car ſans cela, pour un homme, on en perd deux au moins pour le conduire au premier dépôt. Les ſurnuméraires, deſtinés à ce ſervice, ſuivent ſans armes le régiment à une certaine diſtance, & je leur permets de ſe couvrir de tous les abris qu'ils trouveront. On dira qu'ils ſe débanderont pour piller ; je réponds du contraire, & ma diſcipline y mettroit bon ordre, ainſi que pour tous les autres.

(*a*) Mes compagnies étant doublées, quand on me prendroit au pied levé, avant qu'elles fuſſent reſſerrées, chacune d'elle forme un corps capable de ne pas craindre la cavalerie.

tiendra que quatorze ſecondes. Ajoutons-en quatre pour les à-droite & à-gauche, mon mouvement ſera fini, & je ſerai en bataille dans vingt-cinq ſecondes. Je pourrois donc le faire à cent cinquante pas de l'ennemi, même de la cavalerie. Mais nous n'attendrions pas juſque-là, à moins d'un incident qui nous y forçât (*a*). Je nomme la moitié de la cohorte, *diviſion*; deux compagnies couplées, *demi-diviſion*. Si je veux me mettre à ſeize de hauteur, les compagnies de chaque demi-diviſion doublent, comme ci-devant : il me faut pour cela dix-ſept ſecondes. Mais quand je vais à la charge, je conſerve toujours une diſtance de quelques pas d'une diviſion à l'autre. Veux-je maintenant avoir une colonne dont la tête ſe préſente à droite, à gauche, ou devant moi : dans les deux premiers cas, je n'ai qu'un à-droite ou un à-gauche à faire ; dans le dernier, on ſent que chaque diviſion n'a qu'à ſe doubler par demi-diviſion. Ma colonne a ſeize hommes de front ſur trente-deux de profondeur : elle eſt parfaitement bien comme cela, pour couvrir les flancs d'une ligne ou d'une attaque en plaine, & c'eſt à quoi je l'emploie parti-

---

(*a*) Voyez la planche II & ſon explication à la fin de cette ſeconde partie, page 95.

culiérement dans mes ordres de bataille, comme on peut le voir dans les planches 6 & 7 de ma *Tactique discutée:* elle est également propre à charger de flanc & de front: peu m'importe. Quand elle chargera de flanc, ce flanc, devenu face, forme une division. Alors l'autre moitié, devenue aussi division, suit la premiere à dix pas de distance. Si je dois charger par la tête, les demi-divisions gardent de l'une à l'autre quatre pas de distance: c'est ce qu'on n'a pas eu l'attention de marquer dans les plans de mon dernier Volume, mais qu'il faut supposer. Par ce moyen il n'y a jamais d'alongement, & le canon n'y peut causer aucun désordre. Toutes mes divisions sont si bien distinguées & séparées, qu'elles ne peuvent point se confondre. Une compagnie, une demi-division se trouve-t-elle ruinée à ne ne point se remettre, le débris passe à la queue, & n'empêche pas le reste d'aller son chemin & d'avoir la même force. Mais, dira-t-on, par tous ces mouvemens, tantôt de front, tantôt de flanc, vous changez l'ordre de vos compagnies. Voilà justement ce que je veux. Je prétends qu'elles soient si bien habituées à ce changement, qu'elles ne soient point étonnées quand elles ne se trouveront pas dans le même rapport. J'entends même que les compagnies ayant dou-

blé, & formant alors chacune un quarré parfait, le front devienne flanc & le flanc front quand je voudrai. C'est le seul moyen d'éviter les quarts de conversion, & de manœuvrer toujours par des à-droite & des à-gauche. Si j'avois deux sortes d'armes dans ma cohorte, ces inversions auroient des inconvéniens; mais tous étant armés également, lorsqu'étant en colonne, je voudrai me déployer en faisant face sur le flanc, au lieu de le faire en tête, il m'est indifférent que ce soit le flanc de mes compagnies qui devienne front, & que celle de droite se trouve à la gauche ou au centre. Je cherche la voie la plus prompte & la plus simple : le reste m'importe peu. Malgré cela, il est encore possible de remettre les compagnies exactement dans leur rang, quand on se déploie pour faire front à droite; & transposées seulement de la droite sur la gauche, quand on veut faire face à la gauche. Ce ne sont point là des combinaisons algébriques; elles sont simples, faciles; & ma troupe une fois bien exercée, un enfant de six ans lui feroit prendre toutes les formes qu'il voudroit. On me demandera où je place mes sergens, mes officiers, mes drapeaux & leurs gardes. — Mes sergens font nombre dans les soixante-quatre. Mes drapeaux, — je n'ai

qu'un enseigne par cohorte : il est fou d'en avoir davantage. Mes compagnies sont distinguées par la couleur de leurs casques, ou du moins celle de l'aigrette. A l'égard de mes officiers, ils seront postés dans la minute, si le Ministre veut en faire l'essai. Cela est inutile à dire au public, ainsi que bien d'autres choses concernant l'armement, l'équipement & la discipline intérieure. Quant au campement, j'en ai parlé dans mon dernier Volume, pag. 387, ainsi que du nombre de cohortes dont je forme un régiment, & auquel je joints un escadron de chevaux-légers. J'ai marqué en gros la place de chaque cohorte sur la ligne, sans entrer dans le détail de la distribution du camp. On verroit alors un beau changement pour son étendue, pour sa sûreté, pour la communication des troupes, & la facilité de les mouvoir : car, je ne puis m'empêcher de le dire, nous sommes encore aussi éloignés d'avoir là-dessus de bons principes, que sur la forme de l'ordonnance. C'est de quoi il ne faut pas s'étonner : la dégradation de celle-ci influe nécessairement sur tout le reste.

Finissons enfin ce détail, qui deviendroit ennuyeux, & conjurons mon anonyme de revenir sur lui-même, en comparant les manœuvres de son bataillon avec la co-

horte: non pas ſur le papier, qui ſouffre tout ce qu'on veut, & où l'on fait de beaux portraits de fort laids originaux; mais en plein champ, même en pleine & vaſte campagne, s'il peut obtenir qu'on faſſe l'épreuve de l'une & de l'autre dans un camp d'inſtruction. C'eſt-là tout ce que je deſirerois. On verroit quelle différence dans la marche, dans les déploiemens, & dans tous les mouvemens d'une ligne; combien les inégalités du terrein, qui rompent & déſordonnent les bataillons, embarraſſeront peu les cohortes. Nous verrons ſi la ligne à trois de hauteur y marchera vivement cinq ou ſix cents pas, traînant ſon canon avec elle, tandis que l'autre ſe démêlera de tous les obſtacles, & n'ira pas moins ſon chemin. Si le canon de celle-ci ne peut la ſuivre, que lui importe? Elle n'a pas fait grand fond ſur lui. Ses armés à la légere, répandus par-tout, & tirant ſans ceſſe preſqu'à coup ſûr, y ſuppléeront de reſte. Si l'on veut faire l'eſſai de l'impulſion, qu'on haſarde un bataillon & une cohorte marchant de front l'un à l'autre les armes au bras, on verra ſi dans l'endroit du contact le bataillon ne ſera pas renverſé, & ſi on ne lui paſſera pas ſur le ventre (*a*). J'ai dit, dans

(*a*) Ceci ne ſe propoſe que pour prouver que l'im-

ma Tactique discutée, que vouloir l'impulsion simultanée, sans restriction, ou ne l'admettre en aucune façon, c'étoit s'éloigner également de la vérité. Il ne suffit pas de nier une proposition ou d'en plaisanter, & de prendre ensuite un air triomphant, comme si nos adversaires étoient à nos pieds; il faut raisonner & prouver: il est permis ensuite de prendre le ton décisif. J'ai soumis cette impulsion au calcul: que ceux qui en douteront la soumettent à l'ex-

pulsion peut avoir lieu physiquement entre deux troupes qui se choqueront, abstraction faite des armes. Or celles-ci ne la détruisent point; elle reste toujours la même. On me dira que la chose ne se passe point ainsi. Je sçais bien que personne n'en a vu d'exemples, & qu'on n'en verra point à la guerre. Pourquoi cela? c'est qu'il ne prendra pas envie en même tems à deux bataillons sur trois rangs de croiser les armes; que s'il arrive qu'un de ces bataillons soit rangé en cohorte, l'autre n'osera sûrement pas l'attendre & s'enfuira L'impulsion physique est incontestable dans la proportion où je l'ai fixée *; mais elle n'a son effet qu'autant que les deux troupes ont la résolution de s'aborder. Cela arrivoit autrefois quand on étoit les uns & les autres sur une égale profondeur. La résolution étoit la même, les armes semblables; en sorte que les deux forces se détruisant réciproquement, il en résultoit une espece de mêlée, où le plus brave & le plus adroit avoit l'avantage. La même chose arriveroit à présent à deux bataillons en cohortes qui se chargeroient de front: à moins de cela, l'impulsion physique n'agira que par l'impulsion morale; c'est-à-dire, que l'aspect de la troupe qui aura cette profondeur requise, en imprimera tellement à l'autre qui sentira par instinct sa foiblesse, qu'elle n'osera l'attendre, & lui cédera la place.

* Voyez la Tactique discutée, p. 15.

périence, autant que cela est possible, & l'on connoîtra si j'ai tort. J'ai répondu, il y a quelques mois, sur cet objet à une lettre de M. de Vaudricourt, aide-major du régiment d'Aunis, insérée dans l'Encyclopédie militaire. C'est un jeune officier plein de zele, de connoissances, & qui annonce des talens. Il a combattu très-judicieusement l'opinion de M. le Marquis de Sylva, sans qu'on puisse néanmoins désavouer qu'il n'y ait du bon dans celle de ce dernier. L'idée des baïonnettes des second & troisieme rangs, assez longues pour déborder le premier, ne seroit que fort bonne contre la cavalerie (*a*). A l'égard du choc entre deux infanteries, je suis de l'avis de M. de Vaudricourt, qui ne regarde pas l'arme la plus longue comme la plus avantageuse. Comme d'une pareille résolution entre deux troupes il doit en résulter une mêlée, celle où le soldat aura le plus de liberté, & dont les armes seront les plus maniables, doit être victorieuse. Voilà pourquoi une bonne épée courte, à la maniere Romaine, seroit

(*a*) M. Sylva y met une gradation de longueur qui les égalise au-delà du front, & cela par une raison d'impulsion qui n'est point fondée. Il suffiroit que plusieurs rangs de baïonnettes pussent en certains cas déborder sur le front, l'aspect en seroit plus important & plus redoutable : l'effet même en seroit plus sûr, dans le cas où l'on en viendroit jusqu'au contact.

alors très-utile pour suppléer à la baïonnette, qui peut venir à manquer. Elle ne le feroit pas moins dans des attaques de postes, de retranchemens, dans une escalade, enfin dans toutes les occasions où, étant obligé d'employer une main pour s'accrocher & se soutenir, on ne peut avoir à l'autre qu'un sabre, une épée ou un pistolet. Nous avons quitté l'épée, parce qu'on la portoit mal & qu'elle embarrassoit. On a eu à peu près autant de raison, qu'un homme qui auroit pris le parti d'aller pieds nuds, parce qu'on lui auroit fait des souliers trop étroits. J'ai vu un jour deux compagnies de grenadiers charger le sabre à la main : c'étoit pourtant dans une occasion où elles auroient pu tirer ou marcher avec la baïonnette ; mais les officiers préférerent de faire mettre le fusil en bandouliere. On ne peut avoir un spectacle plus militaire, & en même tems plus court ; l'affaire fut décidée dans deux minutes.

Il ne s'agit pas de regarder tout ceci comme une polémique d'auteurs, indifférente à l'Etat, amusante pour ceux qui ne prennent aucun parti : ils ne trouveroient peut-être pas ici de quoi se satisfaire. Je ne me pique pas de bien dire, mais de bien raisonner ; & c'est à quoi je m'applique pour parvenir à mon objet, qui est de nous re-

dresser, comme cela est très-possible, & de prévenir de grands malheurs. Il faut nécessairement qu'il arrive de deux choses l'une : après que notre infanterie aura été bien étrillée, & n'osera plus se montrer en plaine devant la cavalerie, nos généraux réfléchiront sur sa foiblesse ; ils verront l'impossibilité de tirer d'elle aucun parti pour les grandes manœuvres, & feront changer sa constitution ; ou bien nous continuerons de garder notre préjugé, & nous resterons dans notre ignorance. Alors l'infanterie tremblante, n'osant jamais paroître en plaine, cherchant toujours les postes & les endroits couverts, tombera dans le discrédit ; on la négligera, elle s'avilira, sera méprisée : on n'estimera plus que la cavalerie, & l'on reverra le tems des quatrieme & cinquieme siecles, où, par la même cause, l'Empire Romain alloit à grands pas vers sa chûte. Je m'attends bien que tous ceux qui me liront ne croiront pas à ma prophétie ; il y en aura qui plaisanteront, & demanderont d'où j'ai reçu ma mission, pour parler avec ce ton d'oracle. Ma mission vient de la patrie, qui exige de chaque citoyen l'emploi de toutes ses facultés, du moins de celles qu'il croit avoir, pour porter au bien & le faire quand il le peut. Ce n'est point l'amour propre ni l'obstination qui me font prendre

la plume. Loin de moi à jamais cet esprit de rivalité qui ne s'échauffe que de sa gloire personnelle. Tâchons de surpasser nos concurrens sans les rabaisser, de faire mieux que ceux qui nous ont précédé, & d'ajouter à leurs connoissances des connoissances plus utiles. Animé du même zele que l'auteur de l'*Essai général de Tactique*, je ne combats, comme lui, que pour l'avantage de la nation : je croirois lui rendre le plus grand service, si je réussissois à la détromper, & si je pouvois un jour compter mon adversaire au nombre de mes prosélytes. C'est alors que je verrois avec joie sortir de ses mains un traité élémentaire de Tactique appliqué aux grandes manœuvres, avec des plans bien détaillés de chaque dispositif, de chaque espece de marche & de tous ses déploiemens. Ce grand ouvrage, digne d'être présenté à la nation, paroîtroit avec tout l'ornement du coloris que son auteur est capable de lui donner, & brillant de toutes les lumieres qu'il nous montre avoir acquises ; lumieres qu'il peut étendre & pousser un jour aussi loin qu'aucun militaire.

Explication de la Planche II.

A, la cohorte sur quatre rangs. Les chiffres du haut désignent l'ordre des compa-

gnies : ceux du bas, les sections de chaque compagnie.

B, représente les compagnies doublées par sections.

C, représente les huit compagnies resserrées sur le centre.

D, montre le mouvement des demi-divisions des deux ailes, pour former la cohorte doublée. Il peut se faire encore en doublant les compagnies contiguës l'une sur l'autre, ou bien en faisant marcher en avant les quatre compagnies du centre 3, 4, 5, 6. Les deux demi-divisions des ailes se joignent, l'une par un à-droite, l'autre par un à-gauche. Cette maniere est la plus courte, & mérite la préférence.

E, la cohorte doublée pour charger de front.

F, la cohorte serrée, & faisant colonne pour charger par *G* ou par *H*.

I, la colonne qui a poussé en avant, laissant en arriere une demi-division, pour faire tête à l'ennemi qui la suit : on y a joint ses chasseurs & ses grenadiers. Les compagnies 1 & 3, qui forment cette demi-division, font un mouvement indiqué par les lignes ponctuées, pour mettre les grenadiers & chasseurs entre elles, & leur servir d'appui.

K,

K, La demi-division détachée ayant rejoint la colonne, celle-ci se déploie pour faire front. Ses grenadiers & ses chasseurs se placent derriere la cohorte, chacun en deux sections. Quand ils ne sont pas employés ailleurs, je les poste de cette maniere : 1°. Parce que les flancs de la cohorte sont en état de se défendre, & qu'eux ne le seroient point ; 2°. parce qu'ils servent derriere de réserve ; 3°. ils empêchent les poltrons de penser à s'enfuir. Ceux-ci sçavent qu'ils seront tués sans miséricorde : cela leur en fait passer l'envie. Les chasseurs que j'aimerois mieux appeller *armés à la légere*, si nous sçavions distinguer la troupe légere de celle qui ne doit pas l'être ; les chasseurs, dis-je, sont derriere les ailes, afin d'être tout prêts à partir, quand je voudrai les lâcher en avant.

L, La cohorte étant dans la position précédente, tous les flancs gauches des compagnies sont devenus front. Il ne s'agit donc pour la déployer & la mettre sur quatre rangs, que de faire prendre aux sections la distance de quatre pas de l'un à l'autre, pour se remettre en bataille par un quart de conversion à gauche. C'est peut-être la seule occasion où il soit nécessaire; encore je pourrois m'en passer,

ſi je ne voulois pas remettre en front toutes les têtes des compagnies. La premiere, deuxieme, ſeptieme, huitieme ne ſe trouvent plus dans leur ordre naturel; mais, comme je l'ai dit, cela ne m'importe guere, & pas plus que l'invertiſſement des cohortes d'un même régiment dans une ligne. Chaque compagnie doit ſe regarder comme un corps iſolé, à qui toute place eſt bonne pour combattre: elle ne perd rien pour cela de ſes rapports avec les autres. Au ſurplus, ſi j'ai vingt ſecondes de tems à perdre, il ne m'en faut pas davantage pour les replacer. Lorſque je fais prendre aux ſections leurs diſtances, cela s'exécute par la droite & la gauche de la cohorte; de ſorte qu'elle eſt ouverte dans vingt-trois ſecondes. Il en faut ſix pour le quart de converſion: total, vingt-neuf; ainſi la manœuvre la plus longue ne dure pas une demi-minute. Qu'on trouve cette propriété dans notre bataillon dirigé même par l'Auteur de la nouvelle Tactique, capable d'en tirer tout le parti poſſible, & je paſſe condamnation ſur tout le reſte. Si l'on prend huit dez qui repréſentent exactement les huit compagnies, on verra de combien de combinaiſon ce corps eſt ſuſceptible, avec

quelle promptitude & quelle souplesse il se plie à tout ce qu'on en exige. Que l'on fasse plus, qu'on prenne huit marques de bois ou d'ivoire exactement carrées ; que chacune soit divisée en quatre autres petits quarrés qui se réunissent & se séparent à volonté : ces derniers désigneront les demi-sections ou quarts de compagnies. On verra toutes les manœuvres que je puis en tirer, & sans jamais faire un seul quart de conversion, dans telle occasion que ce soit. Ceci donne aux Tacticiens, qui mettent beaucoup de mérite à composer toutes sortes de figures inutiles, un beau champ pour exercer leur genie.

Fin de la seconde Partie.



TROISIEME PARTIE.

Des effets de l'artillerie.

Un amant prévénu pour sa maîtresse n'avoue ni sa laideur, ni ses autres défauts. La passion lui tient sur les yeux un bandeau qui ne doit tomber que lorsqu'elle s'affoiblit, & que la raison commence à reprendre sa liberté. Souvent même il arrive qu'en les connoissant, on ne veut point encore en convenir, soit par amour - propre, soit par un effet de l'habitude, qui nous fait craindre de trouver des motifs assez forts pour rompre avec elle. Ainsi l'on dissimule, & l'on ne souffre rien qui la blesse, en nous humiliant. Tels sont les partisans de l'ordonnance moderne. Les uns très - bornés dans leurs connoissances, prévenus par quelques autorités dont ils ne sçavent point apprécier la valeur, peut-être très-indifférens sur des questions qu'ils croient peu importantes, n'imaginent pas qu'il y ait rien de meilleur : les autres plus éclairés, n'osent porter sur elle un œil attentif & observateur. Ils évitent les comparaisons, & se refusent à tout ce qui paroît devoir les con-

vaincre de la folie de leur attachement. Ils croient être bien en sûreté & regner tranquillement, lorsqu'ils ont traité de songes creux, de vieilles maximes usées, les méthodes contraires à la leur. Ils ne pensent pas qu'il y ait rien désormais à leur opposer; ou si par fois ils veulent bien alléguer quelqu'autre raison que celle de la mode, ils se rabattent sur les effets du canon, effets terribles, selon eux, & qui doit anéantir tout ordre qui osera se mettre sur plus de trois de hauteur. Je crois avoir suffisamment prouvé que cet ordre est celui qui donne le plus de prise à l'artillerie, sur-tout aux coups à cartouches, parce que les risques sont toujours proportionnés à l'étendue du front & à la lenteur de la marche. J'entends les risques en plaine; car j'ai assez bien distingué la différence des effets résultans de celle des positions *. Que pourra-t-on opposer encore à mes démonstrations? le nombre des canons très-augmenté dans les armées depuis le commencement du siecle. — Mais l'augmentation ne porte que sur des petites pieces fort peu dangereuses, si elles sont séparées. Si elles sont réunies par brigades sur la ligne, c'est une raison de plus pour ne pas s'y exposer long-tems. J'ai observé déjà quelque part que l'on a eu au-

* Voyez la Tactique discutée, ch. 5.

trefois cette fureur des petites pieces multipliées comme aujourd'hui, sans que cela ait fait penser à changer la Tactique. C'étoit cependant dans un tems où l'on se formoit sur beaucoup de hauteur. A l'égard des pieces de parc, j'ai démontré que depuis M. de Turenne, la proportion de leur nombre avec la force des armées avoient toujours été à-peu-près la même *. Les habiles Généraux du siecle passé en connoissoient toute l'utilité; mais ils n'y mettoient pas plus d'importance que la chose ne méritoit. Loin d'imaginer que l'artillerie dût faire affoiblir l'ordonnance, ils croyoient au contraire qu'on ne pouvoit trop tôt en venir aux mains, & c'étoit pour cela qu'ils se gardoient bien de diminuer leur profondeur.

* Voyez la Tactique discutée, ch. 10.

Les partisans de la nouvelle artillerie, & nombre d'officiers de ce corps ne sont pas si blâmables, lorsqu'ils disent que le canon doit à présent *décider les batailles*. Autrefois ils pensoient seulement que par des positions bien choisies, & par un service bien dirigé, il influoit sur les succès : *mutantur tempora*. Un certain enthousiasme a gagné les esprits, & l'on chante sur un autre ton. Des prétentions si singulieres naissent naturellement de l'espece de Tactique dont

on se sert (*a*). L'artillerie a pour le moins autant de droits que la mousqueterie : l'une & l'autre resteront en possession de distribuer la gloire ou la honte, jusqu'à ce qu'un heureux changement les remettent dans les bornes où elles doivent être. Lorsque je me représente une armée de cinquante mille hommes, tenant sur deux lignes plus de cinq mille toises d'étendue, je ne comprends pas comment nos Tacticiens n'en sont point effrayés, & comment ils osent nous proposer des finesses de manœuvres avec des ma-

(*a*) L'enthousiasme a été poussé jusqu'à dire dans un Mémoire que l'artillerie étoit l'*ame des armées*. Beaucoup de gens ont cru ces Messieurs sur leurs paroles, & en sont très-persuadés. Un ancien officier du Corps Royal, retiré pour ses blessures & infirmités, éleve de M. de Valiere le pere, dont il avoit sucé les principes, me disoit que ce seroit un grand malheur si on venoit à croire de bonne foi que les succès dépendissent entiérement de l'artillerie, & qu'on la multipliât en conséquence dans les armées, parce qu'on négligeroit alors l'infanterie qu'on peut en appeller l'*ame* à plus juste titre, & que nous aurions alors beaucoup de canons avec de mauvaises troupes. Ce brave officier existe encore, & il n'est pas le seul de son corps que j'aie ouï raisonner de même. La multiplication de l'artillerie & les innovations faites depuis la paix, y ont été une source de division. Les uns, attachés aux anciens principes, sans blâmer les nouvelles méthodes, veulent sagement en attendre le résultat. Les autres, partisans outrés des nouveautés, imaginent qu'auparavant leur art étoit au berceau : la même chose est arrivée dans l'infanterie, & arrivera par-tout où les imaginations vives & les esprits turbulens domineront, comme dans le conseil de Roboam.

chines pareillement organisées. On nous parle beaucoup de donner de l'ensemble & de la légereté aux troupes, de rendre nos armées *manœuvrieres*. Il me semble voir un homme qui veut assouplir & former aux exercices du manege un cheval pesant, boiteux & aveugle: l'un n'est pas plus difficile que l'autre. On peut donc être très-persuadé que nous ne tirerons jamais de notre milice plus de parti que l'on n'a fait jusqu'ici, tant qu'elle ne sera pas *organisée* sur d'autres principes. Tout ce que nous pourrons faire de mieux sera d'éviter les batailles en plaine, & de réduire autant qu'il sera possible la guerre en positions. Les combats deviendront des affaires de postes, où l'ardeur & la vivacité nationale trouveront du moins de l'aliment: c'est ce que le maréchal de Saxe, qui connoissoit bien notre constitution & jugeoit de quoi nous étions capables, a démontré dans un Mémoire manuscrit, qui courut le public peu de tems après la paix d'Aix-la-Chapelle *.

* En 1748.

On disoit, il n'y a pas encore si long-tems, que le canon ne tuoit que les prédestinés; quand je suis entré au service, je n'entendois autre chose. Maintenant il faut être un élu pour en échapper. Quand l'imagination se monte à un certain degré, on fait bien du chemin dans le pays des idées;

on exagere les dangers ; on multiplie les pertes. On calcule les effets du canon ſur le nombre des coups, comme s'il ne falloit que du bruit pour tuer des hommes. On compte pour rien & les incidens qui ſont à l'infini, & l'artillerie oppoſée. Nous connoiſſons ce que vaut la mouſqueterie dans telles & telles occaſions; évaluons de même l'artillerie, toute proportion gardée, & nous commencerons à ne plus avoir ſi peur. Elle ne devroit être effrayante que pour une nation barbare qui a peu d'ordre & point de diſcipline. Les Mexiquains & les Péruviens s'en étonnoient avec raiſon ; elle doit imprimer beaucoup de terreur aux peuples de Coromandel. Il n'y a pas long-tems qu'un roi des Indes a fait de grandes conquêtes ſur ſes voiſins, à l'aide d'une artillerie aſſez nombreuſe ſervie par des Européens. La fureur déſordonnée des Turcs a été ſouvent arrêtée par des batteries bien poſtées : ſouvent auſſi elle les a enlevées, ce que jamais ils n'auroient tenté ſans leurs corps profonds qui vont toujours dans leur trouble même, & malgré leur irrégularité. Voilà les cas où le canon doit paroître terrible & redoutable. Mais qu'une nation ſçavante, éclairée, & qui veut être guerriere, qui a ſous les yeux les maximes & les méthodes de tous les tems, comme de tous les

peuples, qui connoît l'art de la discipline, & peut dans un moment faire prendre à ses troupes telle constitution qu'elle voudra ; que cette nation, dis-je, s'en laisse imposer par quelques esprits prévenus, ou à qui l'amour-propre sçaura exagérer l'importance de leur besogne ; qu'elle ait la foiblesse de les écouter avec la même confiance qu'ont les enfans pour les contes de leurs nourrices ; c'est ce qui est honteux, ridicule & intolérable.

J'ai déjà dit quelque part, & je le répete ici, que les exemples ne prouvent rien, ou que très-peu, quand ils ne marchent pas de concert avec le calcul, à moins qu'on ne rapporte ceux de tous les tems, & qu'on n'en fasse un résumé. Il faut aussi distinguer les occasions, les lieux, les circonstances. Nous ne réduisons point à rien (*a*) l'effet du canon dans les batailles en plaine, encore moins dans les attaques de postes. Nous connoissons ce qu'elle peut opérer ; mais cela ne nous lie point les mains. Une artillerie formidable n'a jamais empêché d'at-

---

(*a*) Il est question ici particuliérement d'une discussion entre l'Auteur des *pléſions* & celui de l'*Essai sur l'usage de l'artillerie*, qui accuse le premier d'avoir avancé cette maxime comme un axiôme ; mais en général on croit assez que c'est la manie de tous les Tacticiens opposés à l'ordre moderne.

taquer des postes ou des retranchemens, quand on s'y est cru obligé ; à plus forte raison ne doit-elle pas arrêter des troupes qui ne voient devant l'ennemi aucun couvert : mais il y a des précautions à prendre & des dispositions à faire dans l'un & l'autre cas. Dans le premier il seroit prudent de s'approcher de nuit ; c'est-à-dire une heure avant le jour : dans le second il s'agit de manœuvrer vîte & promptement. C'est pour y parvenir qu'on s'est appliqué à chercher un ordre qui ait plus d'activité que les bataillons, & dont la forme soit moins en prise aux coups. On ne pense point à *décréditer* l'artillerie ; on connoît son utilité & son mérite ; on ne veut que l'empêcher de nous grossir les objets, & d'appuyer un mauvais ordre de Tactique, en décréditant ceux qui valent infiniment mieux & nous sont plus convenables. L'Auteur du livre que je viens de citer paroît avoir fort à cœur cette intention prétendue de rabaisser l'artillerie ; il se plaint que *les éloges qu'on lui a prodigués un jour d'affaire sont oubliés le lendemain* ; & dans un autre endroit, qu'une infinité de gens remplis de dédain pour elle *s'efforcent de la décrier.* S'il en est de cette espece, leur voix sera toujours bien foible auprès des esprits sensés, & n'est pas digne d'alarmer aucun officier d'un corps qui

s'eſt acquis, à juſte titre, l'eſtime générale de l'Europe. A l'égard des éloges, on ne peut trop en avoir donné à la capacité, à la valeur, à l'activité de ceux qui ont dirigé & ſervi les batteries dans ces occaſions. Il ne ſeroit pas juſte de les oublier; auſſi ne le ſont-ils point: mais il ne faut pas toujours prendre à la lettre les expreſſions des louanges dictées par l'admiration & dans l'ivreſſe de la victoire. Ceux qui ſeulement y ont concouru de tout leur pouvoir, n'ont pas pour cela tout exécuté. L'artillerie a ſa portion de ſervice & d'utilité dans les armées, comme l'infanterie, la cavalerie, les troupes légeres, le génie ont la leur. Ce ſont autant d'outils que l'ouvrier doit avoir ſous ſa main, & dont il a également beſoin,

Il eſt donc poſitif que l'on ne peut ſe parer des effets de l'artillerie, que par un ordre & une diſpoſition qui, en diminuant le front des bataillons, leur donnent en même tems plus d'agilité dans la marche & plus de ſoupleſſe dans les manœuvres. Je ne m'attacherai point au calcul que l'auteur de l'eſſai ſur l'artillerie fait de la perte eſſuyée par trois colonnes marchant à une batterie de ſeize pieces de huit; l'auteur des Pléſions, que ceci regarde particuliérement, y a répondu *, ainſi qu'à tous les paſſages qu'il a extraits de cet ouvrage, d'une ma-

* Dans ſes obſervations ſur le canon.

niere qui ne laiſſe rien à dire après lui. Comme je n'entre point dans un examen auſſi détaillé que le ſien du livre en queſtion, je me contente de combattre en général les idées fauſſes qu'il pourroit donner des effets du canon, & de travailler à nous raſſurer contre le fantôme qu'on nous préſente : toutefois j'avouerai que ſon auteur eſt un de ceux qui paroît le moins prévenu en faveur de cette multiplication de petites pieces diſtribuées à chaque régiment ſur toute une ligne. Le moyen qu'il propoſe pour les réduire au ſilence, prouve le peu de cas qu'il en fait (*a*). Il eſtime beaucoup

---

(*a*) « Ce moyen eſt de détacher cinq ou ſix excellens » tireurs par compagnie, qui marcheront cent cinquante » pas en avant de la ligne, quelquefois dans les inter-» valles, avec ordre de tirer ſur les canoniers ». Les armés à la légere que j'attache aux cohortes ne font pas autre choſe ; ainſi je puis aſſurer que cette méthode ſera très-efficace pour faire taire & le canon & ſes partiſans outrés. Ils ne voient pas, comme les plus expérimentés de l'artillerie, l'embarras de cette multitude de petites pieces, la difficulté, ſouvent l'impoſſibilité de les trainer à bras dans toutes ſortes de terreins, & de faire ſuivre les chariots de munitions. Que ce cas arrive, les troupes accoutumées à voir tout cet attirail avec elles, ſe croiront perdues; les Généraux ne ſçauront plus que faire, & s'en prendront aux officiers d'artillerie. Joignons encore à ces inconvéniens celui d'une dépenſe énorme & inutile. Pour moi je regarde tout ceci comme une maladie épidémique qui n'aura que ſon tems. Tout ce que pourront dire les plus habiles gens ſervira bien moins » nous en guérir que la pratique de quelques campagnes.

plus, & avec raiſon, les batteries d'une certaine force, compoſées de pieces de parc, & du calibre de huit au moins. Ces batteries bien poſées ſont effectivement redoutables, & méritent conſidération; mais elles ne m'obligeront pas à changer mon ordonnance de huit de hauteur, quelquefois même de ſeize, dans la partie où je voudrai charger. Ces groſſes batteries ne ſont que dans certains points d'un front de bataille: on ne va point directement donner du nez deſſus, quand on peut faire autrement, & il eſt rare que cela ne ſoit poſſible. Si l'on ne peut éviter les coups en écharpe, on les reçoit du moins dans un certain éloignement, & pendant fort peu de tems; les corps d'infanterie, qui, ayant peu de front, marchent rapidement, s'y dérobent à chaque inſtant, & arrivent ſur l'ennemi ſans avoir que très-peu ſouffert. Mais je veux bien qu'on ne puiſſe décliner ſon attaque, & qu'il faille aller de front à une batterie, ſera-ce une raiſon pour diminuer ma profondeur & alonger mes bataillons? Tant s'en faut. On ne peut pas me conteſter que plus j'aurai de vuides, & plus il y aura de coups de perdus. Mes corps, qui ſont ſur un petit front, s'aideront bien mieux des inégalités du terrein, que s'ils étoient plus étendus: ſi le local demande pour les cou-

vrir un certain tems, qu'ils déclinent à droite ou à gauche, ils le feront par le pas de flanc aussi vivement que de front. Quand ils fondront sur la batterie, ils iront d'un pas fort approchant de la course; & l'on doit juger si, dans une charge prompte comme l'éclair, on aura le tems de les anéantir. On avoue que le canon à cartouche ne fait un grand effet qu'à cent toises. Cet espace est bientôt franchi; & ne croyons pas qu'en pareil cas, on redouble *si facilement les coups par chaque douze secondes.* Il faudroit pour cela n'avoir jamais vu de combat, & ne pas connoître le cœur humain.

Tous les moyens dont je viens de parler pour diminuer les dangers du canon, ne sont pas des manœuvres compétentes pour des bataillons qui ont trois rangs ou deux cents files, ou du moins cent cinquante. Malgré cela, on a vu dans l'avant-derniere guerre plus d'une occasion où les batteries ennemies ne nous ont pas fait reboucher. Elles n'empêcherent point de forcer de front, à la bataille de Rocoux, ce village, & les haies fortes dont les Anglois & les Hanovriens étoient couverts. M. le Comte de Baleroi, qui commandoit le régiment d'Orléans, & qui fut blessé à cette attaque, & M. le Chevalier d'Oland, qui en condui-

ſoit les grenadiers, nous diroient bien ce qui s'y eſt paſſé, ſi on avoit pu l'oublier. A Laufeld, le canon des ennemis fit plus de bruit que le nôtre, dont une partie avoit été laiſſée en arriere. Il cauſa du mal, ſans doute; mais ne nous fit point lâcher priſe, & l'on n'a pas ſçu qu'aucun régiment en ait été anéanti, excepté pourtant une brigade que je ne nomme point: mais c'eſt qu'ayant été envoyée pour ſoutenir notre batterie de ſeize pieces de la droite, au lieu de ſe mettre à couvert, comme elle le pouvoit, on lui fit braver le canon des ennemis. Que lui arriva-t-il? C'eſt que le Maréchal voulant faire marcher des troupes au village, il la trouva ſi délâbrée qu'il ne put s'en ſervir. Celle d'Orléans, qui étoit toute fraîche, prit cette peine pour elle. Voilà qui prouve qu'on a grand tort de mépriſer le canon quand on eſt en panne; c'eſt alors qu'il eſt dangereux: au contraire il l'eſt très-peu quand on marche, & l'on a raiſon de n'en pas tenir compte: j'entends quand on marche légérement, & non pas à pattes d'oies, comme les bataillons. Il faut conclure que des groſſes batteries bien placées ne ſont point à mépriſer; il faudroit être inſenſé pour penſer autrement. Elles contiendront ſur-tout la cavalerie, & l'obligeront de s'éloigner: cela eſt dans l'ordre; mais elles ne ſont

sont point inattaquables pour de l'infanterie : elles exigent seulement de la conduite & des mesures, comme je viens de le démontrer. Si d'ailleurs on peut en opposer d'autres qui les inquietent, ou éteignent en partie leur feu, ce sera encore autant de diminué sur les risques dont on est menacé.

C'est donc bien en vain qu'on nous allegue pour exemples ce qui s'est passé dans plusieurs batailles, comme celles de Marignan, de Coutras, d'Ivry, d'Arques, de Rocroy, de Malplaquet, de Deltinguen, de Fontenoy, &c. M. Mesnil-Durand ayant répondu par article à ces allégations, je jetterai seulement les yeux sur deux ou trois des actions citées. Celles de Rocroy & de Fontenoy nous montrent de l'infanterie battue d'abord par le canon, & dissipée ensuite par les troupes qui l'ont chargée. Je vois dans l'une un gros bataillon quarré abandonné de toute sa cavalerie, enveloppé de toutes parts, & réduit à la cruelle nécessité de vendre cher sa défaite. Dans l'autre, ce sont plusieurs corps d'infanterie qui, se trouvant réunis, moins à dessein que par hasard, se joignent, se pressent, & forment une lourde masse, qui, s'avançant gravement, fait plier la ligne Françoise qui est devant elle. Tout disparoît & lui cede le terrein. Cependant on rallie les

fuyards; des ſecours arrivent; on l'attaque, & l'on s'y briſe à différentes repriſes. Enfin quelqu'un s'aviſe de quatre pieces de canon juſques-là inutiles; on les amene, & l'on bat ce corps immobile comme ſi c'eût été un baſtion. Les troupes reviennent à la charge, la cavalerie y pénétre enfin, & bientôt tout eſt taillé en pieces ou diſſipé. Ni l'une ni l'autre de ces deux actions ne ſerviront jamais à prouver les grands effets du canon, ni à démontrer qu'il eſt plus dangereux pour des cohortes ou des pléſions, que pour des bataillons bien étendus. Je ne crois pas qu'il faille beaucoup diſſerter pour faire ſentir la différence de la colonne Angloiſe formée ſans art & ſans deſſein, conduite par des gens qui n'ont pas même ſçu tirer le parti qu'ils pouvoient de cette diſpoſition, avec des corps de ſix ou ſept cents hommes, bien dirigés & manœuvrant avec célérité. Une armée enfermée, comme celle de nos ennemis à Deltinguen, entre le Mein & des montagnes, priſe de flanc, de revers & dans tous les ſens par l'artillerie, auroit dû ſans conteſtation beaucoup ſouffrir, ſi de fâcheux accidens n'euſſent rendu notre canon inutile. Je ne vois pas que cet exemple prouve plus que les deux précédens. Si l'on enfermoit cinq ou ſix mille hommes dans la place de Vendôme,

& qu'on les fusillât de toutes les fenêtres, on en auroit bientôt jetté par terre une bonne partie : pour cela on ne seroit pas fondé à prétendre que la mousqueterie fait dans les batailles de plus grands effets qu'ils ne le font réellement.

A propos de mousqueterie, personne, que je sçache, ne s'est avisé, depuis les premiers critiques du Chevalier de Folard, d'opposer à ceux qui veulent attaquer dans un ordre profond, les risques des coups de fusil. Ceci avoit été d'abord fort débattu. On opposoit aux colonnes, des bataillons qui les embrassoient ou les passoient par les armes (*a*). On comptoit bien les avoir détruites; cependant elles se sont tirées de ce pas que l'on croyoit si dangereux, & les bataillons n'ont plus reparu : je n'ai pas ouï dire que les plésions aient eu quelque affaire avec eux, du moins un peu sérieuse. Quant aux cohortes, on n'a point pensé à les attaquer autrement que par le canon (*b*).

(*a*) Voyez la Critique intitulée *Sentiment d'un homme de guerre sur la colonne.* Il y en a eu encore d'autres, mais qui sont à présent moins connues.

(*b*) Excepté dans l'*Essai général de Tactique*, où on ne leur fait pas cet honneur, non plus qu'aux colonnes & aux plésions : on se contente de quelques sarcasmes ou d'une négative absolue, sans alléguer aucune raison. Cela s'appelle déclarer la guerre sans motifs, & sans moyens pour la soutenir. Il est vrai qu'on met en campagne de

Le premier ennemi qui s'est présenté, a été M. le Chevalier de Chatelux, alors Colonel du régiment de Guienne. Ce systême y a beaucoup gagné par la force de ses objections, auxquelles néanmoins je pense avoir pleinement répondu. Si je n'ai pas réussi à le convaincre, j'ai eu lieu de me féliciter d'avoir acquis, par cette polémique, l'amitié d'un de nos militaires les plus estimables. Tous les coups qu'on a tenté de porter à l'ordre profond, depuis quelque tems, n'exigent pas moins d'attention que ceux dont le Chevalier de Folard a dû se parer; mais comme nous sommes en bien meilleure posture que lui, nous comptons sortir de la mêlée encore plus victorieusement, & que le canon n'aura pas sur nous plus de prise que la mousqueterie.

Il a été évidemment démontré que de toutes les allégations ayant pour objet de prouver les grands effets du canon, celles de Rocroy, de Fontenoy & de Deltinguen ne peuvent regarder en aucune maniere un ordre de bataille composé de plésions ou de cohortes, qui ont le champ libre & propre à manœuvrer; car c'est à ceci que doit se

belles armées, où il y a beaucoup de bataillons; mais tant qu'on ne nous opposera que de pareilles forces, nous sommes bien sûrs de ne pas perdre un pouce de terrein.

réduire tout le ſujet de la queſtion. Pour ce qui eſt des autres occaſions, comme Marignan, Ivry, Arques, Malplaquet, &c. où le canon a contribué, autant qu'il lui eſt poſſible, à la victoire, cela ne lui ſera point conteſté. Perſonne ne diſconviendra que l'attention à bien placer ſes batteries, comme celle de bien prendre ſon terrein, n'influe beaucoup ſur le ſuccès d'une action. Mais ſi nous faiſons ſans peine cet aveu, il faut bien que l'on convienne auſſi que l'habileté du Général qui ſçait choiſir ſes points d'attaque, faire des diſpoſitions adroites & bien combinées, donner à ſes troupes une forme d'activité qui les rempliſſe de confiance & d'audace, ne contribue pas moins à lui aſſurer la victoire. A quoi bon créer un ennemi pour ſe donner la gloire de le combattre? & pourquoi vouloir emporter de force ce qu'on ne conteſte point? Le canon bien ſervi & bien dirigé peut faire des ravages; mais cela n'eſt point égal dans tous les cas, ni pour toutes les ordonnances. La colonne du Chevalier de Folard n'étoit pas ſans défaut: il diſoit qu'on pouvoit la former depuis un bataillon jusqu'à ſix*. Il paroît qu'il ſe réduiſoit communément à la compoſer de trois bataillons, en lui donnant vingt-quatre ou trente hommes de front, ſur quarante-huit de profon-

* Voyez ſon Traité de la colonne, tom. I, ch. 1.

deur. Celle de ſix bataillons étoit exceſſive; à trois elle étoit modérée & plus agiſſante; néanmoins le défaut d'exactitude de ſes diviſions ou ſous-diviſions, que M. de Folard n'a jamais bien ſçu faire entendre, la rendoit toujours fort compliquée, peu commode pour manœuvrer en parties rompues, & pour ſe développer. On y remarquoit d'ailleurs un alongement inévitable, inconvénient qui s'augmentoit beaucoup alors par l'ignorance du tact, qui ne régloit pas encore notre marche. Malgré cela, cette idée n'étoit point alors à rejetter entiérement, puiſqu'elle nous a ouvert la route à de nouvelles connoiſſances. M. de Folard, qui voyoit le mauvais ſervice qu'on tiroit des bataillons, par la foibleſſe de leurs flancs & la difficulté de les faire marcher, qui, d'un autre côté, trouvoit chez les anciens des exemples d'une diſpoſition de profondeur propre à ſe faire jour; M. de Folard, dis-je, n'imagina que de les imiter, en prenant nos bataillons tels qu'ils étoient, & les joignant enſemble. Un autre jugea que l'ouvrage n'étoit qu'ébauché, & qu'on pouvoit en tirer un meilleur parti. Il ſentit que cet ordre demandoit un corps formé exprès pour lui, dont les diviſions fuſſent nettes, exactes, & le déploiement facile, quand on voudroit s'en ſervir pour le feu.

Il ſentit encore qu'il falloit le borner à un certain nombre d'hommes, pour éviter la peſanteur de la marche, & diminuer les inconvéniens de l'alongement. Ce corps, qu'il a nommé *pléſion*, ne reſſemble pas plus à la colonne de Folard, qu'un diamant taillé & poli à celui qui ſort de la mine. Il ne faut pas les confondre, quoique pourtant l'inventeur ait ſon mérite, comme celui qui a perfectionné. Mais laiſſons à cet auteur le ſoin de ſe défendre; il lui appartient, & j'aurois mauvaiſe grace de me mêler ici de l'étayer. Je me borne à ſoutenir l'avantage de tout corps, en général, dont le front n'excede pas ſoixante-quatre files, quand il eſt dans l'ordre pour la charge, qui peut, en ſe doublant, n'en préſenter que trente-deux, en ſe déployant, en avoir cent vingt-huit pour les cas où il faudra tirer ſur un grand front. Ce corps n'aura rien de commun avec la colonne brute de Folard; il en réunira tous les avantages, & ne renfermera aucun de ſes défauts. Ce ne ſera point lui qui prêtera le flanc aux batteries, puiſqu'il y en a peu, ni qui courra riſque d'en être dévoré, puiſqu'il n'y reſtera pas expoſé aſſez long-tems pour cela. Mais ce corps ſera, ou je ſuis bien trompé, le point où ſe réuniront un jour les extrêmités. Je le penſe depuis long-tems; & ſi

H iv

la prophétie a lieu, comme je l'efpere, j'en cede volontiers la gloire à l'auteur de l'*Effai fur l'ufage de l'artillerie*. S'il n'eft pas le feul qui ait preffenti cet heureux avenir, il fera du moins le premier qui l'ait annoncé avec confiance (*a*).

La colonne du Chevalier de Folard a pu, comme je l'ai dit, donner prife au canon & à la critique. J'abandonne cette victime à l'artillerie, puifqu'elle en cherche, & qu'il lui en faut abfolument. Je ne foutiendrai pas plus le Chevalier dans fa prévention pour les machines anciennes, qui ne font pas comparables au canon dans les batailles, mais dont on pourroit encore fe fervir utilement, dans certains cas, pour la défenfe des places (*b*). La fuppofition que l'on fait

(*a*) « Je ne prends point parti pour aucune ordon» nance particuliere, mais le fyftème des phalanges » coupées me paroit encore loin d'être admis dans toute » fon étendue : les extrêmités fe rapprocheront, & c'eft» là, je crois, ce que tout militaire fenfé doit préten» dre ». *Effai fur l'ufage de l'artillerie*, Liv. I.

(*b*) C'eft ce que j'ai démontré dans le Traité des machines anciennes, imprimé à la fuite de la traduction de l'Empereur Léon. Les Grecs & les Romains, dans les tems de la fleur de leur difcipline, ont rarement employé les baliftes & les catapultes en bataille rangée ; & lorfqu'il y en a eu, *on ne voit pas qu'elles aient décidé du fuccès*. On peut même remarquer qu'à la bataille de Mantinée entre Machanides & Philopæmen, où il n'y en avoit que d'un feul côté, ce fut celui précifément qui

de l'ufage du canon à Leuctre & à Mantinée *, eft une pure fubtilité ; on ne doit pas en être plus embarraffé que ne l'auroit été Epaminondas, s'il avoit eu effectivement du canon en tête. Ce Général étoit trop

* *Effai fur l'ufage de l'artillerie*, L. 1.

---

fut battu. Machanidès avoit diftribué fur le front de fon infanterie beaucoup de catapultes montées fur des chariots qui fervoient à l'inftar des affuts ; Philopæmen, fans s'étonner de cet appareil auquel il ne s'attendoit point, ne fit que détacher des armés à la légere qui obligerent bientôt les machines de fe retirer en arriere, pendant qu'il chargea l'aile droite de l'ennemi. Voilà directement ce que nous voulons faire contre l'artillerie moderne, qui ne laiffe pas d'avoir beaucoup d'analogie avec l'ancienne. Ceci eft tiré du Liv. XI, Ch. 3 de Polybe. J'ai peine à comprendre comment l'on fe plaint de ce « que les Auteurs anciens, qui ont écrit de la Tactique » des Grecs & des Romains, n'aient rien dit de l'ufage » de leurs groffes armes de jet dans les batailles » : ils en ont parlé toutes les fois qu'ils en ont eu occafion ; lorfqu'ils en ont peu difcouru, c'eft qu'on s'en fervoit alors rarement. Quand elles font devenues plus communes, on en a beaucoup parlé, témoin Végece, Liv II, Ch. 6, Liv. III, Ch. 4 : il le fait à la vérité un peu en ignorant ; mais l'Empereur Léon en a dans prefque tous fes ordres de bataille ; Arrien, dans celui de la guerre contre les Alanes, dont M. Guifchard nous a donné la traduction : c'étoit malheureufement des tems de décadence où les machines s'étoient fort multipliées. J'ai fouvent craint d'en faire la comparaifon avec le nôtre. Cependant bien des raifons m'ont raffuré, & j'ai chaffé cette mauvaife penfée. *Les Tacticiens modernes* n'ont pas oublié de parler du canon, non plus que les anciens des machines. On ne peut, fans injuftice, les accufer tous d'avoir gardé le filence à cet égard. Ils fe font arrêtés au point des détails qui appartiennent fpécialement aux officiers d'artillerie, ou fi l'on en parle, cela eft fubordonné à leurs lumieres.

habile pour ne pas conformer sa disposition aux circonstances : il n'eût pas moins attaqué en oblique vers le lieu où il auroit été moins exposé ; mais au lieu d'une colonne de trois mille hommes, qui a mal-à-propos servi de modele au Chevalier de Folard, il en eût fait trois, quatre ou cinq, plus légeres & moins en bute aux tirs. D'ailleurs, si les Lacédémoniens & leurs alliés avoient eu du canon, les Thébains en auroient sans doute eu aussi, & s'en seroient servis pour favoriser leur attaque. C'est en vain qu'on s'efforce de donner à l'artillerie plus d'influence qu'elle ne doit en avoir dans les combats ; ce n'est pas le moyen de la rendre plus *recommandable :* au contraire, en tirant une chose de la sphere qui lui est naturelle, on la compromet, & on l'expose à perdre ses avantages réels. En voulant *venger l'artillerie* de ceux que l'on croit avoir eu le dessein de la *décréditer*, on ne s'apperçoit pas que souvent on cherche à se donner plus de crédit qu'on ne doit en avoir. Un officier plein de mérite, qui sert dans un corps respectable, peût-il craindre qu'on ôte jamais à ce corps sa considération, & que l'on aille jusqu'à persuader que *le canon doit être presque compté pour rien dans les batailles?* Si Folard l'a souvent fait entendre, & si son disciple, l'auteur des pléfions, a

tranché le mot, perſonne ne s'y eſt mépris, & eux-mêmes ne l'ont vraiſemblablement pas penſé. Ce qu'un auteur avance dans la chaleur de la compoſition, ne ſe prend pas toujours à la lettre, & le lecteur impartial réduit les expreſſions à leur juſte valeur. Lorſqu'il a été dit, dans un mémoire, que *le canon étoit l'ame des armées & devoit décider les batailles,* ceux qui l'ont écrit n'ont ſans doute pas penſé que l'infanterie & la cavalerie fuſſent des êtres paſſifs, & n'y contribuaſſent en rien; ils vouloient ſeulement faire entendre qu'ils étoient la partie principale à laquelle les autres devoient ſe ſubordonner. On voit bien, en effet, que c'eſt-là où ils en voudroient venir, & que les obſtacles qu'ils trouvent chemin faiſant, leur donnent un peu d'humeur. Si l'on paraphraſoit quelques mots de Turenne & de Montecuculi, cela les étonneroit peut-être, & choqueroit encore leurs prétentions. Ces deux Généraux comptoient le canon pour beaucoup dans une attaque de retranchement, ou lorſqu'il tire dans un défilé. Ils le comptoient pour beaucoup moins dans les batailles en plaine, parce qu'il n'a pas *le loiſir de tirer ſouvent,* & qu'on *en vient vite aux mains.* Voilà qui eſt fâcheux pour ceux qui voudroient détruire les troupes & gagner les batailles avec les ſeules batteries:

cela n'eſt pas agréable non plus pour qui veut être toujours ſur trois rangs, à cauſe du canon ; car Montecuculi n'en admettoit pas moins de ſix *. Encore un petit mot de lui, & nous finirons bientôt : nous le tirons de l'*article des batailles :* « Commencer par » le côté où l'on a ſes meilleures troupes, » & où l'on ſe ſent le plus fort ; amuſer l'en» nemi avec le plus foible, ... s'aidant des » avantages du terrein ; ... tirer de l'artil» lerie dès qu'on eſt à portée, ... mais ne » pas s'arrêter ſous celle de l'ennemi ; atta» quer au contraire dès qu'elle commence » à tirer ». Voici maintenant de quoi ſatisfaire tout le monde : c'eſt toujours de la même ſource, & certainement une des meilleures où nous puiſſions puiſer. « Com» battre avec réſolution ; aller à l'ennemi, » ſi le terrein eſt égal, pour donner cou» rage aux ſiens ; mais ſi l'on eſt bien poſté, » & que le canon faſſe un bon effet, il faut » attendre l'ennemi de pied ferme ». Concluons de tout ceci, que nous n'avons rien de mieux à faire que de ſuivre les maximes de nos ancêtres ; qu'ils nous ont laiſſé une ſource abondante de préceptes, qui n'eſt ni trouble, ni malfaiſante, comme la nouvelle Tactique veut nous le perſuader ; avouons auſſi qu'il ne faut point adopter une ſeule *eſpece d'armes*, ni ſe paſſionner

* Voyez les Mém. liv. 1, ch. 6, art. 2.

pour le corps *auquel on s'eſt voué.* Tout officier qui écrira avec cet eſprit de partialité, ou qui voudra diriger toutes les parties de la guerre, par les principes de celle qu'il profeſſe, trompé lui-même le premier, il trompera les autres, au lieu de les inſtruire. Je ne ſçaurois mieux terminer cette derniere partie de mon Mémoire, qu'en rapportant les propres paroles de l'officier, auteur de l'*Eſſai ſur l'artillerie*, &c. « En m'efforçant » de venger l'artillerie des objections mal » fondées qui ont été faites, je ſuis bien » éloigné de ſouſcrire à la maxime mo» derne, qu'il faut la multiplier dans les ar» mées, & qu'elle ſeule doit à l'avenir dé» cider la victoire. Quelque favorable que » ſoit cette maxime au corps où j'ai l'hon» neur de ſervir, elle eſt trop contraire aux » ſolides principes de la guerre, & en par» ticulier au génie qui a fait tant de fois » triompher notre Nation, pour que je » l'admette. C'en eſt fait de l'art militaire » ſi on la réduit à la ſeule méthode de bien » employer ſon feu; tôt ou tard les Nations » qui s'enivrent de cette maxime, feront » domptées par celles qui ſçauront s'en tenir » à la bonne combinaiſon de l'infanterie, » de la cavalerie & de l'artillerie, & à l'u» ſage bien raiſonné des armes à feu & de » l'arme blanche » : paroles dorées, & ſi

j'ofe dire divines, qui, bien entendues, renferment les principes fondamentaux de la fcience des armes. Puiffent ceux qui les liront s'en bien pénétrer, & s'ils ont affez d'autorité dans nos armées, les prendre pour regles de leur conduite!

Fin de la troifieme Partie.

TRAITÉ
DES
ARMES DEFENSIVES.

ARTICLE PREMIER.

Des armes offensives & défensives depuis l'invention de la poudre.

On croit communément que l'invention de la poudre & l'usage des armes à feu ont dû faire changer la maniere de combattre & de s'armer ; d'où l'on conclut, que c'est avec raison qu'on a abandonné toutes les armes défensives, comme un poids désormais inutile & incommode. Pour combattre ce préjugé, il est nécessaire de rapprocher les divers usages, d'examiner la nature des armes anciennes, & de les comparer aux modernes. C'est ce que je ferai autant que les bornes que je me suis prescrites pourront me le permettre.

Les armes offensives doivent être considérées comme armes de jet & comme armes

de main. Les armes de jet étoient, chez les anciens, l'arc, la fronde & les javelots : celles de main étoient la lance & la masse d'armes pour la cavalerie ; l'épée, la pique pour l'infanterie ; & le *pilum*, qui n'étoit qu'à l'usage des Romains (*a*). Nos armes de jet sont le fusil, la carabine & le pistolet, qui different peu pour l'effet de celles des anciens : comme eux nous avons encore l'épée ; & la bayonnette, jointe au fusil, est l'arme la plus redoutable qu'il y ait jamais eu, puisqu'elle réunit dans la même main les deux genres d'offensive, qui, chez les anciens, étoient totalement séparés.

Si l'invention de la poudre étoit la seule cause qui eût fait rejetter les armures, la gendarmerie s'en seroit déchargée bien plutôt ; & lorsqu'on commença d'avoir de l'infanterie, on ne l'auroit point obligée d'en porter, ou du moins ne les auroit-on pas

(*a*) Le *Pilum* avoit de longueur six pieds trois pouces, compris le fer : le soldat étoit exercé à lancer cette arme dont il se servoit aussi à la main. Il ne faut pas la confondre avec une autre qui portoit le même nom, mais qui n'étoit proprement qu'un javelot long de quatre pieds, compris le fer qui étoit de cinq pouces. Chaque légionnaire portoit ces deux piles, dont le petit se lançoit toujours. Le vélite portoit sept petits javelots longs de trois pieds & demi. J'ai expliqué l'ordonnance Romaine & ses armes dans le cours de Tactique, premiere partie, chap. 3, art. 1, & dans le Traité de Tactique, tome 1, chap. 1.

gardées

gardées plus de deux siecles après l'invention des arquebuses & des mousquets (*a*). Il faut donc en chercher la raison dans une autre cause, & je ne la crois pas difficile à trouver.

Lorsque le Roi Charles VII voulut avoir une infanterie réglée, qui étoit composée de quinze mille francs archers, il ordonna qu'ils seroient armés de *jaques*, espece de juste-au-corps composé de vingt-cinq ou trente toiles usées, battues & appliquées sur un cuir de cerf. Il étoit à l'épreuve des coups de lances & d'épée, même des fleches; & il est dit, dans l'ordonnance de leur établissement, qu'on avoit vu rarement des soldats tués dans cette armure. L'infanterie qu'on eut ensuite, portoit un casque sans crête & sans visiere, appellé *salade* ou *cabasset*, & un corcelet qui comprenoit deux pieces, l'une pour le devant, l'autre pour le derriere du corps. On y joignit des *brassards* & des *tassettes* (*b*), composées de la-

(*a*) Les armes à feu, qui commencerent à paroître sous Charles VII, firent changer quelque chose dans la maniere de s'armer. Le haubert, qui n'étoit qu'un tissu de mailles de fer, ne pouvant résister à l'effet de l'arquebuse, on le quitta pour prendre la cuirasse de fer battu. Il est donc constant que ce ne sont pas les armes à feu qui ont dû faire quitter les défensives, puisqu'au contraire elles en ont fait prendre de plus massives.

(*b*) Les *tassettes* couvroient le devant des cuisses; les brassards venoient jusqu'au coude, & s'attachoient par des courroies au corselet.

mes de fer, jointes par des clous rivés qui leur laissoient du jeu. Cette armure ne fut guère qu'à l'épreuve du pistolet; en voici la raison. A peu-près dans le tems que l'on commença à former de l'infanterie, on inventa les premieres armes à feu portatives, qui furent des arquebuses d'un très-gros calibre, & fort pesantes: on étoit obligé de se servir de fourchettes pour les ajuster (*a*). On avoit aussi imaginé, depuis l'invention de la poudre & des gros canons, plusieurs especes de petites coulevrines qui pouvoient se porter & se remuer à la main; les unes étoient montées sur des affuts, & d'autres sur des pivots: on s'en servoit dans la guerre de campagne, & l'on en avoit une grande quantité. Il n'y avoit pas moyen de porter à pied une défensive qui pût leur résister. On chercha seulement à se garantir des arbalêtes & des traits, qui furent encore en usage long-tems après l'invention de l'arquebuse.

Les armes à feu étant devenues plus communes, comme on étoit dans l'habitude de s'armer de pied en cap, & que le fantassin ne pouvoit soutenir une armure aussi pesante que celle des gendarmes, on se con-

(*a*) Il y en avoit sous Charles VII; mais on n'en voit bien l'usage en France que sous Louis XII & François I. Les Espagnols s'en sont servis avant nous.

tenta de la lui donner à l'épreuve du pistolet, qui fut d'abord la seule arme à feu de la cavalerie légere. Il est cependant bon d'observer que les premiers pistolets étoient longs de trois pieds, & valoient présque autant que les mousquetons qu'on a eu depuis (*a*).

Après l'arquebuse à rouet, on prit des mousquets qui étoient moins pesans, quoiqu'on se servît toujours d'une fourche pour les ajuster. Un bataillon étoit composé, partie de piquiers, partie de mousquetaires : ceux-ci eurent la permission de quitter la cuirasse, soit par relâchement, ou parce qu'on crut qu'étant destinés à combattre de plus loin, ils avoient moins besoin d'être armés ; mais on obligea les piquiers de la garder, comme plus exposés à l'attaque de la cavalerie, qui venoit leur tirer ses pistolets à brûle-pourpoint. C'étoit à regret qu'ils se voyoient chargés d'une armure, tandis que les mousquetaires en étoient débarrassés. Aussi M. de la Noue * se plaignoit de ce que les François avoient toujours eu de la peine à s'accommoder de la pique ; & que de son tems, c'est-à-dire, sous Charles IX

* discours 13 & 14.

(*a*) Ils n'ont été donnés qu'après la paix des Pyrenées en 1660, & les pistolets étoient alors très-raccourcis.

& Henri III, on avoit peine à en trouver pour ce service, parce qu'on les obligeoit de porter des corcelets. Cela fit qu'on crut devoir leur donner une paie plus forte qu'aux mousquetaires, ce qui n'empêcha pas qu'ils ne continuassent à se dégoûter du poids de leurs armes (*a*).

Les guerres civiles augmenterent beaucoup le relâchement de la discipline. On licencioit les troupes à la paix, & la guerre recommençant aussi-tôt après, on faisoit des levées à la hâte, qu'on n'avoit ni le tems d'exercer, ni les facultés de bien armer. Le luxe commençoit à s'introduire, & amenoit la mollesse avec lui. La jeunesse

(*a*) Il y eut d'abord fort peu de mousquetaires dans l'infanterie Françoise, comme chez les étrangers : ainsi un bataillon n'avoit besoin d'être armé que contre les piques & le feu de la cavalerie. Lorsque le nombre des mousquetaires fut augmenté, la cavalerie n'approchoit plus si facilement ; mais aussi les piquiers, dans un combat d'infanterie, se trouvoient très-maltraités par la mousqueterie. Il falloit alors quitter une partie du corcelet, pour rendre l'autre plus solide : cela eût été sensé. On n'en fit rien ; on garda par habitude une armure qui servoit peu. A la fin on s'en apperçut, & partant toujours du même principe, en quittant les piques, on quitta aussi le corcelet. Les piquiers avoient été réduits au tiers en 1651. En 1679, on n'en voulut que dix par compagnie de quarante-cinq hommes ; & à la réforme de 1684, après le siége de Luxembourg, le Roi n'en entretint plus que dans trente-six régimens : ils furent entiérement supprimés en 1703.

quittoit le service de l'infanterie, qu'elle trouvoit trop pénible : on ne vouloit plus être chargé à pied du poids d'une armure. La gendarmerie se défit aussi d'une partie des pieces qui composoient la sienne ; & après le regne d'Henri IV, les compagnies d'ordonnance ayant été abolies, le peu qui en resta ne conserva plus que la cuirasse, à l'instar de la cavalerie légere qui s'étoit extrêmement multipliée (*a*). A l'égard de l'infanterie, il n'étoit plus question d'armes défensives sous Louis XIII, que pour les piquiers, qui garderent encore le corcelet. Celui-ci disparut totalement sous Louis XIV, ainsi que le cabasset, ou pot-en-tête, qu'on avoit déjà quitté.

La Noue, qui voyoit les progrès du dégoût que l'on prenoit dans l'infanterie pour l'ancienne armure, & les suites qu'il devoit avoir, insistoit fortement sur la nécessité de la conserver, & d'obliger les officiers à

* Voy. Castelnau.

(*a*) Une ordonnance de 1651 arme la cavalerie légere d'une cuirasse, d'un pot-en-tête, & de deux pistolets. Les Réitres portoient de plus les tassettes & les brassards ; mais du tems de Montecuculi, ils n'avoient plus que le devant de la cuirasse a l'épreuve du mousquet, & le derriere, du pistolet : les autres pieces furent jugées superflues. Les Carabins qui combattoient à pied & à cheval, avoient une cuirasse échancrée à l'épaule droite pour coucher en joue aisément, un pot-en-tête & un gantelet pour la main de la bride.

donner l'exemple, en s'armant de la pique, du casque & du corcelet. Il citoit l'infanterie Espagnole, comme bien mieux armée, mieux payée, & mieux disciplinée que la nôtre. *Un soldat*, disoit-il, *qui combat désarmé, est timide, & à moitié vaincu.* Du Bellai-Langei, qui écrivoit avant lui, ayant servi sous François I, se récrioit déjà contre l'envie qu'on témoignoit de servir par préférence dans les arquebusiers, parce qu'on y combattoit de plus loin, & que l'on étoit moins armé. Il vouloit qu'à l'exemple des Romains, ceux qui devoient former le corps de bataille fussent armés très-pesamment, pour les rendre plus fermes. Il desiroit même, que ceux qui étoient destinés pour les escarmouches, ce qui vouloit dire les arquebusiers, eussent des armes défensives; persuadé que ceux qui sont mal couverts ne pensent qu'à quitter la partie le plutôt qu'ils peuvent.

Disc. XIII.

Art militaire, ch. 4.

Lorsque la discipline Romaine dégénéra, & que les légions se corrompirent, elles trouverent leurs armes défensives incommodes. L'esprit d'indépendance & la paresse détruisirent peu à peu les exercices militaires; & l'infanterie, qui ne pouvoit plus souffrir le casque, ni la cuirasse, ne les portoit que rarement. Elle obtint enfin, sous l'Empereur Gratien, la permission de les

quitter tout à fait ; de sorte qu'exposée à découvert aux fleches des barbares, elle pensoit plus à fuir qu'à combattre. De-là ces grandes défaites qu'essuyerent les armées romaines, le ravage des provinces & la ruine de l'empire. Ce ne furent point les armes à feu qui firent quitter aux Romains leurs armures, puisque la poudre n'a été connue que dans le quatorzieme siecle ; mais les vertus de ces maîtres du monde étoient flétries, le tems de leur gloire étoit passé, & la principale cause destructive se fortifioit à mesure que cette vaste puissance approchoit de sa fin.

Végece, Liv. II, ch. 4

ARTICLE II.

Effets du préjugé. Discipline des Romains. Epoque des grandes armées.

LES préjugés se forment de l'habitude & les hommes érigent leurs préjugés en vertus. Accoutumé de combattre à découvert, on s'est peut-être persuadé qu'on étoit plus brave qu'autrefois. Il est bon de démontrer combien cette opinion est mal fondée. Depuis qu'on a quitté les armes défensives, presque toutes les batailles se sont décidées

par le feu. On y fait rempart de ſon corps, à la vérité ; mais auſſi l'on ſe bat de loin, & avec quel ménagement ! On tâtonne, de part & d'autre, ſans oſer prendre de réſolution : ſi à la fin, l'un des deux partis ſe décide d'en venir aux mains, c'eſt qu'il s'apperçoit de ſa ſupériorité, & l'autre ordinairement prend auſſi-tôt la fuite. Cela prouve que chacun ſent ſa foibleſſe, & ne montre de l'audace, que lorſqu'il voit peu d'aſſurance dans ſon adverſaire (*a*). Ce n'eſt pas ainſi que ſe battoient les anciens ; ils eſſuyoient l'orage des fleches, des frondes & des javelots, dont ils ſe garantiſſoient de

(*a*) Mallet, auteur des travaux de Mars, qui écrivoit en 1684, dit quelque choſe d'aſſez remarquable. Les mouſquetaires portoient auparavant deux bandoulieres larges de quatre pouces : à celle de la droite pendoient des petits étuis pour la poudre, celle de la gauche ſoutenoit l'épée. « Les baudriers & bandoulieres, dit-il, » avoient été donnés aux ſoldats pour leur couvrir le » corps en maniere de cuiraſſe dans les batailles rangées, » (la belle invention !) mais à préſent qu'elles ſont » moins fréquentes, & qu'on ménage mieux le ſang, » que l'ancienne témérité eſt ralentie, & que d'ordi- » naire un parti eſt ſi nombreux, que l'autre n'oſe tenir » la campagne, ces raiſons ont fait décharger le ſoldat » de cet attirail embarraſſant ». N'admire-t-on pas combien cette réflexion eſt judicieuſe ? L'ancienne témérité eſt ralentie, à la vérité ; mais les batailles ne ſont pas moins fréquentes. Il s'eſt donné plus de quarante batailles ou grands combats en Allemagne dans la derniere guerre, terminée en 1762. Les armes défenſives ne ſeroient donc pas moins utiles pour ces occaſions, qu'elles ne l'ont été autrefois.

leur mieux avec le bouclier ; ils marchoient auſſi-tôt à l'ennemi rapidement, & chacun y faiſoit preuve de ſon courage, de ſa force & de ſon adreſſe.

Les Romains, mieux armés, mieux diſciplinés qu'aucun des autres peuples, avoient par-là ſur eux un avantage décidé. Accoutumés dans leurs exercices à bien lancer le javelot & le pilum, ils aſſuroient leurs coups ; & mettant auſſi-tôt l'épée à la main, ils fondoient en criant ſur l'ennemi. S'ils avoient affaire à de la cavalerie, ils ſe ſerroient en ſe couvrant de leurs boucliers, & préſentant le gros pilum : ſouvent même ils oſoient l'attaquer. La valeur téméraire & mal dirigée des Gaulois, des Germains & de tous les peuples barbares, devoit néceſſairement ſe briſer contre l'ordonnance & la diſcipline romaines. Lorſqu'on étudia l'art militaire en Europe, on tâcha de les imiter ; mais on ne l'a jamais fait qu'imparfaitement. La Noue diſoit déjà de ſon tems : « On ne ſe bat plus à tenir mêlée, comme » faiſoient les Grecs & les Romains ; à pré- » ſent, le premier choc décide, en empor- » tant l'un ou l'autre (*a*) ».

(*a*) Ceci fait entendre qu'il y avoit du moins un véritable choc. Si la mêlée n'étoit pas ſi longue que du tems des Grecs & des Romains, il ne faut en chercher la cauſe que dans la différence de diſcipline.

Depuis que les combats se sont réduits à l'action du feu, on s'est appliqué à le rendre le plus vif qu'on a pu, & l'on a sur-tout paru dans les derniers tems tourner toute l'attention de ce côté. Les nations flegmatiques, plus propres que nous à ce genre d'exercice, y réussiront toujours mieux : en voulant les imiter, on reste au-dessous d'eux, & l'on met des entraves au courage impétueux du soldat François. L'habitude qui s'est formée de combattre de loin, a fait rechercher des avantages dans des armes à feu de nouvelle invention, & surtout dans la quantité d'artillerie de campagne. Rien ne prouve moins nos progrès dans l'art militaire ; au contraire, s'il est vrai que nous en ayons fait depuis quelque tems dans certaines parties, on ne peut douter que nous n'ayons rétrogradé dans d'autres.

Lorsque la bonne Tactique se perdoit chez les Romains, on croyoit v suppléer par la multiplicité des armes de jet. Tant qu'elle fut dans sa force, la proportion des armés à la légere aux légionnaires étoit à peu près d'un quatrieme. On augmenta les gens de traits sous les Empereurs, & l'on en fit des légions entieres. Il y en avoit deux en Illyrie, chacune de six mille hommes, sous Dioclétien. Ce n'est pas que les Romains

n'aient eu quelquefois raison d'en augmenter le nombre : ils devenoient plus nécessaires dans un pays couvert ou montueux, ou contre un ennemi qui ne combattoit pas de pied ferme, tels que les Espagnols, les Africains & les Parthes. D'ailleurs il en falloit pour les sieges, & l'on formoit aussi pour cela une partie des légionnaires à tirer de l'arc. Mais la plupart de ces troupes légeres étoient levées chez des alliés & dans les pays où l'on faisoit la guerre; le fond de l'armée étoit toujours composé sur les mêmes proportions, & les pesamment armés formoient le corps de bataille (*a*). Sur le déclin de l'empire, cette distinction se perdit. Les légions, qui avoient quitté leurs armures, ne se servoient plus que de différentes sortes d'armes de jet. Aussi vit-on paroître alors une multitude de machines qu'on traînoit à la suite des armées, & sur lesquelles on comptoit beaucoup un jour d'action. Végece comptoit jusqu'à cinquante-cinq petites balistes par légion, c'est-à-dire, une par centurie; & dix onagres traînées sur des charriots attelés de bœufs. Arrien, général de l'empereur Adrien, en avoit déjà une

Végece; Liv. II, ch. 1.

(*a*) Ce qui se pratiquoit chez les Romains, l'étoit de même chez les Grecs, qui suivoient à cet égard les mêmes principes.

grande quantité dans sa campagne contre les Alanes. Dans les tems précédens, où l'art militaire florissoit, il n'en étoit question que pour les sieges, les attaques & défenses de retranchemens, les passages de rivieres, & quelques occasions de cette nature. Ainsi, à mesure qu'on s'éloignoit des vrais principes, les inventions se multiplioient; & chez les Grecs du bas Empire, où il n'y avoit plus ni zele, ni vertu, on croyoit réparer ce mal par tout ce que l'imagination peut suggérer pour la destruction de l'humanité (*a*).

Je suis bien éloigné de comparer le point de science militaire où nous sommes, à celui de la foiblesse Romaine. Cependant il est certain qu'ils se ressemblent à plus d'un égard. Avoir quitté les armes défensives par les mêmes motifs, embrassé le systême des armes de jet pour combattre de loin, multiplié l'artillerie & les inventions pour suppléer au défaut de l'adresse & de la va-

(*a*) L'artillerie étoit nécessaire chez les anciens, comme elle l'est chez les modernes: il y a même des inventions nouvelles que les circonstances peuvent rendre utiles; mais elles doivent avoir leurs bornes, & il ne faut pas trop s'y livrer. Lorsqu'on donne toute sa confiance aux machines meurtrieres, c'est une preuve de la crainte qu'on a de combattre. Cette crainte est l'effet de deux causes, le défaut de discipline, ou celui des armes.

leur, enfin avoir augmenté le nombre des troupes aux dépens de leur qualité.

Dans les premiers tems de la république Romaine, ceux qui devoient composer les légions, étoient choisis avec un soin extrême, & l'on n'en prenoit pas moins à les former. Rome, qui ne connoissoit alors ni luxe, ni voluptés, nourrissoit dans son sein une jeunesse saine & robuste, qui se fortifioit encore par l'habitude du saut & de la course : elle alloit ensuite laver sa sueur dans le Tibre. Quels soldats ne devoit-on pas en tirer !

Les guerres civiles sont des convulsions dans un état, qui en alterent la santé, & laissent après elles une sorte de langueur. Celles de Marius & de Sylla produisirent cet effet, & contribuerent beaucoup aux changemens qui se firent dans la milice. On avoit déjà admis dans les pesamment armés la derniere classe du peuple (*a*), qui avant en étoit exclue ; on y reçut encore des esclaves, & on enrôloit sans distinction tout

(*a*) Les plus pauvres devoient servir dans les Vélites, dont on ne regardoit pas la composition si essentielle ; au lieu que Rome mettoit son salut dans les légionnaires, à l'abri desquels l'armure légere devoit trouver un asyle. Lorsqu'on tint toujours les légions sur pied, on ne fut plus si exact ; on exigeoit seulement plus de taille & plus de force dans les pesamment armés ; les autres devoient être lestes & ingambes.

ce qui se présentoit. Néanmoins, comme on ne laissa pas de continuer avec soin les exercices, les Romains furent encore long-tems redoutables, & pousserent bien loin leurs conquêtes. Si dans le courant de leurs prospérités ils furent quelquefois battus, ce fut plutôt pour avoir négligé la discipline, que par d'autres causes. Les légions de Numidie furent dans ce cas, & passerent sous le joug. Métellus rétablit les anciennes institutions; elles effacerent leur honte, & vainquirent. Celles qui avoient été battues à Numance, étoient énervées. Scipion l'Emilien augmenta leurs travaux, chassa les courtisanes, les priva de leurs bêtes de somme, & leur fit porter dans une marche sept pieux & du bled pour trente jours. Nous avons vu de nos armées, où régnoient la licence & le brigandage, abbattues & découragées, reprendre vigueur par le rétablissement de la discipline & la proscription du luxe.

Les peuples qui ont connu la discipline militaire, tels que les Grecs & les Romains, ont toujours été persuadés que la force des armées dépendoit bien moins du nombre, que de la bonne constitution des troupes. Des soldats robustes, bien armés & bien exercés, ne comptent pas le nombre de leurs ennemis, & supportent gaiement les

fatigues de la guerre (*a*). Les armées conſulaires n'étoient ordinairement compoſées que de deux légions Romaines, & de deux des alliés. Régulus porta la guerre en Afrique avec quinze mille hommes; il y remporta des victoires, & ne fut enſuite vaincu que par ſa faute. Lucullus, avec le même nombre, défit l'armée immenſe de Tigranes, & Pompée ne mena que quatre légions contre Mithridate. Céſar n'en avoit que huit pour conquérir les Gaules, & avec vingt-trois mille hommes il diſputoit l'empire du monde à Pharſale.

Nos armées étoient auſſi bien moins nombreuſes autrefois qu'elles ne le ſont aujourd'hui. Charles VIII ne mena, pour la conquête du royaume de Naples, que vingt-ſix mille hommes. Il n'en avoit que huit mille à Fornoue, où il battit ſes ennemis, beaucoup plus forts que lui. Louis XII & François premier n'eurent pas non plus de grandes armées. Ce dernier avoit formé une

(*a*) Végece demande qu'entre le ſoin de bien choiſir les nouveaux ſoldats, « on les éprouve encore quelque » tems avant de leur imprimer la marque de la milice. » Tous ceux qui manquoient des qualités néceſſaires de- » voient être renvoyés ſur le champ ». Cette marque, dont parle Végece, s'imprimoit au bras ou à la main avec un fer chaud. M. le maréchal de Saxe propoſe de la faire avec une compoſition à l'uſage des Indiens & qui ne s'efface point. Ce moyen ſeroit très-efficace pour diminuer la déſertion.

bonne infanterie, qui s'étoit aguerrie; la noblesse s'y jettoit en foule, & se faisoit gloire d'y porter la pique & l'arquebuse. Les chefs des bandes avoient soin de n'y recevoir que des gens connus & bien conditionnés. Il y régnoit un esprit d'honneur & une émulation qui en faisoient une excellente école. On avoit peu de soldats, mais ils étoient bons & bien choisis (a).

« Ce n'est pas le nombre, dit Végece, » qui gagne les batailles, mais la valeur & la » bonne discipline ». Soyons toujours bien pénétrés de cette maxime, & nous chercherons moins à mettre sur pied des armées nombreuses, qu'à les composer de soldats robustes, en état de soutenir les fatigues d'une campagne. Nous n'y traînerons plus, comme autrefois, une jeunesse foible qui pouvoit à peine porter son fusil, & qui,

Chap. III. (a) Du Belai-Langei ne vouloit pas qu'on enrôlât des hommes au-dessous de dix-sept ans, ni au-dessus de trente-cinq, l'un étant trop foible, l'autre trop difficile à former. M. de Montecuculi dit: « qu'il ne faut pas » engager des gens de la lie du peuple & au hasard; » qu'il faut les choisir, sains & robustes, endurcis aux » travaux & aux arts pénibles, qu'ils ne soient ni fainéans ni débauchés ». Chez les Athéniens, on n'enrôloit les jeunes gens qu'à dix-huit ans; on les formoit pendant deux ans aux exercices, après quoi on recevoit leur serment, & on les envoyoit à l'armée. On pouvoit compter sur de pareils soldats, & ne pas craindre qu'ils trouvassent leurs armes trop pesantes.

sortant

sortant du sein du repos, passoit sans préparatifs à une vie dure & pénible où elle succomboit : perte irréparable pour l'Etat, & qui le dépeuploit, sans fruit, d'un plus grand nombre de citoyens. Si l'on prend la totalité des soldats morts & tués dans le cours des campagnes depuis 1700, on verra que l'on en a perdu cinq au moins, dans les hôpitaux, contre un enlevé par les hasards de la guerre. Rien ne seroit donc plus avantageux que d'avoir des dépôts de recrues d'où l'on tirât les meilleurs hommes, tandis que les autres continueroient à se former dans une école tranquille (*a*).

Les guerres civiles du seizieme siecle corrompirent la bonne composition des troupes, introduisirent la licence & l'indiscipline. Henri IV la rétablit autant qu'il put, & dans le dessein où il étoit d'abaisser la maison d'Autriche, il s'appliqua à former un bon corps de troupes. Ce n'étoit cependant qu'avec quarante mille hommes qu'il se proposoit d'attaquer cette puissance formidable. Le regne de Louis XIII & le commen-

(*a*) La méthode qui me paroît la meilleure est, comme je l'ai dit, en parlant de ma cohorte *, d'avoir un cinquieme bataillon par régiment, destiné à recruter les quatres autres. Cela ne coûteroit pas un sou au Roi, parce qu'il tiendroit lieu dans une garnison d'un autre bataillon, soit de vieilles ou nouvelles troupes, qu'on ne pourroit se dispenser d'y mettre.

* Voyez la Tactique discutée, page 393.

cement de celui de Louis XIV ne nous montrent que de petites armées ſous de grands généraux; mais l'ambition de ce dernier alarma les puiſſances de l'Europe. Elles firent les plus grands efforts pour l'accabler; il en fit de plus grands encore pour leur réſiſter: époque de la multiplication des troupes, & de l'uſage des grandes armées. On ne conſidéra plus la force, ni les qualités du ſoldat; on ne penſoit qu'à compléter; & pour recruter cette multitude, tout paroiſſoit bon à enrôler; auſſi quelle compoſition & quel brigandage! Pendant la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne, qui dura depuis 1701 juſqu'en 1713, les capitaines ſe débauchoient les hommes les uns aux autres. Les meilleurs & les plus robuſtes étoient des vagabonds & des déſerteurs; le reſte, des gens traînés par force, enlevés dans les campagnes & ſur les grands chemins; de jeunes gens ſans vigueur, entraînés par le libertinage, ſouvent arrachés par ſupercherie du ſein de leur famille. A de pareils ſoldats on n'imaginoit guère de donner des armures, ni de les former de maniere à ne pas craindre de joindre leur ennemi corps à corps. Il leur falloit un genre de combat proportionné à leur foibleſſe, & à l'inſuffiſance de la diſcipline; la tiraillerie, où il faut peu d'ordre, où la force

& le courage perdent leur avantage, où enfin le plus chétif soldat peut se mesurer avec le meilleur, & tuer un Milon ou un César.

On a vu les causes qui avoient fait quitter aux Romains leurs armures; on apperçoit de même celles qui nous les ont fait négliger: on voit que, sans avoir rien perdu de la valeur qui est toujours la même, nous lui avons mis des entraves; nous lui avons ôté les moyens d'agir, en nous éloignant de la bonne discipline & des vrais principes de la science des armes.

ARTICLE III.

Choix du soldat Romain. Ses exercices. L'armure la plus propre au fantassin & au cavalier.

On peut considérer deux sortes de puissances dans l'homme: les puissances morales & les puissances physiques. Les premieres sont l'honneur, l'émulation, l'amour de la gloire, & celui de la patrie. L'esprit patriotique peut ne pas avoir la même impulsion dans toute sorte de gouvernement; mais par-tout l'honneur & l'émulation sont excités par le desir de l'estime publique,

l'eſpoir des récompenſes & la honte du châtiment. Les puiſſances phyſiques ſont la force & l'adreſſe. La réunion de ces deux mobiles, l'un phyſique, l'autre moral, compoſe le premier principe de la ſcience militaire, dont l'objet eſt de déterminer le courage à entreprendre. Je parlerai dans ſon lieu du mobile moral : il eſt plus queſtion ici du phyſique, la force, l'adreſſe & la confiance; qualités préalablement néceſſaires au ſoldat. Son courage eſt nul, s'il n'en eſt aidé, & n'eſt même jamais qu'en raiſon donnée des ſecours qu'il en reçoit (*a*). Il eſt donc important de ſavoir les développer, & de connoître tout l'avantage qu'on peut en tirer. C'eſt ce qu'on doit appeller le méchaniſme : il comprenoit chez les anciens deux parties, l'attaque & la défenſe ; c'eſt-à-

(*a*) Il y a une différence entre le courage & la bravoure. Celle-ci eſt une fermeté de l'ame qui enviſage le péril de ſang-froid, en écarte l'idée pour laiſſer à l'eſprit toute ſa liberté. C'eſt auſſi une chaleur du ſang, nourrie par l'éducation, par le deſir de l'honneur, rectifiée par le jugement, & tempérée par l'expérience. Le courage eſt le ſentiment de ſes propres forces, la confiance dans ſon adreſſe & la bonté des armes. C'eſt un eſpoir de vaincre, qui donne à l'ame de la vigueur : c'eſt encore une conſtance dans les travaux & une réſignation à la peine. Le courage eſt eſſentiellement la vertu du ſoldat ; elle convient auſſi à l'officier qui doit avoir encore la bravoure.

dire, l'usage des armes offensives & des défensives.

On choisissoit le soldat Romain dans un âge au dessus de la puberté *, robuste, bien fait, la tête élevée, la jambe droite & nerveuse, la taille dégagée & haute au moins de cinq pieds deux à trois pouces de notre mesure. On l'exerçoit d'abord au pas militaire; on le formoit à la course, au saut, à franchir des fossés, à passer des rivieres & des torrens à la nage. On le livroit ensuite à un maître d'exercice qui le faisoit escrimer contre un pieu haut de six pieds. Il apprenoit à se poster pour attaquer l'ennemi avec l'épée, lui porter des coups au visage, le prendre en flanc, lui couper les jarrets, avancer & reculer, parer les coups, & porter les siens, sans se découvrir: raison pour laquelle ils préféroient l'usage de la pointe, & méprisoient les coups de taille, qui font rarement mortels. On l'exerçoit encore à lancer le javelot de pied ferme, en courant, & à bien assurer son coup. On l'apprenoit à se couvrir du bouclier, à l'opposer aux traits, à en faire la tortue. On les formoit ensuite à manœuvrer ensemble, & aux évolutions. La cavalerie étoit formée avec le même soin; & pendant ces exercices, ils étoient couverts du casque, de la cuirasse, & se servoient d'armes beaucoup

* A 17 ans au plutôt.

plus pesantes que celles avec lesquelles ils devoient combattre.

On les menoit trois fois le mois à la promenade (a) ; ils faisoient dix milles en marchant un pas réglé, qu'ils accéléroient quelquefois, gardant leurs rangs, & dans toute sorte de terrein. On les accoutumoit encore à tous les travaux nécessaires à la guerre. En s'instruisant, ils s'endurcissoient & se préparoient à soutenir les plus grandes fatigues. Aussi ne voit-on pas les armées Romaines se fondre par les maladies, & périr, comme les nôtres, sans combattre. Avec de tels hommes on pouvoit tout entreprendre, & se flatter du succès. Chaque soldat, mieux armé & mieux aguerri que son ennemi, comptoit toujours sur lui-même. Il n'avoit pas plus de courage naturel que les autres peuples ; mais il les méprisoit, parce qu'il étoit rempli du sentiment de son adresse & de ses propres forces. Les nations, que les Romains attaquerent, leur étoient la plupart supérieures par le nombre, la hauteur

Végece, Liv. II, ch. 4.

(a) Cet usage que nous avons pris depuis la paix, est une partie des plus importantes de la discipline. On habitue par là les troupes à la marche, & l'on peut se dispenser de les changer si souvent de garnison : il leur en coûtera moins, ainsi qu'au Roi. Elles resteront aussi plus long-tems sous les mêmes commandans & les mêmes inspecteurs ; ce qui est un grand avantage.

de la taille, & la force du corps. Qu'euſſent-ils fait s'ils n'avoient pas eu l'avantage des armes? Le Parthe & l'Africain, accoutumés à fuir & revenir à la charge, les auroient accablés de leurs traits, s'ils n'avoient ſu s'en garantir. Ce n'eſt ni la multitude, ni un courage aveugle, qui préſident à la guerre; mais la qualité des armes, la diſcipline & l'ordonnance. Annibal ſentit que pour vaincre, il devoit armer une partie de ſon infanterie à la romaine; il le fit, & l'événement juſtifia ſes réflexions. Faiſons donc auſſi celles qui nous conviennent; remontons à la ſource des principes; reprenons l'armure défenſive; accoutumons-nous-y, comme les Romains, par des exercices, & nous pourrons nous flatter des mêmes ſuccès.

C'eſt une erreur de croire que notre monde ſoit différent du leur, & que la poudre ait dû changer la face de la guerre. Le changement vient du luxe & de la molleſſe. L'opinion de la violence des armes à feu s'eſt accrue par notre penchant. On a été bien aiſe d'avoir un prétexte pour ſe défaire d'un attirail qui paroiſſoit peſant & incommode; on s'eſt habitué à penſer que déſormais la force n'avoit pas beſoin de ſeconder la valeur, & l'on a cru qu'elle étoit inutile dans un genre de combat où

le plus robuste n'a aucun avantage sur le plus foible.

Au lieu de s'appliquer à former des soldats qui tirassent d'eux-mêmes leur assurance, on s'est rejetté du côté du nombre, & chaque particulier n'a plus de confiance que dans la multitude. L'égalité même effraie quelquefois. Pour se rassurer, on hérisse une armée de bouches à feu, & l'on compte pour beaucoup de multiplier la vitesse de leurs coups : ressources de la foiblesse & de la timidité. Les troupes fondent si bien là-dessus leur espérance, qu'à l'approche d'un combat elles sont tremblantes, si le canon de l'ennemi se fait entendre avant le leur, & la terreur ne se dissipe que lorsqu'elles entendent tonner leur artillerie.

Si nous sommes résolus à ne jamais approcher de l'ennemi, je dois convenir que l'on a raison de ne pas lui laisser trop d'avantages, en ne l'imitant pas ; & que de deux armées qui se battent en lignes minces, sans penser à s'aborder, celle qui a le plus de bouches à feu, & dont la mousqueterie est la mieux servie, doit prendre la supériorité. Mais si l'une des deux, vive & impétueuse, est formée en corps courts & assez profonds, pour réunir la force à la légéreté, elle pensera bientôt à joindre l'en-

nemi, & lui enlevera tout l'avantage de ſon feu. Les Impériaux ont penſé les premiers à ſe fortifier de cette quantité d'artillerie. Ils ont eu raiſon, parce qu'ils ont conclu d'après le génie des peuples avec leſquels ils ont ordinairement la guerre, les François & les Turcs. Ils doivent craindre leur impétuoſité, & chercher de les réduire à combattre de loin. Ils n'y ont que trop ſouvent réuſſi avec nous. Pour ce qui eſt des Turcs, le canon, ni les chevaux de friſe, ne les empêchent pas d'approcher : heureuſement que leur diſcipline n'eſt pas aſſez bonne pour ſeconder leur ardeur.

Il faut donc convenir que le méchaniſme de la guerre n'eſt pas encore porté à un degré bien éminent de perfection : des réglemens d'ordre & de police, & des exercices foibles ne ſuffiſent pas. Si l'art a gagné dans quelques points, d'autres ſont demeurés dans l'engourdiſſement. Les talens des généraux ſont arrêtés, & les grandes parties de la Tactique bornées à l'uſage. Mais ceci n'eſt l'effet que de certains préjugés dont on peut connoître les cauſes, & qu'il eſt aiſé de détruire, dans un tems où l'on a ouvert les yeux ſur toutes les parties de l'adminiſtration politique & militaire.

Suppoſé, dira-t-on, que l'on veuille abjurer ces erreurs, comment s'accoutumer à

porter un jour entier la cuirasse? Comment se remuer avec cette armure, marcher, franchir des fossés, gravir des montagnes? Comment faire supporter cette gêne à l'officier, & y assujettir le soldat? Rien de plus aisé; par la voie de la discipline (*a*). En les portant dans les exercices & dans les marches, le poids & l'usage deviendront familiers. Des punitions séveres contre tout officier qui s'en dispenseroit, l'obligeront de montrer l'exemple. Il faut attacher un point d'honneur à leur conservation, à l'exemple des anciens; retrancher sur-tout cet esprit de luxe, cet amour des aises qui nous corrompent & nous efféminent; rendre la mollesse & l'oisiveté honteuses, au lieu de la gloire qu'on veut en tirer. Ce sont-là les moyens de vaincre de fausses opinions & un préjugé destructeur.

Nous avons les mêmes forces que les Romains; il ne s'agit que d'en faire comme eux une juste distribution. Comme eux, nous sommes capables des mêmes choses; elles ne nous effraient que parce que l'habi-

(*a*) Les anciens étoient si bien dans l'habit ude de s'accoutumer à porter leurs armes défensives, que les soldats avoient des danses qu'ils exécutoient armés, comme s'ils eussent été au combat. On peut voir dans le liv. VI de la retraite des dix mille, comme les Barbares étoient étonnés de voir les Grecs sauter armés de toutes pieces.

tude en est perdue. Au reste, je ne pense point qu'il faille charger les fantassins d'un poids qui les accable. Le casque, tel que je le dirai dans la suite, avec un plastron à l'épreuve, est tout ce qui seroit nécessaire.

La demi-cuirasse la plus forte pese environ quinze livres ; mais, en ne donnant au plastron que treize pouces de hauteur, sur douze de large, non compris les montans des épaules, il ne peseroit pas plus de dix livres. Il y auroit une échancrure à l'épaule droite, afin de bien coucher en joue. Un soldat seroit bien peu nerveux, s'il ne pouvoit s'en charger, sur-tout lorsqu'on donnera des chevaux pour porter les tentes, & que l'on fera mettre les sacs en colporteur, en n'y souffrant que le nécessaire (*a*). Il seroit encore possible de trouver les moyens de faire une cuirasse moins pesante : j'en ai éprouvé de différentes matieres que l'on ne tenteroit pas en vain de perfectionner (*b*).

(*a*) Cette maxime a été prise d'abord par quelques régimens, & ordonnée ensuite par le Ministre, qui l'a approuvée.

(*b*) Il ne faut pas cacher ici ce que je pense, puisque je ne parle que pour le bien de l'Etat, même de l'humanité en général. Les cuirasses de taffetas battus sont très-cheres & ne sont point trop sûres ; celles de toiles battues le seroient encore moins. Le cuir bouilli ne s'apprêtera jamais jusqu'à résister seul au coup de feu.

M. le Maréchal de Saxe, qui n'a pas pensé à donner de cuirasse au fantassin, veut qu'il ait un grand bouclier. Je respecte sa mémoire & ses idées; mais qu'il me soit permis de ne pas être de son avis. Sa targe de cuir (a) bouilli seroit bien plus pesante que le plastron, & ne seroit point à l'épreuve; d'ailleurs, l'usage du fusil ne sympatise point avec cette arme : aussi s'en est-on défait à mesure que les armes à feu ont prévalu. Les anciens avoient besoin d'un bouclier pour se garantir des traits; & l'usage des piques, la maniere de lancer le javelot convenoient avec cette armure qui se portoit au bras gauche. M. de Montécuculi vouloit en avoir, parce qu'on se servoit encore de piques de son tems, & que la bayonnette n'étoit pas connue. Il met dans son ordonnance un rang de rondaches à la tête de son bataillon, qu'il range de cette manie-

Si l'on peut parvenir à faire une cuirasse légere & à l'épreuve, ce ne sera point sans y employer du nerf filé & préparé, comme les anciens le faisoient pour leurs machines. Au surplus, quand le plastron ne garantiroit que des coups perdus, mal assurés, mal chargés ou tirés de loin, ce seroit toujours beaucoup; mais le plus grand avantage seroit la confiance & l'audace qu'il inspireroit pour s'aborder à l'arme blanche.

(a) Il convient qu'elle ne peut servir que de pied ferme, & qu'il en faut joindre deux pour résister aux coups de fusil.

re : 480 piquiers à six de hauteur, un rang de mousquetaires devant, couvert par celui des rondaches, le reste de la mousqueterie sur les flancs : disposition très-belle à voir, mais difficile à garder, pour peu que le terrein soit inégal.

On ne manque pas d'autorités en faveur des boucliers; mais elles ne peuvent conclure que dans la supposition que l'on voudroit reprendre les armes anciennes, ou les mêler avec les modernes. Le Prince Maurice les trouvoit utiles contre les piques; le Duc de Rohan * étoit du même avis. Du Belai, dans son ordonnance, qu'il compose de différentes armes, piques, pertuisanes, arquebusiers & archers, donnoit une rondelle aux piquiers seulement. On voit que, si l'on vouloit des boucliers, c'étoit à cause de l'usage des piques, & contre les fleches. Cette défensive ne paroissoit pas compatible avec l'arme de jet. Les archers des Romains ne portoient que le casque & la cuirasse. Ceux dont nous nous servions autrefois, n'avoient point de boucliers; la preuve s'en tire des réglemens qui furent faits pour leur armement. Les Anglois, qui ont conservé l'arc & l'arbalete jusques sous le regne d'Elisabeth, ne paroissent pas non plus s'en être servis. Les Flamands en ont eu néanmoins; mais les Suisses, qui ont

* Dans son Traité de la guerre.

ramené l'usage de la pique, n'en ont pas fait grand cas non plus que les Lansquenets.

Les boucliers, dont les Chevaliers se sont servis dans les tournois, & sur lesquels ils mettoient leurs armoiries, étoient de bois couvert de cuir bouilli, pour résister à la lance. Ceux de l'infanterie, appellés *targes* ou *pavois*, étoient très-grands. Il y en avoit encore au siege de Saint-Jean d'Angeli en 1621. Louis XIII, qui les trouvoit utiles dans les attaques & les assauts, avoit dessein d'en donner un certain nombre par compagnie. Il est sûr que cette armure serviroit utilement dans certaines occasions, comme après l'attaque d'un ouvrage ou d'un chemin couvert, où l'on reste exposé au feu de la place, jusqu'à ce que le logement soit fait : ou bien si l'on devoit attaquer un poste dont les environs seroient découverts, & que l'on voulût placer de la mousqueterie pour favoriser ceux qui devroient l'insulter. Mais il suffit pour cela d'en avoir au parc d'artillerie, & d'apprendre aux soldats, dans les simulacres de guerre, la maniere de s'en servir. Les montagnars Génois ont des mantelets portatifs de liege, qu'ils posent devant eux, soutenus par une fourchette. Il y a une embrasure où ils passent le fusil ; lorsqu'ils ont

tiré ils l'enlevent avec le canon qu'ils mettent ſur l'épaule; le mantelet ſe trouve derriere & les couvre dans la retraite. Ils ſont légers, mais ils ne réſiſteroient pas à un coup de fuſil tiré de près. Sans augmenter beaucoup leur peſanteur, il y auroit moyen de les rendre plus ſolides.

On ſe ſervoit autrefois, dans les ſiéges, de grands boucliers appellés *tallevas*, pour couvrir les archers qui tiroient ſur les aſſiégés. Ils étoient portés par des gens qui n'avoient d'autre fonction que de les ſoutenir. Toute eſpece de mantelet peut nous convenir dans bien des cas, mais jamais en pleine bataille. Ne penſons point à charger le ſoldat d'une choſe, dont l'embarras peut ſurpaſſer l'utilité : peut-être même que ce préſervatif ne ſerviroit qu'à le rendre timide, en lui donnant l'idée d'une trop grande circonſpection. Cela nuiroit à l'eſprit d'audace qu'il faut lui inſpirer, & cadreroit mal à notre ſyſtême. Cette raiſon porta autrefois Alexandre à ne laiſſer que la demi-cuiraſſe à ſes ſoldats. L'opinion tient lieu aux hommes de réalité. Si on les mene nuds au combat, leur courage diminue ; ſi on leur couvre les parties les plus eſſentielles du corps & les reſſources de la vie, ils croient être garantis par-tout, & c'en eſt aſſez.

Rien n'étoit plus mal entendu, que lorſ-

qu'on couvrit de fer un gendarme des pieds jusqu'à la tête : il n'avoit pas plus d'audace que s'il n'eût porté que le casque & la simple cuirasse, & il en périssoit bien davantage. Celui qui étoit abattu, ne pouvoit plus se relever ; il étoit pris, foulé aux pieds des chevaux, ou assommé. Les chanfreins *, garde-poitrails, garde-flancs, composés de cuirs bordés de lames de fer, étoient bien plus censés. Le cheval est la sauve-garde du cavalier, & il seroit peut-être à souhaiter que l'on reprît quelques-unes de ces pieces les plus utiles. Je ne puis assez m'étonner que M. le Maréchal de Saxe n'y ait point pensé, lui qui arme son cavalier de pied en cap, & d'une armure qui n'est qu'à l'épreuve de l'arme blanche.

* Masque qui couvroit la tête du cheval.

Il est certain que le feu de l'infanterie sera toujours beaucoup de mal à la cavalerie, quand il sera bien ménagé. L'armure du Maréchal ne pourroit donc garantir un escadron d'être ruiné à la premiere charge. On voit qu'il n'a pensé qu'au combat de cavalerie, & non de cavalerie à infanterie. Cette derniere idée lui est échappée.; c'est cependant ce qui arrive très-souvent. Les pieces les plus essentielles pour l'armure du cavalier, sont celles qui garantissent la tête, la poitrine & la main. Il peut se passer des autres qui l'appesantiroient trop. Un garde-poitrail

poitrail seroit nécessaire au cheval, ne fût-il qu'à l'épreuve de la baïonnette, ainsi qu'une têtiere qui ne puisse être coupée sur la nuque par le coup de sabre. Voilà comme on devroit armer à présent la cavalerie. Si on la laisse nue & sans arme défensive, ce ne sera plus qu'une troupe de coureurs. Les novateurs me citeront la cavalerie Prussienne, qui n'est pas couverte de même. Je réponds à ces messieurs qui n'osent jamais rien entreprendre sans modeles, qu'il vaut bien mieux consulter la raison & l'expérience. Qu'importe comment nos ennemis soient armés, pourvu que nous le soyons bien ? S'ils reprenoient des armures completes, faudroit-il donc pour cela les reprendre aussi? Rien n'est si sot souvent que l'attention scrupuleuse à imiter.

ARTICLE IV.

Armure de l'ancienne gendarmerie. Avantages des armes défensives.

LA guerre est un des maux attachés à la condition humaine. Les malheurs qu'elle entraîne sont infinis ; mais l'art & la discipline peuvent les diminuer. Le guerrier

doit exposer gaiement sa vie : c'est à ceux qui l'emploient d'en ménager le sang. La victoire est toujours trop chere, quand elle coûte des hommes que l'on pouvoit épargner, sur-tout s'ils sont des meilleurs & de l'élite des troupes. Nos grenadiers sont destinés à faire la tête de toutes les attaques, les périls se répetent pour eux à chaque instant; on en perd une infinité, & des compagnies entieres sont détruites, sans qu'on y fasse la moindre attention. Ces hommes choisis, braves & vigoureux, doivent sans doute être préférés pour les coups de main & les entreprises hardies; mais en tire-t-on le parti que l'on devroit & que l'on pourroit, s'ils avoient des armes défensives : on les mene périr à une palissade, & l'on est repoussé. S'ils étoient cuirassés, ils auroient le tems de la couper ou de l'arracher. Je l'ai déjà dit, & je ne crains pas de le répéter, dès que l'arme défensive est supprimée, il n'y a plus d'avantage pour la force, & très-peu pour la valeur. David tua Goliath, avec la fronde; cent pigméesd, erriere un retranchement, peuvent tuer autant de géans qu'il s'en présentera. Que l'on donne des cuirasses à ceux-ci, ils briseront, renverseront les obstacles, & écraseront tous les pigmées.

Dans le tems que la gendarmerie étoit

le seul corps de réputation, on prenoit, pour le service à pied, des troupes d'aventuriers, braves à la vérité, mais gens de sac & de corde, mal vêtus, mal armés, & sans discipline *. On les jettoit à la tête des assauts, & la gendarmerie à pied suivoit. On prodiguoit un sang que l'on n'estimoit pas, & dont on étoit souvent bien aise de se purger. Il n'en est pas de même de nos grenadiers, c'est ce que nous avons de plus précieux : la gloire & le point d'honneur mettent à leur tête les plus anciens officiers ; on devroit donc penser un peu plus à leur conservation.

* On les nommoit *Ribauds* & *Routiers*.

Le point d'équilibre est difficile à garder, & l'on donne presque toujours dans les extrêmes. Il fut un tems, où l'on se cuirassoit de la tête aux pieds : on est à présent nud, comme les Sauvages. Les premiers François, ainsi que les peuples du Nord, n'avoient pour arme défensive, qu'un méchant bouclier de bois ou d'osier couvert de cuir. Après leur entrée dans les Gaules, ils prirent quelques usages des Romains. Les Gaulois servoient très-bien à cheval : cela leur donna envie d'avoir de la cavalerie ; ils prirent aussi des casques & des cuirasses. Cependant la plus grande partie n'en avoit pas encore du tems de Charles-Martel, ce qui manqua de les faire battre à

Tours par les Sarrafins, qui portoient des cottes rembourrées de coton (*a*). Ils les imiterent, & prirent encore la chemife de mailles. On fe couvroit les cuiffes & les jambes ; on fe fit auffi une capeline ou armement de tête. Toutes ces pieces, jointes enfemble, rendoient invulnérable.

L'armure des Chevaliers fut le gambefon ou cotte rembourrée, la cotte de mailles double, autrement dite, le haubert qui couvroit bras, cuiffes & jambes ; le heaume, grand cafque complet, avec la mentonniere & la vifiere ; il defcendoit fort bas & fe joignoit au haubert par un colerin : quelques-uns portoient de plus une plaque de fer fur la poitrine. Tout cela étoit deftiné contre l'effort de la lance ; les fléches & les traits ne pouvoient le percer. L'archer & l'arbalêtrier avoient auffi de ces pourpoints rembourrés appliqués fur un cuir de cerf ; quelquefois ils étoient renforcés par

(*a*) Si les Sarrafins ont été, comme on le croit, les inventeurs des tournois, ils ont dû avoir les premiers les armures qui y étoient propres. Celle de pied-en-cap a toujours été fort ufitée en Afie pour la cavalerie. Les Médes étoient couverts de fer ; il y avoit en Perfe des corps armés de mailles de fer & d'un écu. Les chevaux étoient auffi bardés de mailles ou de lames de fer. Les Parthes ont eu des gendarmes couverts de cuiraffes completes. Les Arabes, fortis de l'Afie, ont dû en prendre les ufages ; répandus en Afrique, de-là en Efpagne, ils les y ont apportés.

de minces lames de fer entre la doublure & l'étoffe. On y joignoit des manches de mailles, des gantelets, un chaperon & gorgerin aussi de mailles de fer. Néanmoins, comme l'infanterie étoit fournie par les communes (*a*), elle n'étoit pas toute aussi bien armée ; c'est pourquoi l'on n'en faisoit pas grand cas. Il y avoit aussi de la cavalerie légere ; celle-ci ne portoit que le chapeau de fer ou casque sans visiere, & n'avoit pas le haubert non plus que les archers & autres qui marchoient à la suite des bannerets.

On commença, vers le regne de Philippe le Bel (*b*) à se servir d'armures de fer battu : cependant on ne quitta entiérement le haubert que sous Charles VII. Ce furent les armes à feu, dont on commençoit à se servir, qui produisirent ce changement. Le gendarme se couvrit de la tête aux pieds, comme il étoit auparavant, avec le haubert ; car on ne vouloit laisser aucun endroit du corps à nud. Cela faisoit dire au brave la Noue « qu'en voulant rendre les harnois » plus massifs, ils avoient tellement passé » mesure, qu'ils s'étoient chargés d'en» clumes, au lieu de se couvrir d'armures ».

(*a*) Milice fournie par les villes, bourgs & villages. On commença de s'en servir sous Philippe I.

(*b*) Le Gendre dit que ce fut vers l'an 1300.

Aussi se débarrasserent-ils dans la suite de plusieurs pieces. Sous Henri III, ils n'avoient plus les couvre-cuisses, ni les brassards; ils avoient seulement conservé la cuirasse, des gantelets & une salade (*a*). Les fantassins avoient pris le *halecret*, cuirasse de lames de fer, mises en forme d'écailles, auxquelles étoient jointes des tassettes qui descendoient jusqu'aux genoux, & des avant-bras. D'autres portoient une chemise ou galête de mailles avec les manches; l'armure de tête étoit un petit casque appellé *cabasset*. Du Belai dit qu'ils étoient ainsi armés de son tems, c'est-à-dire, sous François I. Il faut qu'il ne trouvoit pas leur armure suffisante, puisqu'il proposoit d'y ajouter des jambieres & des gantelets. C'étoit tomber dans le même défaut que la Noue reprochoit aux gendarmes. On ne suivit pas son systême; le relâchement y avoit mis bon ordre. On ne porta plus que le simple corcelet, & ce fut la seule armure qui resta jusqu'à la fin.

Nos ancêtres se faisoient autrefois autant d'honneur de porter leurs armures, que nous en voulons tirer de n'en avoir point

(*a*) Les armes offensives ont été la lance, la masse d'armes, l'épée & un poignard. On commença à quitter la lance sous Henri III, & après Henri IV, il n'en fut plus question.

du tout. Les officiers s'armoient auſſi différemment, ſelon les occaſions. Dans une bataille rangée *, ils devoient avoir des armes completes; ſçavoir, la cuiraſſe, le caſque, trois lames de braſſards & trois de taſſettes, à l'épreuve du piſtolet, avec une pique de Biſcaïe; mais pour un aſſaut, une attaque de retranchement, une eſcalade, ils ſe couvroient ſeulement d'une chemiſe de mailles, d'une rondelle (*a*), & mettoient l'épée à la main. M. de Montluc étoit armé de cette maniere au ſiege de Boulogne où il reçut deux coups de fléches dans ſa rondelle. M. de Sulli, encore jeune, fut renverſé dans le foſſé, à l'aſſaut de Villefranche en Périgord, par le choc des piques & des hallebardes. Il eût été percé & tué ſans ſes armes. Quel homme la France n'auroit-elle pas perdu! & combien, depuis un ſiecle, n'auroit-elle pas conſervé de ſes plus braves officiers, qui euſſent été un jour dignes des premiers grades, ſi l'on avoit eu l'uſage des armes défenſives qui nous con-

* Milice Françoiſe de Mourgommeri.

(*a*) Petit bouclier de vingt-quatre à trente pouces de diametre; il a ſervi aux lanciers ſous le nom d'*écu*. Il y en avoit de ronds & d'ovales. On voyoit encore en Allemagne dans ces derniers tems des veſtiges de l'ancienne armure; ſçavoir, des caſques & des chaînes de mailles aux bras. Les gendarmes Polonois portoient le caſque & la cuiraſſe, & les Pancernes des cottes de mailles.

viennent ! Ce n'eſt pas que j'imagine de reprendre tout l'ancien attirail. Je me borne, comme je l'ai dit, au ſimple plaſtron ; je ne vois pas ce qui empêcheroit que les officiers y joigniſſent des manches de mailles, ſur-tout dans les cas d'aſſauts & d'attaques de poſtes, où l'on eſt expoſé aux coups de l'arme blanche, quand ils ſont bien défendus. Ils devroient avoir auſſi de bonnes épées, avec un piſtolet à la ceinture : cela vaut bien mieux, dans ces occaſions, qu'un ſponton, qui n'eſt d'aucune utilité (*b*).

Il eſt enjoint aux brigadiers & officiers majors, d'être cuiraſſés un jour d'affaire, parce qu'ils ſont à cheval, & que l'on n'a pas cru qu'il fût poſſible de porter aucune défenſive à pied ; mais ceux-là même n'y étant point habitués, ne peuvent le ſupporter. Quelques-uns, par vaine gloire, ne veulent point s'en charger, ou craignent de donner lieu à la raillerie. En effet, il ſemble qu'on doive être un peu honteux de ſe couvrir, tandis que ſes camarades ne le ſont point. La mode fait la loi, & dès que le plus grand nombre n'eſt point armé, on paroît plus brave de combattre à nud. Telle eſt la

(*a*) Les ſpontons ont été quittés depuis que ceci eſt écrit, & les officiers ſont à préſent armés de fuſils avec la baïonnette, ce qui vaut beaucoup mieux.

force du préjugé. C'eſt être hardi de le contrarier, & je m'expoſe peut-être moi-même au ridicule; mais je veux bien en courir les riſques, ſi la patrie & l'humanité peuvent tirer quelqu'avantage de mes réflexions.

Je n'examine point ſi l'amour des richeſſes, le luxe & l'intempérance, en amolliſſant nos corps, n'ont point énervé la vigueur de l'ame; ſi nous avons toujours le même zele pour la patrie, la même ardeur pour la gloire : cette diſcuſſion appartient à la politique, & je veux éviter de conclure. Je me perſuade que nous avons encore la même bravoure, mais non pas la même audace. Cela eſt dans la nature. Celui qui eſt armé a bien plus de confiance en lui-même, que celui qui eſt entiérement découvert : la moindre arme défenſive lui cache plus de la moitié du danger. Avec le même fond de valeur, nous n'avons pas les mêmes moyens de l'employer qu'autrefois. Rien n'étoit alors impoſſible à la force & au courage réunis.

Alexandre, qui ſe trouva lui troiſieme dans la ville des Oxydraques, eût péri des premiers coups qui lui furent portés, ſi ſon armure & ſon bouclier ne l'euſſent garanti.

Henri IV ſe trouva de même, avec quinze cavaliers, enfermé dans la ville

d'Auch en Gascogne. La herse ayant été abattue, il fut d'abord attaqué par cinquante hommes, qui disoient : *Tirez au panache blanc, c'est le Roi de Navarre.* Pressé de toutes parts par la foule, il s'adossa à un portail où il tint ferme jusqu'à ce que ses gens, ayant forcé la porte, le secoururent. Une autre fois, avec vingt gendarmes, il arrêta, à la tête du pont d'Aumale, la cavalerie du Duc de Parme, & fit ensuite sa retraite.

Le chevalier Bayard, avec un seul écuyer, arrêta les Espagnols sur le pont du Garillan, & donna le tems au secours d'arriver. La lance au point, il renversa d'abord quatre hommes d'armes, dont deux tomberent dans l'eau. Les Espagnols irrités l'attaquerent avec fureur ; mais il les soutint tous l'épée à la main, s'accula à la barriere du pont pour les empêcher de la gagner, & leur donna, dit l'Historien, tant de besogne, qu'ils croyoient avoir affaire à un diable.

On peut se rappeller chez les anciens l'action d'Horatius-Coclès qui défendit de même le pont du Tibre, & quantité d'autres semblables, sans compter les occasions où un petit nombre de soldats ont bravé la multitude, & en ont souvent triomphé. Ces événemens nous paroissent fabuleux ; mais

le merveilleux diſparoît, ſi l'on conſidere l'impreſſion de la diſcipline & la maniere dont on étoit armé. La nudité préſente ôte à la valeur les moyens les plus beaux de s'immortaliſer : elle nous interdit des actions où l'intrépidité, la force même ne ſuffiſent pas, ſi elles ne ſont ſecondées par la nature des armes. On ſe défend courageuſement dans un poſte, comme une maiſon, un retranchement, un défilé; mais quel homme imiteroit Bayard à la défenſe du pont du Garillan ! Quelques coups de fuſil tirés de loin l'auroient bientôt atterré. On peut juger que bien des entrepriſes, qui paroîtroient à préſent téméraires, n'auroient été autrefois que hardies. Reprenons des armes défenſives, & nos témérités ne ſeront plus que des hardieſſes.

ARTICLE V.

Caractere du François. Raiſon pour prendre des armes défenſives ; ce qui s'y oppoſe.

J'AI ouï dire quelquefois que les batailles étoient beaucoup plus ſanglantes anciennement qu'elles ne le ſont aujourd'hui ; d'où l'on conclut que les armes défenſives ſont

inutiles, puiſqu'elles ne diminuent point la perte des hommes. Je réponds que ce qui rendoit les combats meurtriers, c'eſt qu'on s'approchoit, & que l'on ſe mêloit. D'ailleurs, le fort du carnage n'étoit pas dans le combat, mais dans la déroute. Lorſqu'une armée étoit rompue quelque part, le parti qui plioit n'avoit pas le tems de faire retraite, & la perte devoit être grande: les armés à la légere ne donnoient point de relâche. Telles étoient les batailles entre les Romains & les Samnites, ou les Carthaginois, & entre les nations Grecques. Mais ſi l'on conſidere celles qui ſe donnoient entre des nations inégalement armées, c'étoit bien autre choſe: lorſque le parti le plus nombreux ſuccomboit, le carnage étoit affreux, & la terre couverte de morts; c'eſt pourquoi on en voit un ſi grand nombre dans les batailles des Romains contre les Cimbres & les Gaulois, & entre les Grecs & les Perſes. Celles-ci étoient toujours déciſives. On ne voit de ces affaires douteuſes, où les deux partis s'attribuent la victoire, que lorſque la guerre ſe fait entre des peuples également diſciplinés, & qui ont à peu près la même maniere de combattre. L'hiſtoire moderne en fournit plus d'exemples que celle des anciens, parce que les Européens different peu dans leur Tactique, &

qu'ils ont tous le même degré de ſcience militaire.

Une raiſon qui pouvoit encore contribuer autrefois à rendre les défaites ſanglantes, c'eſt que les armées ayant peu d'étendue & beaucoup de profondeur, elles s'abordoient ordinairement ſur tout leur front, & le combat étoit général. Il eſt bien rare que la même choſe arrive à préſent, ſoit par la grande étendue des lignes, ou à cauſe de l'uſage où l'on eſt de ſe fuſiller & de ſe canonner pendant des heures entieres. Malgré cela, on peut citer des occaſions où l'on s'eſt battu avec acharnement, & où il s'eſt fait de très-grandes pertes. Des ruiſſeaux de ſang ont coulé à Séneff, à Malplaquet, à Zorendorf. En Italie, Parme, Luzara & Caſſano ont vu la terre inondée de ſang par une mouſqueterie des plus animée : dira-t-on que les armes défenſives n'y euſſent ſervi de rien; & ſi l'on ſe fût approché, n'auroient-elles pas encore été plus utiles ? Je conviens qu'elles ne garantiſſent pas celui qui fuit d'une mort honteuſe : auſſi n'eſt-ce pas là leur deſtination. Elles ne doivent couvrir que les braves, dont le ſang eſt précieux ; & c'eſt à eux ſeuls que je penſe. Quand on n'en ſauveroit qu'un petit nombre, ce ſeroit beaucoup gagner.

Mais ce n'eſt pas dans les combats en plaine, que ſe font toujours les plus grandes pertes? Les attaques de poſtes, de retranchemens, les aſſauts, s'ils ſont bien ſoutenus, ſont quelquefois des boucheries. Il eſt certain que nous y perdons plus que les anciens; & l'on ne peut nier que leurs armes, & les précautions qu'ils prenoient, ne leur ſerviſſent (a). Le maréchal de Saxe a dit, que la nation étoit plus propre aux affaires de poſtes, qu'à aucune autre. M. de Folard dit que nous perdons plus en détail dans un long ſiége, que l'on ne feroit dans une attaque de vive force. L'un & l'autre ont penſé que le génie du François le portoit à l'attaque, & qu'il falloit ouvrir une

---

(a) L'attaque des retranchemens d'Exilles, en 1747, ſi meurtriere, l'eſcalade de Munſter, auroient peut-être réuſſi, ſi nous avions été armés défenſivement. Des officiers & des ſoldats ont monté à la Siette juſques ſur le parapet. S'ils n'avoient pas été tués ſur le champ, ils euſſent été ſuivis, & l'ennemi intimidé abandonnoit le retranchement. M. de Montecuculi dit « que les aſſauts » doivent ſe ſoutenir & ſe repouſſer avec des gens qui » aient des armes à l'épreuve ». Il eſt aiſé d'en conclure que les attaquans ne doivent pas être entiérement découverts, puiſque ces entrepriſes ſont toujours très-meurtrieres, quand la réſiſtance eſt un peu vigoureuſe. Depuis long-tems il n'y a pas d'exemples d'un aſſaut bien ſoutenu; c'eſt que perſonne n'eſt armé ni pour l'attaque, ni pour la défenſe, & que l'on ſe rend preſque toujours avant que la place ſoit ouverte.

carriere à ſon ardeur (*a*). Alors on ne niera pas l'utilité des armes défenſives, & l'on ſera forcé de convenir qu'en augmentant la confiance du ſoldat, elles ajouteront un nouveau degré d'impétuoſité à ſon courage. Si l'on prend ce parti, les autres nations nous imiteront : objection qui a toujours été faite à ceux qui ont voulu propoſer quelque choſe d'utile. Il n'eſt pas ſûr qu'elles nous imitent d'abord, & l'on profitera des premiers avantages. Lorſqu'elles l'auront fait, il nous en reſtera encore aſſez.

Puiſque le caractere national porte le François à l'attaque, il cherchera de réduire la guerre en affaire de poſtes, & les batailles, à l'arme blanche : il voûdra abréger la longueur des ſiéges, & convertir, quand il ſera poſſible, la lenteur de leurs opérations en inſulte. Dans tous ces cas, l'armure défenſive doit lui ſervir plus utile-

(*a*) « C'eſt tems perdu, dit Montluc, de s'amuſer à » ces eſcopéteries, il faut ſe joindre ». Et en parlant de l'invention de l'arquebuſe : « Maudit ſoit l'inſtrument qui » fait périr tant de braves gens, de la main ſouvent des » plus lâches, qui n'oſeroient regarder au viſage celui » qu'ils renverſent de loin de leurs bales ». Cette imprécation, qui venoit du ſouvenir d'une bleſſure qu'il avoit reçue, n'étoit pas raiſonnable ; car il y a toujours eu des armes de jet. Nous ſerions bien plus fondés à préſent de prendre de l'humeur contre elles, puiſque l'on s'eſt réduit à ne ſe ſervir jamais de l'arme de main.

ment qu'à son ennemi, parce que l'attaquant est très-long-tems exposé aux coups, avant que l'autre, qui l'attend de pied ferme, ou à couvert, soit dans le cas d'en recevoir. Le premier veut bien les essuyer quelque tems, afin de porter les siens de plus près & avec plus de fruit. Les nations, qui n'ont pas la même vivacité, ne doivent pas en retirer autant d'avantages. Une de nos voisines, rivale de gloire & de commerce, porte dans les siéges une circonspection & une lenteur dont elle ne se défera peut-être jamais : brave, généreuse, & fiere à l'excès, elle méprise ses ennemis ; mais si l'on a l'audace de l'attaquer, son courage s'étonne, & elle n'a plus la force de se défendre. Les autres qui nous environnent sont plus sobres, plus économes, plus robustes, plus patientes que nous, mais plus froides & plus pesantes, conséquemment moins propres à l'offensive. La nature des armes ne changera point leur tempérament, & celui-ci influera toujours sur la maniere de combattre.

Si les Gaulois avoient eu le casque, la cuirasse & le bouclier des Romains, avec la même épée, il est probable que ni les sentimens patriotiques, ni peut-être la supériorité de l'ordonnance ne les eussent sauvés. Il eût fallu céder au nombre, à la force

du

du corps, & à la violence du choc (*a*). Heureusement pour Rome, que ses ennemis ne s'aviserent jamais de réfléchir sur la cause de leurs défaites. Si depuis François premier, notre infanterie eût valu celle des Espagnols, malgré l'égalité des armes, la fortune n'eût point été balancée : il fallut de longues guerres pour les rapprocher, & la gloire de ces derniers s'éclipsa enfin devant le bonheur & le génie du grand Condé (*b*).

(*a*) Les Gaulois méprisoient quelquefois si fort les armes défensives, qu'à la bataille de Télamon ils avoient quitté leurs sayes pour être tout-à-fait nuds. Malgré leurs mauvaises armes, les Romains les regardoient comme l'ennemi le plus dangereux. Les Francs n'étoient pas mieux armés quand ils entrerent dans les Gaules, mais ils avoient le même feu, la même impétuosité que les Gaulois, & les Romains n'avoient plus ni armures, ni discipline. Ils les battirent à Soissons, avec leurs francisques : c'étoit une hache d'armes à deux tranchans, avec un manche très-court. Ils la lançoient avec beaucoup d'adresse, & mettoient l'épée à la main. Ils avoient encore une dague ou poignard. Ils prirent dans la suite la fronde, l'arc, le javelot & la lance.

(*b*) L'infanterie Espagnole depuis Charles-Quint eu la plus grande réputation ; sa constitution étoit excellente, & tous les auteurs militaires du seizieme siecle la citoient pour exemple. La Noue dit qu'il *y régnoit de la fraternité & un bon esprit parmi les soldats qui se tenoient fiers de leur état, & donnoient aux nouveaux de bonnes instructions ; au lieu que chez nous on ne pensoit qu'à piper un jeune homme & lui tirer son argent : la noblesse s'y rangeoit plus volontiers que dans la cavalerie, & y faisoit son apprentissage, pour parvenir au grade de Capitaine qui étoit aussi estimé qu'en France celui de Colonel.* Disc. XIV.

Les préjugés ne manquent jamais de raisons spécieuses pour se défendre, & lorsqu'on veut les combattre, on voit renaître les objections, comme les têtes de l'hidre. Je ne doute pas qu'on ne m'en fasse plusieurs, dont la plupart ne sont pas assez importantes pour les prévenir. Je dirai seulement, sur l'objet de la dépense, que lorsqu'on y a trop d'égard dans une institution militaire, on ne doit pas s'attendre d'avoir rien de bon. Le vice qu'une mauvaise économie y laisse croît comme une gangrene, & les abus multipliés s'enchaînent les uns aux autres. Le premier achat des cuirasses pour l'infanterie ne seroit pas un objet bien considérable, & l'entretien ne coûteroit qu'en tems de guerre. Il ne seroit question que d'un léger dédommagement à chaque capitaine, qu'on peut intéresser à conserver ses cuirasses, comme les habits, les fusils & autres effets de sa compagnie. Ceux qui regardent la dépense comme un obstacle à cet établissement, font tort à la générosité & à la sagesse du Prince & de ses Ministres, qu'une raison aussi foible n'arrêteroit point, s'ils étoient d'ailleurs bien persuadés de son utilité & de ses avantages.

Le grand obstacle est la mollesse, l'habitude des aisances trop recherchées, qui font rejetter tout ce qui paroît un peu gênant &

incommode. Cependant ces gens si délicats ne devroient-ils pas rougir de ne pouvoir supporter la moindre partie de ce que des femmes, sexe naturellement si foible, ont autrefois porté? Sans avoir recours à l'antiquité, la nation me fourniroit assez d'exemples d'héroïnes qui ont combattu chargées de la pesanteur d'une armure entiere (*a*). Cependant malgré notre délicatesse & l'attrait des délices qui nous subjuguent, nous sommes encore capables de ce que l'on voudra. Les classes, d'où l'on doit tirer le soldat, n'ont rien perdu de leurs forces, & cette noblesse, éloignée du luxe de la capitale, animée par l'honneur, sera toujours une ressource sûre pour l'Etat. Elle se pliera sans murmure aux loix de la discipline, & voudra imiter ses ancêtres. C'est dans cet ordre que doit se conserver le germe des vertus guerrieres, germe que l'attrait des richesses & le monstre de la cupidité n'ont que trop corrompu.

J'ai toujours remarqué que le soldat murmure moins que l'officier, parce qu'il est

(*a*) La fameuse comtesse de Monfort qui disputa la Bretagne à Charles de Blois, Jeanne de Harpedonne qui défendit Fontenay contre du Guesclin, une Dame de Miraumont en Xaintonge, de Baumenas en Lorraine, chefs du parti Calviniste, & quantité d'autres, ont paru à la tête des troupes armées de toutes pieces.

plus endurci & plus fait à la peine. Je ne doute pas qu'on ne puiſſe en attendre beaucoup de conſtance avec des officiers qui lui en montreront l'exemple. Cette vertu doit être regardée comme la baſe de la diſcipline; elle s'inſpire encore plus qu'elle n'eſt dans le caractere. Chez une nation, à qui elle eſt moins naturelle, elle s'établit par l'ordre & de bons réglemens; elle ſe fortifie par l'imitation. L'inférieur a honte de ſe plaindre, quand le ſupérieur ne dit mot. Cet eſprit eſt un objet des plus importans; il influe ſur la maniere de penſer dans tous les cas, & tient ſouvent lieu de loix militaires. L'exemple & le point d'honneur ſont bien plus puiſſans qu'elles; mais quand les ſentimens s'affoibliſſent, que l'ame n'a plus la même force, que tout eſt relâché, les meilleures loix deviennent inutiles. On les viole ſans crainte, & perſonne n'a le courage de les faire obſerver. *Quid leges ſinè moribus*, dit Tacite, *vana proficiunt.*

Celles des Grecs & des Romains étoient très-ſéveres contre celui qui abandonnoit ſon poſte ou ſes armes. A Athenes, on habilloit le lâche en femme, & on l'expoſoit à la riſée du peuple : à Sparte, il étoit vêtu d'une robe déchirée ; chacun pouvoit le ſouffletter & lui jetter de la boue au viſage : affronts mille fois pires que la mort. Chez

les Germains & les Francs, celui qui avoit perdu ſon bouclier, étoit déclaré infâme, exclu des ſacrifices & des fêtes; il ſe pendoit ſouvent de déſeſpoir pour terminer ſa honte. Les traits de lâcheté ont toujours été livrés aux marques du dernier mépris; mais il ſemble qu'on ſoit devenu plus indulgent, depuis que l'on voit des gens qui autrefois n'auroient pas oſé ſe montrer, lever la tête avec orgueil, & la ſociété leur marquer de la conſidération à proportion de leur train.

Si le corps de cette ſociété eſt lâche & corrompu, la nation en général eſt toujours ſenſible à la gloire. L'état militaire ne ſouffre rien de taré; il ſe purge lui-même de ſon écume. Néanmoins on ne penſe pas avec aſſez de vigueur dans certaines occaſions du reſſort de la diſcipline. Je n'ai jamais vu infliger la moindre peine à des ſoldats qui avoient fui, même perdu ou jetté leurs armes. Je pourrois en citer des traits qui m'ont révolté, & qui prouvent combien nous ſommes à cet égard éloignés des anciens. Le fils de Caton, après la bataille de Pidne * où il avoit vaillamment combattu, ſe voyoit ſans ſon épée qui lui étoit échappée des mains; déſeſpéré, il aſſemble pluſieurs de ſes amis auxquels il conte ſon aventure; il charge avec eux quelques troupes de Macédoniens qui étoient encore enſemble, les taille en pieces, par-

* Plut. V. de P. Emile.

court le champ de bataille, & n'osa revenir qu'après avoir enfin retrouvé cette épée sous un monceau d'armes & de cadavres.

CONCLUSION.

En parcourant les tems où l'on s'est servi d'armes défensives, celles qui ont été d'usages en divers lieux, & les changemens qui y sont survenus, on s'apperçoit que l'on n'a pas su garder à cet égard de justes proportions. Les uns, pour vouloir trop se couvrir, se sont chargés d'armures au point de ne pouvoir se remuer. C'est ce qui fut cause, à la bataille d'Issus, de la défaite d'une partie de la cavalerie des Perses par la Thessalienne, armée moins pesamment. Lorsqu'on prit en Europe les armes défensives, on tomba insensiblement dans le même défaut, & les chevaliers se piquerent de ne laisser aucune partie du corps découverte. On n'étoit guere plus raisonnable pour l'infanterie, qui, malgré cela, ne fut jamais généralement bien armée. Les pourpoints rembourés & les cottes de mailles pouvoient résister aux fléches & à l'arme blanche. Quand les armes à feu firent prendre le fer battu, on voulut être tout aussi couvert, ce qui étoit peu sensé. Le corcelet & les pieces adhérentes n'étoient qu'à l'épreuve du pistolet:

Arrian.

cette armure n'étoit pas moins pesante, & l'on se rebutoit de la porter. L'on s'en dégoûta bien davantage, quand la mousqueterie se multiplia. Il étoit tout simple de rejetter une partie, & de renforcer l'autre. On n'y pensa pas, & l'on garda encore long-tems par habitude une arme qui devenoit tous les jours plus inutile, sans se résoudre ni à la quitter tout-à-fait, ni à la rendre meilleure. Du Bellai, la Noue, * qui voyoient le relâchement, crioient & ne trouvoient pas le remede. Ils vouloient que l'on conservât l'armure entiere, ce qui étoit impossible. Ils citoient les Romains, & jamais ceux-ci, dans la fleur de leur milice, ne furent armés ainsi. Ils s'en rapportoient à Végece, qui avoit confondu les tems de la légion & ses usages avec ceux des Grecs, & même des Barbares.

* Voyez M. du Bellai, chap. 4.

Les armes défensives nuisent plus qu'elles ne servent, lorsqu'elles passent une certaine mesure. Il faut pouvoir les porter aisément & sans embarras. Les Perses, les Arméniens avoient une grosse cavalerie toute bardée de fer, qui ne fut pas moins défaite par les Grecs & par les Romains. Combien de fois la gendarmerie n'a-t-elle pas été embarrassée du poids de ses armes, & eu souvent du pire par cette raison? La Noue n'a pu s'empêcher d'en convenir.

Si c'est un défaut à la cavalerie d'être trop armée, à plus forte raison à l'infanterie, qui doit marcher & se mouvoir aisément. Il eût été bien simple de réduire toute l'armure au casque & au plastron; mais on étoit accoutumé de voir des gens emboîtés, & l'on n'imaginoit pas qu'une bonne défensive pût être autrement.

Les armes défensives, que Végece donne mal-à-propos aux Romains, sont en partie les mêmes que les Grecs paroissent avoir eues (*a*). Ils portoient des casques & les deux pieces de la cuirasse. Celles-ci ont été la plupart de lames de fer coupées en écailles, ou des chemises de mailles. Les Athéniens en prirent de lin, comme plus légeres : ce fut Iphicrate, le dernier général de réputation qu'ils eurent, qui les leur donna avec le petit bouclier. Les autres Grecs, tels que les Lacédémoniens & les Thébains, garderent la cuirasse de fer & le grand bouclier. Philopœmen, qui vouloit armer pesamment les Achéens, leur fit prendre encore d'autres pieces de l'armure. Les Grecs n'eurent point sur cet article un principe fixe comme les Romains. Ceux-ci s'en tinrent

(*a*) Selon cet auteur, les armes défensives du légionnaire étoient une cuirasse complette avec les greves & les tassettes. M. du Bellai en parle de même, & cite mal-à-propos Polybe.

constamment au casque ouvert & au plastron *, avec une lame de fer à la jambe droite. Ils jugerent que les autres pieces devoient être plus embarrassantes qu'utiles. aucun peuple n'a donc mieux su connoître la juste proportion d'une bonne défensive ; & si jamais on est tenté d'en reprendre l'usage, c'est le seul exemple qui soit à imiter.

* Voyez Polybe, liv. 6, chap. 4.

DE LA COEFFURE.

La coëffure, qui est à présent en usage, est de toute la moins convenable au soldat. La qualité du chapeau est mauvaise, la forme incommode & tout-à-fait ridicule. Les trois cornes sont autant de réservoirs pour la pluie. Il est embarrassant à l'exercice pour le maniement des armes; le fusil l'accroche & le fait tomber. Pour éviter cet inconvénient, on le porte à présent petit & panché sur l'oreille droite à la maniere Prussienne. Malgré cela, je ne connois point de coëffure moins propre à un homme de guerre. Je ne suis pas plus partisan des bonnets hauts & pointus des Anglois & des grenadiers Hessois, encore moins de ces grands bonnets de peau d'ours, que nous avons pris des Autrichiens ; ils sont fort incommodes, & ne servent que d'un vain épouventail. Cet usage vient des barbares, qui croyoient par-

là se rendre plus terribles & effrayer leurs ennemis (*a*).

La vraie coëffure militaire est le casque, que les Grecs & les Romains ont porté. Il étoit de fer, & se mettoit au moment du combat. Pendant la marche, le fantassin le portoit dans un étui de cuir. Il étoit orné d'un panache de plumes rouges ou noires, ce qui donnoit au soldat un air formidable. La maniere dont se fait à présent la guerre & la délicatesse moderne répugnent trop à l'usage d'une pareille armure. Les casques entiers de fer, comme on les portoit autrefois, ne nous conviennent plus, jusqu'à ce que d'autres méthodes dans l'art militaire en ramenent peut-être un jour la mode. Il suffiroit à présent qu'ils fussent de cuir bouilli avec des lames de fer. Ils garantiroient des coups perdus & mal chargés, qui ne sont pas en petit nombre ; ils pareroient des pierres dans une tranchée, du coup de sabre, & de tous ceux que l'on peut recevoir sur la tête en escaladant un mur ou un

(*a*) Parmi les Germains, les uns relevoient leurs cheveux sur la tête, & les hérissoient d'une maniere horrible; d'autres y mettoient des peaux de bêtes tuées à la chasse, dont la tête leur formoit une coëffure effrayante. Plutarque dit que les Cimbres & les Teutons portoient de ces sortes d'ajustemens, surmontés de haut panaches, pour se montrer plus grands & plus terribles.

retranchement. Le cavalier auroit bien meilleure mine qu'avec ſon feutre *. On peut en juger par ceux que l'on a déjà donnés aux dragons ; & je ſuis perſuadé que le Miniſtre, attentif ſur tous ces détails, en fera prendre auſſi à la cavalerie. Les commandans & capitaines peuvent ſe diſtinguer par la crête de leurs caſques, comme les centurions Romains (*a*).

* On portoit ci-devant les chapeaux très-grands.

Une autre ſorte de coëffure excellente pour l'infanterie, & la meilleure après le caſque, ſont des pokalems ou bonnets de cuir, avec un retrouſſis qui ſe rabat ſur le cou. Ils ſont très-commodes, & durent long-tems.

On me fera peut-être à l'égard des caſques, la même objection que pour les cuiraſſes ; la peſanteur & l'incommodité. J'y réponds en deux mots, l'habitude & l'exercice. Je ne cite point l'exemple des anciens. Le vulgaire peu inſtruit ſe perſuade qu'ils étoient d'autres hommes que nous, plus vigoureux, plus robuſtes. Cela eſt vrai, ſi l'on attribue le principe de leur force à la

(*a*) J'ai vu pluſieurs de ces caſques donnés aux dragons qui ſont mal faits, ce qui les rend plus incommodes qu'ils ne devroient être. Il pourroit fort bien arriver qu'on s'en dégoûtât, parce qu'on s'en prendroit à la choſe, & non pas à la maniere qui peut ſe corriger.

maniere de vivre & aux genres d'exercices, non pas à la nature : elle n'a pas si fort dégénéré que le prétendent certains physiciens. Les Tartares d'aujourd'hui valent bien les Gêtes & les Scythes. Les Turcs & les Perses, qui habitent les contrées qui obéissoient à Darius, ne le cedent point en force, ni en courage à leurs anciens habitans, au contraire. L'Europe seroit-elle la seule partie de la terre où la nature se seroit affoiblie? Si l'on croit y voir des changemens, il faut les attribuer à des causes morales. Les coutumes, les mœurs, la politique, alterent le génie, mais ne corrompent point généralement le physique : lorsqu'elles y influent, le mal n'est point incurable, & le remede peut se trouver dans le retranchement ou la correction des causes. Si l'on jugeoit du degré de force naturelle dans une nation, par les armes qu'elle a portées, la différence seroit grande de nos ancêtres à nous. On est étonné comment nos braves chevaliers & gendarmes demeuroient à cheval un jour entier armés de pied en cap, sans se soulager autrement, qu'en relevant pendant quelques instans, la visiere de leur heaume. On l'est encore plus de les voir mettre pied à terre, & combattre ainsi dans une bataille ou dans un assaut. L'habitude

leur rendoit ce fardeau léger, ainsi que l'opinion (*a*). Néanmoins il y avoit peu de sagesse de se charger de fer avec autant d'excès. C'étoit bien mal juger de la nature des armes défensives & de leur objet, encore moins de leur effet. Aussi ne doit-on pas s'attacher à ces exemples ; mais on peut citer celui de toute la cavalerie légere, qui a porté le pot en tête & la cuirasse jusques bien après la paix des Pyrénées *, ainsi que les piquiers de l'infanterie : ceux-même du régiment des Gardes-Suisses les conserverent jusqu'au retranchement des piques en 1703, & les Gardes-Françoises avoient encore des casques en 1680, sous le nom de bourguignotes.

* On peut voir une ordonnance de 1651 à ce sujet.

DE LA CHAUSSURE.

La chaussure militaire du fantassin n'est pas moins défectueuse que sa coëffure. Elle

(*a*) Les tournois, qui étoient des images de la guerre, leur servoient de jeux & d'amusemens. En les fréquentant, ils s'habituoient à la pesanteur de leurs armes, se formoient aux combats & s'endurcissoient. La pesanteur des anciennes épées & des masses d'armes ne doit pas nous surprendre. On accoutumoit la jeunesse, dès l'enfance, à remuer & porter à la main des poids très-pesans. Par-là leurs bras acquéroient de la force. Ogier le Danois & Roland n'étoient que des hommes comme il s'en trouveroit encore.

comprend plusieurs pieces & ligatures, qui demandent beaucoup de tems pour se mettre, & sont très-gênantes pour la marche; les jarretieres coupent les jarrêts & arrêtent la circulation du sang, ainsi que les boutons de la guêtre, qui doit être juste & serrée pour bien marquer la jambe. Les soldats, pour se soulager dans les marches, sont dans l'usage de les déboutonner; & j'en ai vu qui, après avoir dormi dans une grand-garde, ne pouvoient se remuer tant ils avoient les jambes engourdies. M. le Maréchal de Saxe a vu tous ces inconvéniens: il a tâché de les corriger, en supprimant les jarretieres; mais il conserve la guêtre qui, de cuir ou de toile, a les mêmes défauts. Comment n'a-t-il pas pensé aussi que si le soldat se sert de galoches dans son quartier, ce n'est qu'autant qu'il l'habite; il ne pourroit s'en servir en marche, sur-tout étant accoutumé de porter un escarpin pour le tems sec. Il lui faut une chaussure fixe, dont il puisse se servir en tout tems & en toute occasion. Celle des Hongrois m'a toujours paru la plus sensée & la plus commode; il ne seroit question que de la rendre propre à l'infanterie.

Le fantassin pourroit donc avoir un pantalon qui descendroit jusqu'à la cheville du pied, & seroit fendu depuis le dessus du

genou juſqu'en bas. Il ſe fermeroit avec des petits boutons juſqu'au gras de la jambe, & de-là en bas, avec un lacet, en laiſſant une patte par deſſous. On lui donneroit un brodequin qui monteroit aſſez haut pour embraſſer la jambiere du pantalon : il l'aſſujettiroit au moyen d'une patte & d'un petit bouton de chaque côté. Le ſoldat ſeroit ainſi débarraſſé de tout ce qui le gêne & intercepte le mouvement. Il auroit toujours le pied ſec, parce que l'eau pénétreroit moins dans le brodequin que dans le ſoulier : il doit le chauſſer à cru & le graiſſer dans ſes marches. S'il arrive mouillé au camp, il mettra un caleçon de toile, & fera ſécher ſa culotte.

Les anciens n'étoient pas ſi difficiles à chauſſer que nous, parce qu'ils alloient les jambes nues. Comme nous voulons les avoir couvertes, il faut des bas ou des guêtres & des jarretierres qui compoſent un attirail fort incommode. Les bas ſur-tout qui ſe pourriſſent dans les pieds, font venir des ampoules & bleſſent le ſoldat.

Le fantaſſin Romain portoit des demi-bottines, & il avoit celle de la jambe droite, armée d'une lame de fer, parce que dans le combat il la portoit en avant, lorſqu'il ſe battoit l'épée à la main. Quelques auteurs ont cru qu'il n'avoit que la jambe

Végece, Liv. I, ch. 2.

droite bottée, sans doute parce qu'il n'est parlé que de celle-là qui fût armée. C'est une grande erreur. Les bottines étoient une chaussure militaire que les Grecs ont portée comme les Romains, & la même qui étoit d'un usage général dans les premiers tems de Rome. Elles étoient de cuir, & montoient jusqu'au milieu de la jambe. On les appelloit *perones* *. La chaussure de ville, faite de peau molle & apprêtée, étoit plus basse, souvent ce n'étoit qu'une espece de pantoufle. Polybe, qui ne parle point de la lame défensive, dit seulement que les soldats portoient des bottines; mais on voit par le sens de Servius-Tullius, qu'une partie de ceux qui étoient destinés pour l'infanterie, avoient des jambieres d'airain. *Arma his imperata, galea, clypeum, ocreæ, lorica, omnia ex ære.* Il paroît que ceux-là devoient avoir alors les deux jambes armées. C'étoient des citoyens inscrits dans les deux premieres classes: ceux de la troisieme ne portoient point de jambieres. Sans doute que dans la suite, lorsqu'ils furent exercés à porter la jambe droite en avant, on se contenta de leur laisser à celle-ci une lame de fer ou d'airain. Ils firent aussi cette bottine plus haute que l'autre, qui n'étoit qu'une espece de brodequin. Les Germains se

Tactique d'Arrian.

* κνημῖς.

Tite-Live, liv. 4, p. 43.

ſe ſervoient d'une chauſſure aſſez ſemblable, faite de peau de taiſſon.

La cavalerie Grecque & la Romaine portoient auſſi des bottines de cuir, beaucoup plus élevées que celles de l'infanterie. Elles étoient de même collées à la jambe, mais ſans lames défenſives. Ce n'étoient donc pas des bottes comme certains traducteurs l'ont rendu, ce qui préſente une idée toute différente. Arrian.

DE L'HABILLEMENT.

Toutes les nations policées & guerrieres ont eu un habillement militaire différent de celui dont on ſe ſervoit communément. Les Grecs, qui portoient le manteau dans les villes, & les Romains la toge (*a*), avoient

---

(*a*) La toge étoit une robe de laine fermée par le devant & ſans manches; le bras droit ſortoit par en haut, & du gauche on ſoutenoit le bord de la robe : ce qui formoit un pli appellé *ſinus*. Sous la toge on mettoit une tunique de laine blanche qui deſcendoit vers le milieu de la jambe ; elle s'appelloit *laticlave*, pour les Sénateurs, parce qu'elle étoit bordée d'une large bande, & anguſticlave pour les chevaliers qui l'avoient plus étroite. Elle fut d'abord ſans manches, car les anciens alloient les bras nuds, ainſi que les jambes ; mais dans la ſuite on en ajouta. Sous cette tunique, les perſonnes aiſées en portoient une ſeconde qui ſervoit de chemiſe avant l'uſage du lin. Lorſqu'on ſortoit de chez ſoi, on mettoit ſur la tunique une ceinture, & l'on prenoit la toge qui ne ſervoit qu'en public. L'habit militaire étoit Suétone, Jules Céſar. Horatius, Epiſt. 1. Plaute, Rud. A 11, ſc. 2. Cic. Phil. 13, c. 2.

en campagne un vêtement plus court & plus leste. Les François, lorsqu'ils entrerent dans les Gaules, n'étoient vêtus que d'un sayon ou veste de peau très-juste, qui ne passoit pas le milieu de la cuisse ; ils avoient les cheveux retroussés & la tête nue. Lorsqu'ils furent établis, ils prirent l'habit long dont on se servoit alors, & qui venoit des Romains : mais ils garderent leur sayon pour la guerre, & s'en servirent encore longtems ; jusqu'à ce que l'usage de la cavalerie ayant prévalu (ce qui arriva sur la fin de la premiere race) ils prirent des armes défensives, & changerent leur maniere de s'habiller & de s'armer.

L'habit long fut en usage jusqu'au regne de François premier ; mais les gens de guerre le portoient plus court, & le gendarme, lorsqu'il étoit armé, n'avoit qu'un pourpoint sous son armure, qu'il couvroit de sa cotte d'armes. Celle-ci fut ensuite changée pour le hoqueton ou la casaque. Depuis François premier, la plupart des

---

une veste ou tunique courte sur laquelle se mettoit la cuirasse. On portoit par-dessus une espece de manteau appellé *sagum* qui s'attachoit avec une boucle. Le sagum destiné à se garantir du froid & de la pluie, servoit aux voyageurs comme aux soldats qui s'en couvroient aussi dans leurs tentes ; mais ils ne le portoient point pour le combat, ni pour les travaux militaires. Ils ne gardoient que la tunique.

nations d'Europe adopterent l'habit court : c'étoit un pourpoint serré avec un petit manteau & un caleçon juste à la cuisse. Bientôt après on couvrit celui-ci d'une large culotte, ornée de rubans ; qui prit le nom de haut-de-chausse. Tel étoit l'habillement de la cour & de la ville. A la guerre & pour le combat, la cuirasse se mettoit toujours sur le pourpoint ou sur une soubreveste. De-là se sont formé l'habit, la veste & la culotte, tels qu'on les a portés ensuite, & qu'ils sont encore à présent. Depuis ce tems l'habit de guerre n'a point été différent de celui de ville ; & il a même suivi toutes les variations que la mode y a mises de tems à autre.

Le Roi de Prusse, Fréderic-Guillaume II, pere du Roi régnant, s'étant appliqué à former & discipliner ses troupes, leur donna des habits très-courts & étroits. Cette espece de vêtement, qui leur donnoit un air très-leste, & paroissoit tendre à l'économie, nous séduisit ; car ce dernier motif, joint à l'attrait de la nouveauté, est toujours d'un grand poids. En 1747 on fixa à une aune trois quarts de drap de Lodeve, le juste-au-corps du fantassin, dont on supprima les plis & l'amplure des paremens, ainsi que la longueur de la veste. On ne fit pas réflexion que les Prussiens & les autres peuples du Nord ont à leur suite des chariots

destinés à porter, avec leur bagage, une couverture de laine par tente, pour les garantir du froid pendant la nuit. L'infanterie Françoise n'ayant pas eu la même ressource, est demeurée souffrante avec ses habits étroits. On a cru y suppléer, dans les campagnes d'Allemagne, par des gilets qui étoient insuffisans: d'ailleurs l'habit & la veste étant très-serrés, le gilet achevoit de mettre l'homme à la gêne, & faisoit péter les coutures de toutes parts. La paix s'étant faite, loin de se corriger, on s'est livré plus que jamais au frivole agrément qu'on trouvoit dans un habit bien juste. L'exemple Prussien a fait fermenter nos jeunes têtes sur le chapitre de l'habit & du chapeau, comme sur l'exercice. Les vieux officiers ont en vain réclamé contre un systême aussi déraisonnable ; la raison n'étoit pas crue de leur parti, & la contagion a été générale (*a*). Plusieurs années se sont passées à discuter avec beaucoup de chaleur, sur la forme la plus gracieuse de la coëffure & de l'habillement; car, pour l'utilité & la commodité à la guerre, c'est sur quoi nous portons ra-

(*a*) Ceci n'inculpe en aucune maniere les chefs de plusieurs corps qui ont été obligés de se conformer à ce qu'on leur prescrivoit. Le seul régiment des Gardes a pu suivre des maximes qu'il a jugé meilleures, & qui en effet auroient dû servir de modeles à tous les autres.

rement nos vues. A la fin cette manie s'eſt heureuſement un peu calmée. L'on s'eſt apperçu qu'on avoit donné dans des excès, & l'on s'eſt mis ſur la voie de la correction.

Malgré les diſpoſitions où nous ſommes à préſent, je ſuis perſuadé que l'habillement le plus convenable au fantaſſin, eſt celui que propoſe le Maréchal de Saxe dans ſes mémoires. Il eſt compoſé d'un gilet, d'une veſte un peu ample, & d'un manteau à la Turque, avec un capuchon. On pourroit ajouter à la veſte des revers, pour croiſer ſur la poitrine, avec des petits paremens aux manches, & un collet. Il faudroit auſſi que les baſques ne fuſſent point coupées, mais arrondies, formant de chaque côté un plis avec un bouton, pour marquer la taille. Ce petit juſte-au-corps ou pourpoint ſeroit, ainſi que la culotte, de couleur gris-blanc; les revers, les paremens & le collet de couleur tranchante, ſelon l'uniforme. A l'égard du manteau, dont la couleur devroit être gris de fer, j'ai vu des eſſais qui en ont été faits ſur différentes formes. On le roule & on l'attache avec deux courroies ſur le havreſac, ce qui ne peut cauſer ni un grand poids, ni aucune gêne. J'ai propoſé, au lieu du manteau, une caſaque qui auroit le même effet, & de plus l'avantage de pouvoir combattre ſans la dépouiller;

comme, par exemple, dans des gardes, des bivouacs & des occasions de surprise. J'ai vu nos Miquelets vêtus de même; & cela m'a paru très-commode. C'est proprement le *chlamis* ou casaque Gauloise que Scipion vouloit donner aux Romains. Au surplus, que l'on prenne le manteau sans manches, ou avec des manches, il sera toujours très-utile pour couvrir la poudre & les armes du soldat, pour le garantir des maladies qu'il contracte à la longue par le froid & l'humidité, dans les bivouacs; enfin, pour lui servir de couverture dans sa tente. Cet habillement ne coûteroit pas plus au Roi que celui dont on se sert; parce qu'il faut renouveller celui-ci tous les trois ans, & qu'un manteau peut fort bien en durer cinq ou six.

Au lieu d'une giberne ou cartouche pendante à une bandouliere, & par-là fort incommode, je donnerois au soldat une ceinture de buffle, large de quatre pouces au moins, qui porteroit sur le devant une poche de cuir de la même hauteur, & longue de huit pouces. Elle serviroit pour les cartouches, & en contiendroit suffisamment. Il y auroit une petite séparation pour la piece grasse, le tire-bour & des pierres à fusil. Cette poche, par sa situation, ne peseroit point; & la largeur de la ceinture, loin de

nuire, rend l'homme plus ferme, en lui soutenant les reins. A gauche on attacheroit le porte-épée, comme celui d'un couteau de chasse, & qui serviroit aussi pour la bayonnette.

Il est indispensable d'avoir de bonnes & fortes haches. C'est cependant à quoi nous n'avons jamais pourvu; aussi s'en est-on très-mal trouvé dans bien des occasions. J'en ai vu moi-même plus d'un exemple. Il faut à chaque compagnie de soixante-quatre hommes, huit grandes haches, dont quatre de forme ordinaire; les quatre autres en tailloir, avec un pic à l'opposite; de plus, quatre demi-haches, quatre serpes, quatre peles & quatre pioches; ce qui fait en tout vingt-quatre outils tout-à-fait indispensables. Ils se porteront dans un étui avec une courroie en écharpe. Comme tous mes régimens sont composés de cinq cohortes ou bataillons de guerre, avec leur escadron de chevaux-légers, chacun d'eux doit avoir toujours à sa suite un maréchal & un armurier, avec leurs forges: de plus, quatre vivandiers avec chacun un charriot à quatre bons chevaux. Je n'oublierois point la musique composée des meilleurs instrumens militaires, & de gens engagés, non pour conduire une troupe à la parade, & faire danser les Dames de la garnison, mais

pour jouer en allant au combat (*a*), même de tems en tems pendant les routes; ce qui égaie & délasse singuliérement. Je crois que tout cela vaudroit bien autant pour le service que les petits canons, qu'on veut attacher aux régimens, & qui, avec les habits à la mode prussienne, ont absorbé toute notre attention.

CONCLUSION GÉNÉRALE.

On a pu facilement démontrer l'ordre de Tactique qui convenoit le mieux à la nation Françoise, lui choisir ses armes, déterminer ses évolutions, évaluer ses dangers. On a pu appliquer les principes élémentaires aux grandes opérations, fixer des loix à ces grandes masses pour les remuer avec ordre, & combiner leurs mouvemens d'a-

(*a*) Du moins jusqu'à ce que le bruit du canon & de la mousqueterie soit au point de les rendre inutiles. Quand je commanderai la charge, les tambours qui seront derriere le bataillon, la battront; & les soldats y joindront de dix en dix pas un cri général & uniforme auquel je les aurai accoutumé. Cette maniere, dira-t-on, est barbare. Cette maniere est celle des Romains, qui s'en sont bien trouvés, & qui convient à merveille dans un tems où le bruit des armes à feu ne permet pas de marcher au son des instrumens, comme le pratiquoient les Lacédémoniens.

près les manœuvres primitives, en les calculant ſur le tems & l'eſpace. On a pu enfin découvrir toute la ſublimité de l'art, & dévoilant ſes plus profonds myſteres, ouvrir la barriere aux combattans : mais en eſt-ce aſſez pour courir hardiment dans le champ de la gloire? Non, non; il eſt encore des moyens inconnus ſans leſquels on peut ſuccomber ſous les premiers coups; des moyens qui, en aſſurant la victoire, en font recueillir les fruits, & ſans leſquels la victoire même n'a ſouvent que des ſuites dangereuſes. Je veux parler de la diſcipline, de l'émulation, & de la compoſition des troupes; trois choſes ſur leſquelles repoſe tout le méchaniſme de la guerre, & qui étant bien liées, concourent à former des guerriers invincibles. Par la diſcipline on arrête la licence des paſſions, on met un frein à la multitude, & l'on ſoumet de grade en grade toutes les volontés à celle d'un ſeul; mais celui qui fait le ſacrifice généreux de ſon indépendance, qui ſe dévoue à courir les riſques de tous les haſards, doit être aſſuré de dédommagemens proportionnés au prix de ſa vie & de ſa liberté. C'eſt cet eſpoir qui le ſoutient dans les travaux les plus pénibles, qui l'anime dans les plus grands périls, qui lui éleve l'ame, lorſqu'il abaiſſe ſes volontés, qui lui fait trouver enfin l'obéiſſance douce & honorable.

Je ſuis aſſez perſuadé que l'on peut ſoumettre toute eſpece d'hommes au joug de la diſcipline, & les exciter à bien faire. Néanmoins il eſt certain que le choix diſtingué des officiers & des ſoldats, eſt néceſſaire pour donner à une troupe ce ton & cette énergie, qui la rendent ſupérieure à toute autre dont la compoſition n'aura pas été faite avec le même ſoin. L'eſprit de corps, dont tout le monde parle, & que peu de gens ſavent définir, produit cet effet. Le bon eſprit conſiſte dans la direction de tous les ſentimens, vers la réputation du corps où ils ſe réuniſſent comme à leur centre. Chaque particulier, touché de ſa gloire perſonnelle, la confond, pour ainſi dire, avec celle de la troupe qui devient pour lui une famille & une patrie. Tous les intérêts particuliers ſe preſſent, ſe reſſerrent vers l'intérêt commun; & l'honneur, qui les amalgame, n'en fait plus qu'une ſeule paſſion à laquelle il ſert de guide. Cet eſprit, tel que je viens de le peindre, ne naîtra point d'un ramas de vagabonds, de mendians, de déſerteurs, conduits par des officiers d'une naiſſance obſcure. Dans la Grece & dans Rome vertueuſe, les ſoldats étoient tirés de l'élite des citoyens. Chez nous la plupart le ſont de la lie du peuple, & preſque tous pouſſés à un engagement par la miſere ou la débau-

che & le libertinage. Ce défaut a été reconnu, & l'on a proposé plus d'un moyen pour le corriger; mais les remedes, qui ne conviennent point au tempérament, sont plus dangereux qu'utiles. Lorsqu'un vice est inhérent aux mœurs & à la constitution du gouvernement, c'est dans sa source qu'il faut l'attaquer. La guérison ne s'en feroit que lentement; mais ne seroit peut-être pas impossible.

L'avis du Maréchal de Saxe étoit de faire fournir les recrues par les provinces, & qu'aucune condition ne fût exempte de servir pendant cinq ans. Ce systême seroit sans doute le meilleur, s'il étoit praticable; mais comment obliger le bourgeois riche à se soumettre à cette loi? Bientôt elle seroit éludée, & il auroit la permission de mettre à prix d'argent un homme à sa place. Une composition de soldats d'élite paroît presque impossible dans une grande monarchie, où les fortunes sont en une trop grande disproportion les unes des autres, où le luxe regne impérieusement, où tous les vœux sont tournés vers les richesses, & où les riches seroient bien moins touchés de l'honneur d'être soldats, que de l'avantage de pouvoir se dispenser d'un état effrayant pour des gens élevés dans l'aisance & la mollesse. L'espece d'hommes qui nous con- Chap. I.

vient le mieux dans la ſituation où nous ſommes, eſt celle du peuple de la campagne, & de celui des villes, qui exerce des métiers pénibles, où le corps s'endurcit & ſe fait à la fatigue.

L'établiſſement des régimens provinciaux, qui a fait diſparoître le nom aviliſſant des milices (*a*), peut amener le changement le plus heureux dans notre conſtitution militaire. L'attention la plus exacte à leur compoſition, en officiers & en ſoldats, rendroit dans la ſuite ce corps, vraiment national, une colonne principale de l'Etat, comme chez le roi de Sardaigne. On pourroit en avoir toujours un tiers en garniſon. Les deux autres s'aſſembleroient trois mois chaque année dans leurs départemens, pour y être exercés (*b*). On diminueroit alors,

(*a*) Les cauſes de cet aviliſſement n'ayant plus lieu, le terme ne doit plus offrir les mêmes idées, & par conſéquent peut s'employer ſans honte, puiſqu'il eſt le mot propre & ſignificatif de l'homme qui ſert l'état.

(*b*) Je dirai par occaſion l'avantage qu'il y auroit d'établir une école dans chaque généralité, où l'on montreroit les mathématiques & les élémens de la Tactique. La moitié des lieutenans & un certain nombre de capitaines ſeroient obligés d'y paſſer les quatre mois qui ſuivroient le tems de l'aſſemblée; l'autre moitié & autant de capitaines, les quatre mois ſuivans. Un colonel & un lieutenant-colonel, relevés au bout des quatre mois, ſeroient tenus d'y réſider. Les officiers particuliers, touchant demi-paie pendant les deux ans qu'ils reſtent dans leur province, ſeroient en état de paſſer trois mois au quartier

sans inconvénient, la quantité des anciens régimens, sur-tout des étrangers qui coûtent beaucoup. Etant moins nombreux, ils se recruteroient plus aisément de gens de bonne volonté, & la composition en deviendroit meilleure (*a*) : voilà, s'il m'est permis de dire mon avis, la constitution la plus propre à notre régime & à la forme actuelle du gouvernement. On m'alléguera l'épuisement des campagnes & la disette des bras dont je veux encore en tirer une partie. Quoi donc ? parce qu'on a pensé depuis quelques années à l'agriculture, faut-il pour cela que tout agriculteur soit dispensé de servir l'Etat. Ce ne sont point les régimens provinciaux qui épuiseront les campagnes, puisque pendant la paix il n'y en auroit qu'un tiers sous les armes. Il y a bien d'autres causes qui les épuisent & minent insensiblement la population. Ce n'est point à moi à les dire ; c'est à ceux

d'assemblée, & quatre à l'école. Ils seroient ainsi occupés pendant sept mois de l'année ; ils profiteroient & ne se rouilleroient point par une trop longue absence.

(*a*) On a été long-tems embarrassé pour la maniere de recruter. La derniere à laquelle on s'est arrêté, vaut mieux que les précédentes. Néanmoins, sans vouloir la blâmer, il me paroît qu'elle ne remplit point assez l'objet important d'intéresser les capitaines à la conservation de leurs soldats. D'ailleurs, comme ma méthode de recruter tiendroit à ma constitution militaire, il est inutile que j'en parle ici.

qui se sont dévoués à ce genre d'écrire. Qu'on les fasse cesser ces causes meurtrieres qui étouffent le germe de l'humanité ; qu'on arrête ce débordement des villages dans les villes, & des villes dans la capitale, l'on verra bientôt l'abondance fixer le paysan sous sa chaumiere, empressé de s'unir par les tendres liens du mariage, & de multiplier les citoyens, en se donnant des aides pour son travail, & des appuis pour sa vieillesse.

Les marques d'estime & de considération sont l'aliment de l'état militaire. Il faut qu'il soit honoré dans tous les grades, sans quoi il dégénere & s'abatardit. Ceci dépend de la composition des troupes, & du cas que le Prince paroît en faire. Il faut donc une extrême attention au choix des officiers. En abolissant la vénalité des emplois, on les assure à la noblesse qui, à tous égards, doit avoir la préférence ; puisqu'il est certain que l'obéissance & le zele du soldat sont autant fondés sur le respect qu'il a naturellement pour un homme de naissance, & sur l'exemple qu'il lui donne, que sur la rigueur des ordonnances. Nous voyons que dans certaines républiques, où les capitaines & lieutenans sont la plupart gens de petite étoffe, il manque un principe d'honneur & d'émulation qui fait la force des autres trou-

pes. Le peu de considération qu'on a pour les officiers, leur ôte l'estime de leurs soldats, qui n'obéissent qu'à regret & par la force des loix militaires. Il ne faut pas toutefois exclure généralement la roture, lorsqu'une bonne éducation en a formé les sentimens. On se priveroit sans doute d'excellens officiers qui sortent souvent de cette classe.

On a regardé le regne de Louis XIV comme l'époque du rétablissement de la discipline & de la perfection de l'art militaire. Cela est vrai à certains égards. Le génie, l'artillerie, quelques parties de détails concernant l'ordre des camps, les uniformes & la police ont été perfectionnées : pour la Tactique elle a rétrogradé, au lieu d'avancer. Ce Monarque, forcé de balancer ses forces avec celles de presque toute l'Europe, porta le pied de ses troupes au-delà de toute proportion ; ce qui nuisit bientôt autant à la composition des officiers qu'à la qualité des soldats. On s'attachoit mal à propos au nombre, qu'il valoit mieux réduire que de le remplir au dépend du choix. Du tems de Louis XIII, il n'y avoit point de lieutenans généraux (*a*) : deux maré-

(*a*) Le vicomte de Turenne, fait lieutenant-général en 1638, fut un des premiers. Jusqu'à la fin du siecle on n'en vit pas au-delà de sept ou huit dans la plus grande

chaux de camp suffisoient pour une armée ; encore n'étoit-ce qu'une commission pour la campagne, exercée par des mestres de camp. La charge de capitaine étoit considérable ; à proportion celle de lieutenant & d'enseigne. Les compagnies étoient pleines de noblesse, qui se faisoit honneur de porter le mousquet, & tous les officiers de réputation avoient passé par-là (*a*). On étoit plus avide de gloire, que d'acquérir des grades ; & si l'on desiroit ceux-ci, l'on savoit qu'il falloit les mériter. Louis XIV créa les brigadiers, les lieutenans-colonels, & accrut le nombre des maréchaux de camp, ainsi que des lieutenans-généraux. cela fut assez modéré jusqu'à la paix de Riswick * ; mais dans la guerre suivante, tous les grades supérieurs se multiplierent à l'excès.

* En 1698.

Sous la régence, au lieu d'arrêter ces re-

armée, & à peu près autant de maréchaux de camp. Il n'y a plus de comparaison de ce nombre à celui des guerres suivantes, sur-tout des deux dernieres.

(*a*) Turenne, & Montécuculi, son rival de gloire, avoient aussi porté le mousquet. Cet apprentissage, qui a toujours été honorable chez les étrangers, étoit tombé en France, au point qu'on le croyoit avilissant. L'ordonnance de 1661, qui ordonne qu'avant d'être officier, on montera quatre gardes en qualité de soldat, quatre de caporal & autant de sergent, a détruit une opinion aussi ridicule : tant il est vrai que la cour, d'un trait de plume, & par l'exemple, peut donner le ton à toute la nation.

lâchemens,

lâchemens, on y joignit encore l'avilissement de l'ordre de saint Louis, par la facilité qu'il y avoit à l'obtenir. L'allure prise continua, & la machine détraquée ne fut point remontée : semblable à une pendule échappée à son balancier qui n'en regle plus les mouvemens, l'état militaire de France étoit entraîné rapidement vers sa dégradation. Le nombre des officiers généraux une fois parvenu à un certain point, & l'habitude contractée d'être mis de bonne heure à la tête d'un régiment, la classe de la noblesse un peu riche établit tellement là-dessus ses prétentions, qu'après quelques années de noviciat, celui qui n'avoit pu obtenir d'être colonel titulaire, vouloit en avoir du moins le brevet. Ainsi ce grade, autrefois la récompense de la valeur & des longs services, fut prodigué par la faveur, vendu par l'intérêt, ou arraché par l'intrigue & l'importunité. Chaque guerre vit employer dans les armées une fourmilliere de généraux, traînant à leur suite des colonnes d'équipages, chargés de tout l'attirail du luxe & de la mollesse: coûteux à l'état, inutiles au service, & incommodes aux troupes, ils apportoient dans les camps l'exemple funeste d'une fastueuse dépense, & de la délicatesse, quelquefois de la désobéissance. Cependant, au retour de la campagne, on vient exiger de la cour des pensions, des gouvernemens ou des grades. Le

ministre pressé ne peut s'en défendre; on fait de grandes promotions, parce qu'on imagine qu'il faut avancer & contenter tout le monde. La liste des généraux s'augmente sans se décorer; les grades s'avilissent, & l'émulation, ce ressort si précieux, cet aiguillon de la vertu, s'éteint dans le corps militaire. En effet, que reste-t-il alors à celui-ci qui porte tout le fardeau de la guerre, & qui essuie ses plus grands dangers? Destiné pendant toute sa vie à des emplois subalternes, rebut de la vanité du courtisan & de l'opulence du financier, l'officier particulier, mécontent de son état, impatient de le quitter, s'il a quelque ressource, remplit ses devoirs sans zele, sans ambition & sans desirs. S'il reste attaché par le besoin, il traîne languissamment sa carriere, & peu soucieux d'acquérir une capacité qui lui seroit inutile, il rampe, en veillissant, vers la retraite obscure qui lui est destinée.

Le tableau de l'ancienneté pour les lieutenans-colonels, étoit bon dans un tems où la cour, plus ménagere des grades supérieurs, laissoit par-là plus d'estime & de considération aux inférieurs: mais cet usage étant devenu abusif, demandoit d'être changé; il étoit trop décourageant & trop nuisible au bien du service. Un homme inept parvenu à cette place, obstiné à ne la point quitter, rebutoit tous les premiers capitaines qui demandoient leur retraite. Souvent

pour y mettre un sujet capable, il falloit en faire retirer plusieurs très-propres encore pour leur emploi; & tout cela ne s'exécutoit qu'à prix d'argent, souvent selon le caprice d'un colonel qui consultoit plutôt son goût que le degré de mérite. L'usage établi maintenant sera très-abusif quand la faveur, l'intrigue & les acceptions personnelles s'en mêleront; mais toutes ces portes étant fermées, & le ministere inflexible n'ayant égard qu'aux services & au mérite, rien n'est plus propre à exciter l'émulation & à former d'excellens officiers.

Une constitution militaire, quoique fondée sur le sentiment de l'honneur, ne peut se maintenir sans un code de Loix. Ce code doit renfermer les réglemens de la constitution, l'exercice & les manœuvres élémentaires. Il faut que chaque grade y trouve l'explication de ses devoirs, & il seroit important d'y joindre des principes généraux pour la guerre, avec des préceptes de conduite dans les différens cas où un officier particulier ou supérieur commande en chef: car tous les volumes de nos ordonnances seroient sçus par cœur, qu'on n'auroit pas encore appris à poster, ou mener trente hommes en campagne. Le reste du code roulera sur quatre chefs principaux; savoir, la désobéissance, l'infidélité, la lâcheté & le bon ordre. Les points les plus essentiels doivent y être déterminés avec les cas rela-

tifs à chacun, qui peuvent être prévus. Plus d'extension seroit superflue. Il ne faut point s'appesantir sur des minuties, ni rafiner sur les distinctions. Les commandans ou le conseil de guerre peseront d'eux-mêmes la gravité de chaque faute.

Notre code militaire est devenu une jurisprudence volumineuse, embarrassante, pleine d'incertitude, de contradictions & de chicanes. Dans le nombre des loix, les unes ont leurs doutes, chaque doute différentes interprétations : les autres ont produit des abus, les abus des remedes insuffisans, & la machine s'est affoiblie en se compliquant. Ayons peu de loix, nettement, succinctement énoncées, & beaucoup d'exactitude à les faire observer. Leur multiplicité prouve leur impuissance & l'accroissement des maux : mais sur-tout ayons des mœurs qui sont le soutien des loix, & valent mieux qu'elles. Avec des mœurs & très-peu de loix on fera une milice invincible : elles seules formeront des ames fortes, courageuses, & des corps robustes. Elles mettent un frein aux passions, & forcent le vice à se cacher : mais, sans mœurs, tout n'est bientôt que désordre & confusion. La loi ne sert plus qu'à inspirer les moyens de l'éluder. Le foible y reste assujetti encore quelque tems; l'homme puissant la viole impunément, & son exemple devient à la fin contagieux.

A quoi ſervent les loix ſomptuaires pour les armées, lorſqu'il n'y en a point pour le corps entier de l'état. Eſt-il facile d'obliger des hommes efféminés, accoutumés au luxe, à la délicateſſe & à tous les rafininemens de la volupté, de retrancher ce qu'ils croient être néceſſaire à leurs aiſes, & de mener une vie frugale? mais je veux qu'en y tenant la main, on réuſſiſſe à les y forcer pendant une campagne; croit-on qu'ils ſe ſeront endurcis au point d'y renoncer pour la ſuivante; & que rentrés dans le ſein de la ſociété corrompue où ils reprennent leurs habitudes, ils ne reviendront plus empoiſonner les troupes de leur goût pour les ſuperfluités?

C'eſt donc ſur la maſſe entiere qu'il faudroit travailler, puiſque c'eſt d'elle que ſort la partie guerriere. En vain l'on appliquera des remedes ſur un membre vicié, lorſque le mal vient du ſang & des humeurs. Les palliatifs le feront diſparoître un moment; mais renfermé dans l'intérieur, il continuera d'y fermenter, prendra une nouvelle vigueur, minera inſenſiblement les forces, & ſa premiere éruption s'annoncera par les plus grands ravages. Un corps politique, parvenu à ce degré d'affoibliſſement & de langueur, ne trouve plus de reſſources en lui-même; il mendie les ſecours étrangers; il cherche des appuis dans la ruſe & la fineſſe de ſes miniſtres; il uſe de petits

moyens pour se soutenir, & ne prenant plus aucune confiance dans ses propres guerriers, il achete à grands frais ceux des nations voisines qui lui ont fait éprouver leur courage.

Détail de la bataille de Preston, entre les Anglois & les Ecossois, donnée le 21 Septembre 1745.

Le général Cope commandoit les Anglois, avoit 2000 hommes d'infanterie & 700 dragons. Sa premiere ligne étoit composée des régimens de Lascelles & Murrai, de cinq compagnies de Séc, & de quatre compagnies de Guise : sa seconde, de trois compagnies du régiment de lord Loudon, deux de celui de Jean Murrai, d'un corps de Monrol, & des recrues destinées pour les régimens Anglois qui étoient en Flandres : les dragons d'Hamilton étoient à la droite, ceux de Gardiner à la gauche. La droite de cette petite armée appuyoit à la mer, la gauche à un enclos fort vaste, couvert d'un fossé large de six pieds, & profond de quatre. L'artillerie, composée de canons & d'obus, assez nombreuse pour une armée quatre fois plus forte, fut placée sur le grand chemin qui conduit à Trenent. La petite armée du prince Edouard n'étoit que de 2200 hommes d'infanterie. Les Tribus de Grant & de Magdonal formoient la droite de la premiere ligne, aux ordres du duc de Perth. Camerons, Locheil Stuarts, d'Apin & deux compagnies de Macgregors formoient la gauche, sous le commandement

de lord Georges Murrai; le tout montant à 1400 hommes. Lord Nairn major général, commandoit la ſeconde ligne où étoit le régiment de Perth avec les petits corps d'Athol, de Robertſon, de Strowen & de Maclauchlans; vingt-cinq gentilshommes avec leurs domeſtiques, tous à cheval, firent une eſpece de réſerve.

Le prince Edouard ſe mit en mouvement vers les trois heures du matin dans le plus grand ſilence, & paſſa un marais qui le ſéparoit des Anglois. Il fut obligé d'y défiler ſur pluſieurs fronts très-étroits dans des endroits qui avoient été reconnus. Ses troupes ſe reformoient au-delà dans la plaine, à meſure qu'elles paſſoient, ce qui n'étoit pas encore fini tout-à-fait, quand le jour parut, avec les ennemis qui firent jouer leur artillerie. La premiere ligne où étoient les montagnards, fit une courte priere, &, ſans s'étonner du feu continuel de la mouſqueterie ni du canon qu'ils eſſuyerent avec intrépidité; ils s'avancerent juſqu'à ce qu'ils furent aſſez près pour tirer chacun leur coup. Alors ils jettent leur fuſil à terre, mettent le ſabre à la main, & ſe couvrant de leur petit bouclier, la tête & le corps panchés en avant, ils fondent à la courſe ſur les Anglois. Ceux-ci furent taillés en pieces ou diſſipés dans moins de ſept minutes, & toute l'artillerie priſe. Le général Cope ſe ſauva [illegible] 350 dragons, laiſſant ſes drapeaux, ſes

bagages & sa caisse militaire au pouvoir des Ecossois. Les Anglois eurent 500 hommes tués, 400 blessés, & 1400 furent faits prisonniers. L'armée Ecossoise, malgré le terrible feu qu'elle essuya, ne perdit qu'un capitaine, un lieutenant & 30 soldats tués; 6 officiers & 70 soldats furent blessés.

Bataille de Falkirk, donnée le 17 Janvier 1746 entre les mêmes nations.

L'armée Angloise étoit de 12000 hommes; celle des Ecossois de 5000, toute infanterie, & sans canons. Ceux-ci eurent l'audace incroyable de charger la cavalerie Angloise en plaine. Ils la rompirent & la dissiperent; après quoi ils fondirent sur une batterie de dix pieces de canons qui fut enlevée, & tout ce qui la soutenoit taillé en pieces. Tout cela se fit le sabre à la main, & sans avoir tiré qu'un seul coup, comme dans l'action précédente.

J'ai parlé de ces deux batailles dans ma Tactique discutée, p. 8. Il y paroît, par l'exposé, que ce seroit à Falkirk où les Ecossois n'étoient qu'environ 2000 hommes de pied, contre 4000 Anglois, infanterie ou cavalerie. Mais il y a une erreur qui consiste en ce qu'au lieu de *cette derniere*, il faut lire *la premiere.* D'ailleurs le mémoire d'où j'ai tiré le détail de la bataille de Preston m'a instruit plus exactement sur la force de l'une & l'autre armée.

FIN.



Mé

Pl. Ire

5

de la

de la Gardette Sculp.





ire.

Pl. II.

8

1 2

2
1

3

1

I

4 5 6
2 7 8

K

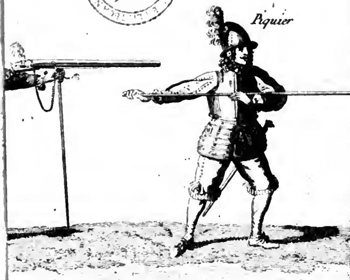
6
5
4
3
1
2
7
8

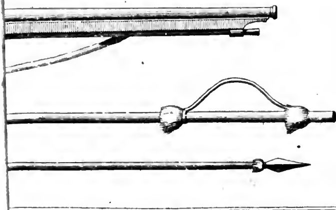
L

128

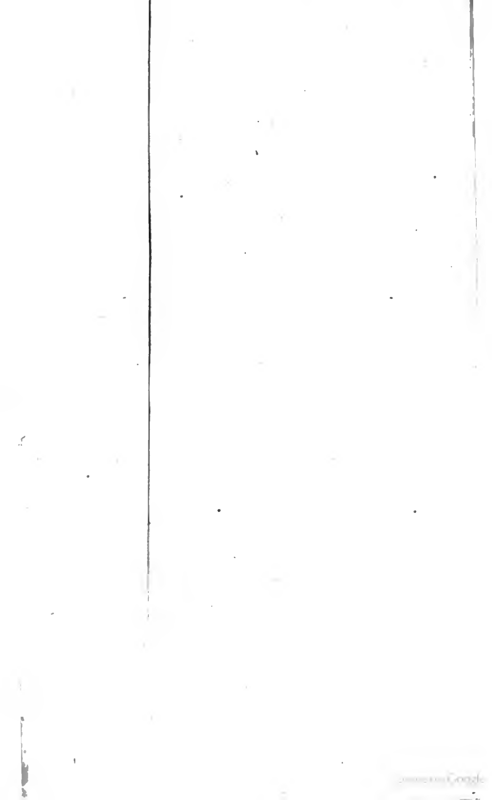
de la Gardette Sculp.

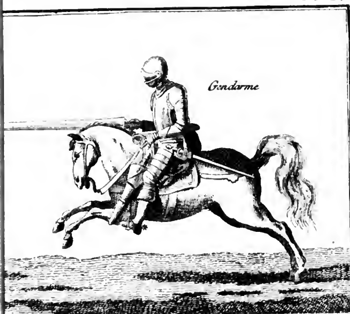






de la Gardette Sculp.









de la Gardette Sculp.









